De Spider-Man à Judge Dredd : toute la BD au ciné !

IMPACT

54

Tom Cruise
saigneur des ténèbres dans
ENTRETIEN AVEC UN VAMPIRE

Robert De Niro
monstrueux puzzle humain dans
FRANKENSTEIN

Suisse : 8 F - Belgique : 180 FB - Espagne : 700 Pts - Canada : 7,25 $ - RCI : 2800 CFA

M 3226 - 54 - 25,00 F-RD

SOMMAIRE



ENTRETIEN AVEC UN VAMPIRE : P.8.



FRANKENSTEIN : P. 14.

IMPACT 54, une publication **Jean-Pierre PUTTERS/ MAD MOVIES** **4 rue Mansart, 75009 Paris**

directeur de la publication Jean-Pierre Putters **rédacteur en chef** Marc Toullec **secrétaire de rédaction** Vincent Guignebert **comité de rédaction** Didier Allouch - Marcel Burel - Julien Carbon - Guy Giraud - Damien Granger - Vincent Guignebert - Jean-Pierre Putters - Marc Toullec **collaborateurs** John Choumchoum - Bill George - Cyrille Giraud - Pascal Gourbereau - David Martinez - Jack Tewksbury - Zébulon **correspondants** Emmanuel *Los Angeles* Itier

maquette Vincent Guignebert

composition Zouzou, le goret volant **photogravure** AMG **impression** ISTRA BL **distribution** NMPP **dépôt légal** Décembre 1994 **commission paritaire** n°67856 **n°ISSN** 0765-7099 **n°54** tiré à 60 000 exemplaires

remerciements Sophie Brassier - Marianne Capian - Cori Cascante - Ling Chan - Carole Chomand - Tony Clarck - Marquita Doassans - Laurent Erre - David Fakrikian - Myrtho Joannon - Anne Lara - Laurence Laurelut - Bruno Maccarone - Elizabeth Meunier - Ilyanne Morden Kichaven - Patrick Nadjar - Christine Nicolay - Paco Rodriguez - Carlos Silva

EDITO


CRYING FREEMAN : P. 26.


FIST OF THE NORTH STAR : P. 22.

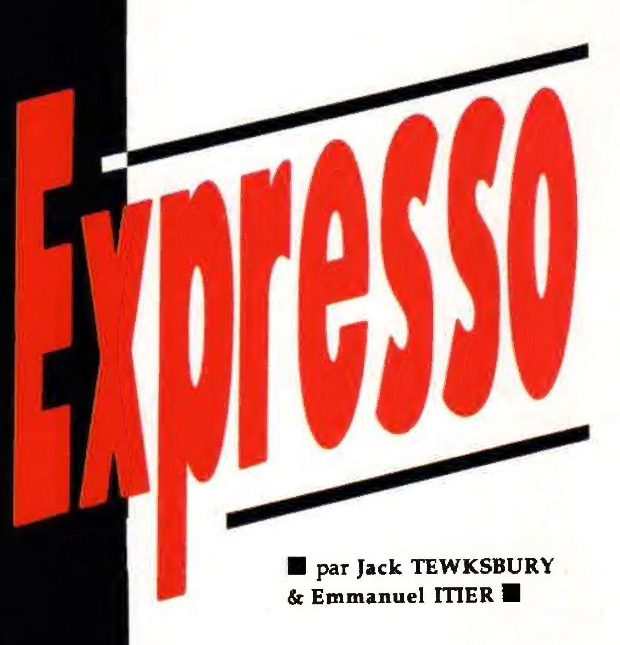

MARVEL : L'EMPIRE CONTRE-ATTAQUE : P. 30.

Dossier :
DE SPIDER-MAN A JUDGE DREDD, TOUTE LA BD AU CINE !
P. 18.

Non, non, on ne va pas vous rebattre les oreilles avec la fille cachée de Schwarzenegger, le passé de vendeur de frites de Van Damme, le frère mafioso de Stallone et la mère pyromane de Bruce Willis. De toute manière, de la vie privée de nos stars, de leurs cadavres dans le placard, on s'en fout comme de nos premières pampers. Ce sont leurs oignons, pas les nôtres, et surtout pas ceux d'une presse fouille-merde, intellectuellement incapable de la moindre analyse, du moindre recul et de la moindre compassion dans le pire des cas.
Petite constatation : la télévision française se montre très chiche en ce moment en matière d'émissions cinéma. Rien sur les grands réseaux, sinon l'indispensable "Journal du Cinéma" sur *Canal +*. Comment expliquer cette absence ? S'il est vrai que les dernières tentatives dans ce domaine ne sont pas vraiment glorieuses, généralement mal torchées et pesamment illustrées de propos intellectualisants, la disparition pure et simple des émissions cinéma de la petite lucarne nationale intrigue. Est-ce parce que les concepts originaux manquent ? Est-ce parce que les demandes de l'audimat ne vont pas dans ce sens ? Est-ce parce que personne, tout bêtement, ne vient frapper à la porte des producteurs avec, sous le bras, un dossier rempli de belles idées ? Est-ce parce qu'une foule d'émissions généralistes traitent du Septième Art ? Arnold Schwarzenegger ou Francis Coppola se déplacent en Gaule pour vendre leur camelote devant les caméras du journal de 20 heures ? Ok, mais ça, ce n'est pas parler cinéma, c'est juste fourguer un produit, faire de la promo, répondre à des questions immuables par des formules toutes faites. Que ce soit Bidule ou Machin qui questionne l'invité, qu'il soit sur *TF1* ou *France 2*, n'a aucune importance. La vedette vend sa soupe, sourit, séduit, manifeste ses bonnes intentions et puis s'en va. Généralement, l'opération dure trois/quatre minutes. La télévision doit aller vite, vous me répondrez. Une interview qui excède les cinq minutes ennuie-t-elle vraiment ? Pour l'illustrer survient généralement un extrait du film en question. Ou la bande-annonce, les mêmes images programmées partout. Et, bien sûr, n'accèdent à ces émissions que les gros poissons alors qu'une véritable émission cinéma à la télé, intelligente et distrayante (c'est possible), tendrait le micro à tous, avec des entretiens qui ne seraient pas bêtement des interventions express destinées à vanter les mérites d'une marchandise. Un projet d'émission cinéma "intelligente" se développerait, dit-on, à *France 2*. Attendons...
Pour finir, sachez que le métier de journaliste cinéma, lorsqu'on ne met pas sa plume au service d'un canard tirant à des millions d'exemplaires, réserve parfois de méchantes frustrations. Hier, tel petit réalisateur plein de promesses accorde généreusement des interviews à qui veut le rencontrer, parler cinéma, débattre. Aujourd'hui que ce cinéaste a obtenu une Palme d'Or, une barrière de promotion et de communication se dresse tout autour de lui. Hier, une minorité défendait son **Reservoir Dogs**. Aujourd'hui, tous s'arrachent son **Pulp Fiction** et la minorité par qui il a gagné son premier public n'existe plus, n'a le droit qu'aux miettes dans la couverture de l'événement. Pas de quoi en faire un plat cependant ; c'est le système qui le veut. Reste la satisfaction d'avoir été les premiers.

Marc TOULLEC

■ Matt McColm dans RED SCORPION 2, THE SPEAR OF DESTINY ■



■ par Jack TEWKSBURY & Emmanuel ITIER ■

Le dictateur

Matt McColm est un illustre inconnu ; il apparaît dans les profondeurs des génériques de fin de **Terminator 2**, **Nico**, **Echec et Mort**, **Désigné pour Mourir** et **Pink Cadillac**. Sa fonction : doublure de Steven Seagal, Arnold Schwarzenegger et Clint Eastwood. Ténor en matière de kenpo et de karaté, mannequin, cascadeur, Matt McColm apparaît furtivement dans **Cyborg**, **Freejack** et **Invasion Los Angeles**. Aujourd'hui, ce géant au demeurant paisible enlève à Dolph Lundgren l'un de ses meilleurs rôles dans la suite du **Scorpion Rouge**, encore que les deux personnages n'aient pas grand chose en commun. Miraculeusement, le soldat d'élite russe se transforme en Nick Stone, un as des discrètes interventions armées des services secrets américains. Décidé à quitter le métier après la mort d'un pote en mission, il accepte néanmoins de reprendre du service pour démanteler l'organisation d'un certain Kendrick (John Savage), un homme politique d'extrême-droite dont les idoles se nomment Mussolini et Hitler. Par l'intermédiaire de cellules terroristes, ce dernier commet attentat sur attentat contre ses adversaires, des minorités raciales et religieuses. A Nick Stone et un commando composé de trois autres hommes et d'une femme (Jennifer Rubin !) d'arrêter ce tyran visant à la conquête du monde après le vol de la lance qui perça le flanc de Jésus-Christ sur la croix !
Réalisé par Michael Kennedy (**Le Maître d'Armes** avec Lorenzo Lamas, **Talons of the Eagle**), **Red Scorpion 2, The Spear of Destiny** renoue honorablement avec les bonnes vieilles séries B d'antan, pleines de preux héros et de tyrans aspirant au contrôle de la planète. Presque du Bob Morane !

Les deux salopards

Quand Lance Henriksen partage l'affiche avec Eric Roberts, cela ne donne pas une bluette. Dans **Bad Company** (ex-**Nature of the Beast**), les deux comédiens, coutumiers des personnages de vilains et de durs, incarnent respectivement Jack, voyageur de commerce un rien bedonnant, et Adrian, un vagabond qui arpente les routes des Etats-Unis. En ne prenant pas en auto-stop Adrian, Jack commet une erreur car lorsque le traîne-savates le rattrape, il ne le lâche plus. Jack ruisselle d'inquiétude car là où passe son passager forcé surviennent des meurtres abominables. Une serveuse, des hippies retardataires... Pas de doute, Adrian est le tueur en série dont parlent à longueur de journée les bulletins d'info radio. Malgré ses ruses, le voyageur de commerce ne parvient pas à se débarrasser de son hôte...
Déjà réalisateur d'un petit film d'horreur insignifiant mais plastiquement très soigné (**Clownhouse**), Victor Salva connaît ses classiques, **Hitcher** et **Duel** en tête de liste. Entre psycho-killer et road-movie, **Bad Company** offre surtout l'opportunité à ses deux vedettes de rivaliser d'ambiguïté, d'impressions menaçantes et de coups d'oeil haineux. D'abord perçu comme la victime, Lance Henriksen accumule tellement d'indices contre lui qu'on aurait tendance à lui faire porter le chapeau des meurtres !



■ Lance Henriksen & Eric Roberts dans BAD COMPANY ■

EXPRESSIMO

● William Friedkin revient au polar, un genre qui lui a particulièrement réussi, souvenez-vous du vénéneux **Cruising**. Ce sera **Jade** dans lequel David Caruso (le rouquin de ***New York P.D. Blue***, une série qu'il vient d'abandonner, faute d'avoir obtenu le cachet demandé) reprend un rôle initialement écrit pour Warren Beatty.
Il y interprète un juge d'instruction enquêtant sur le meurtre d'un trafiquant d'objets d'arts, et soupçonnant bientôt une très jolie psychologue. C'est la révélation de l'excellent **The Last Seduction** de John Dahl, Linda Fiorentino, qui devrait incarner cette "méchante" de charme.
On parle également d'une participation de Kenneth Branagh. Le scénario de **Jade** porte la signature de Joe **Basic Instinct** Eszterhas. Avant **Jade**, David Caruso aura repris un rôle autrefois tenu par Richard Widmark dans **Le Carrefour de la Mort**, celui d'un tueur ricanant qui n'hésite pas à pousser une paraplégique dans les escaliers. C'est Barbet Shroeder qui met en scène ce **Kiss of Death** bis, au générique duquel figurent également Nicholas Cage et Samuel Jackson.

● William Friedkin toujours. Le réalisateur de **L'Exorciste** planche également sur **The Ripper Diaries**, produit par *New Line*. **The Ripper Diaries** révèle l'identité de Jack l'Eventreur, tueur de cinq prostituées dans le Londres des années 1880. Il s'agit de James Mabrick, un homme d'affaires. Tout le film tournerait autour de ses rapports conflictuels avec son épouse. Descendante de celle-ci, une jeune femme enquête. William Friedkin définit le projet comme "*une incroyable histoire d'amour qui débouche sur le meurtre de cinq prostituées. Elle compte parmi les récits les plus terrifiants que je connaisse*". Plutôt allèchant.
Un autre producteur développe en ce moment un film concacré au monstre de Whitechapel. *Touchstone*, filiale de *Walt Disney*, vient d'acheter les droits de "From Hell", un scénario basé sur la propre correspondance de Jack l'Eventreur, quatre lettres dont les historiens s'accordent à dire qu'elles sont réellement écrites par le tueur. Plus que jamais, la fiction s'acharne à trouver une solution crédible à une énigme insoluble.

● On a déjà subi des chiens policiers particulièrement cabots dans **Chien de Flic** et **Turner & Hooch**. Mais voici venir un nouveau duo de choc composé d'un keuf ordinairement efficace et d'un orang-outang entraîné pour débusquer les criminels. Ce projet pas franchement attendu titré **Mango** sera mis en images par Steve Barron, responsable des premiers pas cinématographiques des **Tortues Ninja**.

● Arnold Schwarzenegger accumule allègrement les projets. Tandis que **Les Croisades** de Paul Verhoeven semble remis à flot chez *Walt Disney*, le balèze étudie attentivement diverses propositions. Dans un futur plus ou moins proche, il tournera donc **Captain Blood**, le remake d'un classique du film de pirate, où il reprendra, sous la direction de Chuck **The Mask** Russell (remplaçant John McTiernan), un rôle jadis tenu par Errol Flynn. Produit par Edward Pressman pour *Universal*, **Captain Blood** est actuellement au stade de réécriture du scénario par Frank Darabont (**Le Blob**, **Frankenstein**). Arnold reviendra probablement à la science-fiction avec **Return to the Planet of the Apes**, remake-suite de **La Planète des Singes**, projet auquel s'attèle Oliver Stone. L'Autrichien restaurateur et méga-star s'intéresse aussi à **Assassins** de Richard Donner, dans lequel il incarnerait un jeune tueur faisant face à un vieux de la vieille (probablement Sean Connery). Dernier titre sur ce calendrier très chargé : **The Iron Horseman** chez *Warner Bros*, un western dans lequel Arnold personnifiera un cow-boy frappé d'amnésie. Devenu shérif, il devra faire face à ses anciens complices bandits.

● Comme son pote Schwarzie, Sylvester Stallone ne devrait pas prendre de grandes vacances avant longtemps. Il vient de donner son feu vert à **The Dam**, séquelle de **Cliffhanger**. Arrivent ensuite **The Killer**, remake du chef-d'œuvre toujours inédit de John Woo et **Dead Reckoning**. Ce dernier, un titre repris à Steven Seagal, met Stallone dans la peau d'un avocat de Washington injustement accusé du meurtre d'un sénateur influent. Alors, pour prouver son innocence, il joue les fugitifs. **Dead Reckoning** étant une production Joel Silver, ça devrait donner un maximum !

● David Fincher, le réalisateur controversé et talentueux d'**Alien 3**, refait surface. Après avoir bossé sur une version cinématographique de **Chapeau Melon et Bottes de Cuir** avec Charles Dance dans le rôle de John Steed, dont la production a été ajournée, ce petit génie embraye sur **Seven**, un thriller dans lequel deux flics, l'un chevronné (Morgan Freeman) et l'autre tout bleu (Brad Pitt), coursent un tueur en série inspiré dans son œuvre sanguinaire par les sept péchés capitaux.

Jungle fever !





Le seigneur de la jungle reprend du service. Même si les dernières séries TV en date (avec les bellâtres Joe Lara et Wolf Larson) n'ont pas connu le succès escompté, le personnage imaginé par Edgar Rice Burroughs suscite l'intérêt du producteur Kushner-Locke, principal vecteur de **Tarzan and Jane : The Legend of Greystoke**. Il s'agit en fait d'une fausse séquelle de **Greystoke** avec un Christophe Lambert qui ne reprendra pas le rôle qui fit sa gloire. Les auditions sont en cours. Qui enfilera le slip léopard ? Mystère pour l'instant, même si le nom de Van Damme a filtré un moment ! Dans un registre plus déshabillé, l'Italien Joe D'Amato, ex-maître du gore crade (**Anthropophagous**, **Blue Holocauste**) et de l'érotisme exotique (la série des **Black Emmanuelle**) tourne **Tarzan X, Shame of Jane**, autrement "Tarzan X, La Honte de Jane", un film qui porte bien son titre car il s'agit d'une version porno des aventures de Lord Greystoke. Réalisé avec des moyens plus luxueux que l'immense majorité des films cochons (un tournage en Afrique, des figurants...) ce **Tarzan**-là se permet d'illustrer de la manière la plus grivoise possible le récit d'Edgar Rice Burroughs. Y'a donc de l'aventure et surtout du sexe, le Tarzan en question se montrant très volage et très infidèle vis-à-vis de sa compagne dès qu'il rencontre la civilisation. Après Johnny Weissmuller, Herman Brix, Gordon Scott, Jock Mahoney, Ron Ely et quelques autres, c'est le hardeur Rocco Siffredi qui se jette de liane en liane et de guenon en guenon. Les puristes qui tiquèrent déjà à **Tarzoon, La Honte de la Jungle** de Picha devraient bondir de fureur au vu de Tarzan troussant Jane au sommet d'un baobab ! ■

Violence kiwi



■ *ONCE WERE WARRIORS* ■

Coup de tonnerre à l'horizon du cinéma néo-zélandais. Après Jane Campion (**La Leçon de Piano**) et Peter Jackson (**Brain Dead**, le superbe **Heavently Creatures**), voici **Once Were Warriors** de Lee Tamahori, jeune cinéaste d'origine Maori. Réalisateur d'une bonne centaine de spots publicitaires, cet ancien photographe cite volontiers Sam Peckinpah, Sergio Leone, Martin Scorsese et le Francis Coppola de la belle époque parmi ses maîtres à penser. Un homme de goût, surtout que c'est le chef opérateur de **La Leçon de Piano**, Stuart Dryburgh, qui signe les images convulsives de **Once Were Warriors**. Adapté d'un best-seller à l'échelle de la Nouvelle-Zélande, **Once Were Warriors** est la description d'une longue descente aux enfers. Ses principaux protagonistes : Jake Heke, un homme violent, impulsif, sa femme depuis 18 ans, Beth, et leurs cinq enfants, dont l'adolescente Grace qui souffre le plus des tensions familiales. Son frère Tig sévit dans un gang, l'autre fait un premier séjour dans un centre de détention juvénile... L'horreur en somme. Le film s'enfonce davantage dans l'abominable après que Grace ait été violée par son oncle. Dès lors, Jake Heke sort de ses gongs et venge sauvagement l'honneur de sa fille.

Extrêmement brutal au point que certains le comptent déjà parmi les films les plus violents de l'histoire du cinéma, **Once Were Warriors** n'en demeure pas moins une oeuvre morale dont les excès, totalement justifiés, aboutissent à un joli dénouement et une réflexion sur la condition des Indiens maori dans l'enfer urbain.

TV

○ La série ***Young Indiana Jones*** a été arrêtée il y a maintenant plus d'un an. Pourtant le jeune Indiana Jones n'a pas tout a fait terminé sa carrière télévisuelle. La jeunesse du héros va donner lieu à quatre nouveaux téléfilms destinés à la chaîne américaine câblée *The Family Channel*. Dans le premier, **Young Indiana Jones and the Hollywood Follies**, Indy devient cascadeur dans le Hollywood des années 20. Il y rencontrera des gens aussi prestigieux que Von Stroheim ou John Ford. C'est toujours Sean Patrick Flanery qui interprète notre archéologue préféré.

○ Les comiques américains ont de plus en plus tendance à avoir leur propre sitcom à la télé américaine. Après Dudley Moore et Martin Short, c'est au tour de Gene Wilder d'avoir sa série, ***Something Wilder***. L'ex-acteur préféré de Mel Brooks y interprète un papa-poule aux prises avec ses trois grandes filles.

○ Jonathan et Jennifer Hart reviennent à la télé. Pas pour une résurrection de la série mais juste pour un seul téléfilm de **L'Amour du Risque**. D'autres séries prestigieuses font leur retour sous cette forme. **Bonanza** (avec le fils de Michael Landon), **Cagney & Lacey**, **Mac Gyver**, **Les Monstres**, **Simon et Simon** et même **Sauvé par le Gong** sont ainsi au programme cette année.

○ Début douloureux pour ***Earth 2***, la nouvelle série sortie des studios *Amblin*. Steven Spielberg, estimant qu'il n'avait pas grand chose à voir avec le côté créatif de la série, a demandé que la mention "produit par Steven Spielberg" soit retirée du générique. Du coup les chiffres d'audience des premiers épisodes ne décollent pas. Le sujet est en tout cas assez excitant. Dans un futur très éloigné, des terriens partis coloniser d'autres mondes, se crashent sur une planète très semblable à la Terre. Sans possibilité de retour, ils vont devoir coloniser cette planète qu'ils appelleront Earth 2 (Terre 2). Bref une nouvelle version de ***Perdus dans l'Espace*** servie par une multitude d'effets spéciaux.

○ Au rayon des nouveautés US, deux séries policières font beaucoup parler d'elles. ***New York Undercover*** et ***Under Suspicion***. La première met en scène deux jeune flics new-yorkais, un black et un latino, enquêtant directement dans la rue. On appelle cette série outre-Atlantique ***"le Starsky et Hutch des années 90"***. ***Under Suspicion*** se concentre sur les affaires d'une inspectrice de choc interprétée par la superbe Karen Sillas. Une ambiance très film noir qui tranche avec la production actuelle en matière de série policière.

EXPRESSIMO

● Jean-Hugues Anglade, Dolph Lundgren, Chow-Yun Fat, Matt Dillon, Nastassja Kinski... Une distribution incroyable, bien que non confirmée par tous les interprètes potentiels, pour **RPM**, un film d'action tournant autour des forfaits d'un gang de voleurs de voitures. Et c'est l'empêcheur de tourner en rond, le provocateur de **Killing Zoé**, Roger Avary himself, qui appuie sur le champignon de ce projet encore au stade embryonnaire.

● Quand il ne fait pas son cinéma, Van Damme fait du cinéma. Après **Sudden Death** de Peter Hyams, où il incarne un pompier démolissant des terroristes preneurs d'otages, il enchaîne sur **Afterlife**, un film fantastique au scénario cocasse. Il s'agit de transplanter le cerveau d'un scientifique atteint d'une maladie incurable dans le corps d'un type nettement plus jeune afin qu'il puisse poursuivre ses recherches. Cela signifie-t-il que le Belge cogneur fera étalage d'un Q.I. à la Einstein ? Certains en rigolent déjà !

● Après que son thriller **Crisis in the Hot Zone** ait sombré suite au désistement tumultueux de Jodie Foster, Ridley Scott s'est retrouvé le bec dans l'eau. Mais voilà que les producteurs lui proposent des projets alléchants. Il y a d'abord **White Squall**, une aventure maritine relatant la survie d'un groupe d'adolescents après que leur bateau ait fait naufrage. Nettement plus excitant est **Air Force One**, décrit par son producteur comme l'équivalent aérien de **Speed**. **Air Force One** est l'histoire du détournement de l'avion du Président des Etats-Unis par un groupe de terroristes !

● En matière de western, Paul Newman est un connaisseur. **Butch Cassidy et le Kid**, **Hombre**, **Le Gaucher**, **Juge et Hors-la-Loi**, **Buffalo Bill et les Indiens**... Des classiques. Réalisateur, Paul Newman s'attaque pour la première fois au genre avec **The Homesman**, un western vraiment pas comme les autres puisqu'il tourne autour d'un cow-boy aidant une jeune femme à bâtir un asile psychiatrique aux abords d'une ville dont les habitants voient la chose d'un sale oeil.

● The Saint, autrement dit Simon Templar, autrement dit Roger Moore dans une série TV mythique, prend son envol pour le cinéma sous la tutelle de Phillip Noyce dont le **Danger Immédiat** n'est pas si mal. C'est Hugh Grant (le sourire de **Quatre Mariages et un Enterrement**) qui prendra la relève de l'ex-007. Le réalisateur assure dès à présent que ce Saint-là sera plus proche du personnage créé par Leslie Charteris (un dur) que celui incarné par Roger Moore (un boy-scout).

Robin des mers !

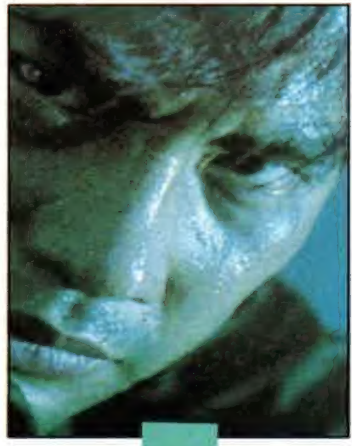
Waterworld rentre d'emblée dans le livre des records pour être le film le plus cher de l'histoire du cinéma. Il coûterait la somme astronomique de 135 millions de dollars d'après des sources sérieuses. Même s'il est vrai que le cachet de sa vedette, Kevin Costner, tourne autour des 14 millions, le chiffre fait peur. Pourquoi une telle inflation ? Simplement parce que **Waterworld** est un film extrêmement ambitieux, une vaste aventure amphibie et post-apocalyptique située au 26ème siècle, après que les glaces des deux pôles aient fondu et que les eaux recouvrent la quasi-totalité du globe. Ne subsistent plus que des villages lacustres pas très éloignés de la cité des pirates de **Hook**. A ce titre, le principal décor, une véritable ville flottante, aura demandé sept mois de boulot intensif et environ 2.000 tonnes de matériaux divers.



■ *Kevin Costner dans WATERWORLD* ■

Défini par son réalisateur Kevin Reynolds (dont le **Rapa Nui** compte parmi les grands bides de 1994) comme un **Mad Max 2** aquatique, **Waterworld** raconte la classique aventure des bons et des méchants en guerre pour la domination de quelques parcelles de terre encore sèches. Kevin Costner, plus mince que dans **Un Monde Parfait**, incarne Mariner, le héros de cette épopée et Dennis Hopper le vilain Deacon, leader d'une horde de barbares des mers, les Smokers. C'est Jeanne Triplehorn (la brune de **Basic Instinct**) qui apporte l'indispensable touche féminine à cette méga-production où devraient abonder les batailles navales et les effets spéciaux optiques. Ce carrefour de la grande aventure maritime et de la science-fiction catastrophe arrivera sur les écrans en septembre 95. ■

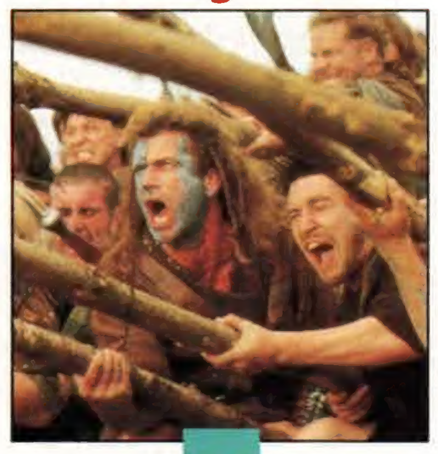
Meurtres en série...



■ *Simon Yam dans Dr. LAMB* ■

A Hong Kong, on ne reste jamais insensible au succès et aux idées des autres. *Golden Harvest* produit par exemple **Latino Encounter** de Derek Chang, remake intégral de **El Mariachi** dont le réalisateur, Robert Rodriguez, tourne lui-même la version riche pour *Columbia* (**Return of the Mariachi** avec Antonio Banderas). **Dr. Lamb** démarque lui aussi un genre très coté ces temps-ci : l'évocation clinique des agissements d'un tueur en série. Réalisé et interprété par Danny Lee (le flic de **The Killer**), **Dr. Lamb** évoque avec complaisance les quelques meurtres commis par un chauffeur de taxi, sexuellement perturbé, très intéressé par les livres d'anatomie et le reportage "live" au caméscope. Pour assouvir une libido problématique, il enlève quelques clientes ou prostituées et les découpe en petits morceaux après avoir violé leur cadavre. Les assassinats sont d'un réalisme à faire vomir. Gros plans sur la scie circulaire tranchant les membres, seins flottant dans des bocaux de formol, nécrophilie esthétisante... Le réalisateur s'adonne sans retenue aucune à cette reconstitution des forfaits commis par un certain Lam Gor Yu, coffré par la police en 1992. Il décrit froidement, sans porter le moindre jugement ni prendre le moindre recul, les mises à mort, surenchérissant dans les effets par une bande sonore tonitruante. En comparaison, **Henry : Portrait of a Serial Killer** fait preuve de bon goût et de sobriété. ■

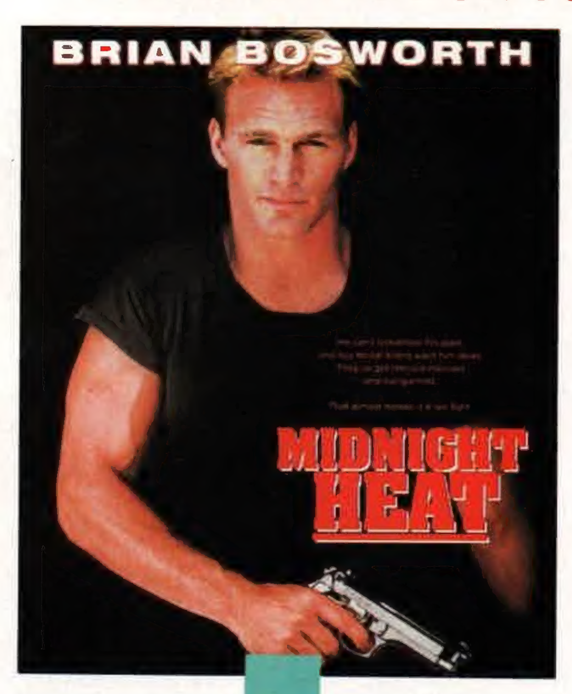
Un vrai highlander !



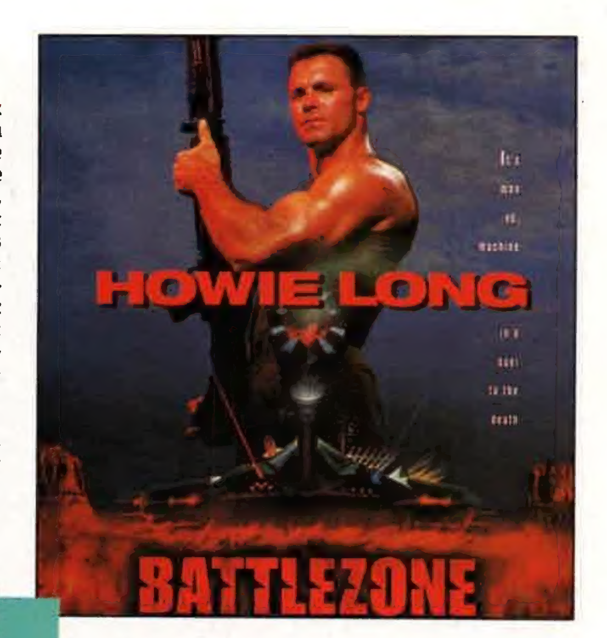
■ *Mel Gibson dans BRAVEHEART* ■

Les débuts discrets de Mel Gibson derrière la caméra passent par **L'Homme sans Visage**, un mélo de droite. **Braveheart** devrait faire davantage de bruit car cette super-production tournée en Ecosse renoue fastueusement avec un cinéma épique qu'on croyait relégué depuis des lustres aux oubliettes. Cinq mois de tournage et des milliers de figurants fournis par l'armée irlandaise ont été nécessaires à cette biographie de William Wallace, vaillant indépendantiste écossais qui se rebiffe contre la tutelle anglaise au 14ème siècle. En compagnie de quelques centaines de fidèles, il défie la Couronne et sort même vainqueur de la bataille de Stirling. Ce sont d'ailleurs les batailles qui motivent le plus Mel Gibson, réalisateur-interprète de **Braveheart**. Il les a voulues spectaculaires, balayées par le grand souffle de l'Histoire, sanglantes, réalistes et sauvages à l'image de William Wallace, un "héros" des Highlands décrit sans concession. Aux côtés d'un Mel Gibson portant cheveux longs et kilt, Sophie Marceau incarne la Princesse Isabelle et Patrick "Le Prisonnier" McGoohan le roi Edward I. ■

Transformation réussie !

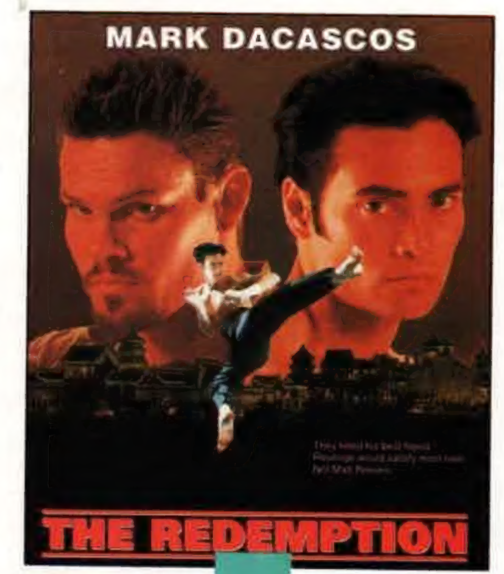


La carrière de footballeur ouvre, aux Etats-Unis, les portes des studios de cinéma. O.J. Simpson, derrière les barreaux actuellement car inculpé du meurtre de son ex-femme et de son amant, est le premier à être passé des stades aux sunlights. Brian Bosworth lui emboite le pas. Méga-star, Brian Bosworth, alias The Boz, connaît pourtant des débuts malheureux au cinéma. **Stone Cold** où il joue les flics-bikers se ramasse une vilaine rouste au box-office. Qu'importe, Bosworth persiste et accumule allègrement les projets. En tête de liste : **Midnight Heat** dans lequel il personnifie un flic amnésique que traquent quatre tueurs. Arrive ensuite **One Though Bastard** de Kurt Wimmer. Là, le géant blond mettra ses muscles au service d'un marine vengeant femme et enfant liquidés par un salaud désormais à la solde des services secrets. **Heart of Stone** de Sheldon Lettich (**Double Impact, Only the Strong**) ne le transporte pas dans un autre genre. Dans ce polar, reporté pour cause de coût excessif, cette armoire à glace du nom de Brian Bosworth interprète un ex-flic, vengeur d'un ami assassiné par des trafiquants de drogue colombiens.



Autre vedette du football américain, Howie Long se lance lui aussi dans l'aventure cinématographique. Déjà apparu dans des spots publicitaires pour *Nike* et *Coca Cola*, cet athlète figure en tête de générique de **Battlezone** dans un emploi que pourrait tenir Brian Bosworth : il est Howard Turner, un flic en fuite après la mort d'un suspect. Plutôt que de défendre sa cause devant un tribunal, il s'installe incognito dans un bled paumé où il ne trouve pas la paix escomptée. Voss, un militaire fou aux commandes d'un tank ultra-sophistiqué, vient semer la zizanie dans les parages, obligeant le fugitif à sortir les grosses pétoires. Visiblement, ce n'est pas demain que les ténors des stades verseront dans la bluette sentimentale ! ■

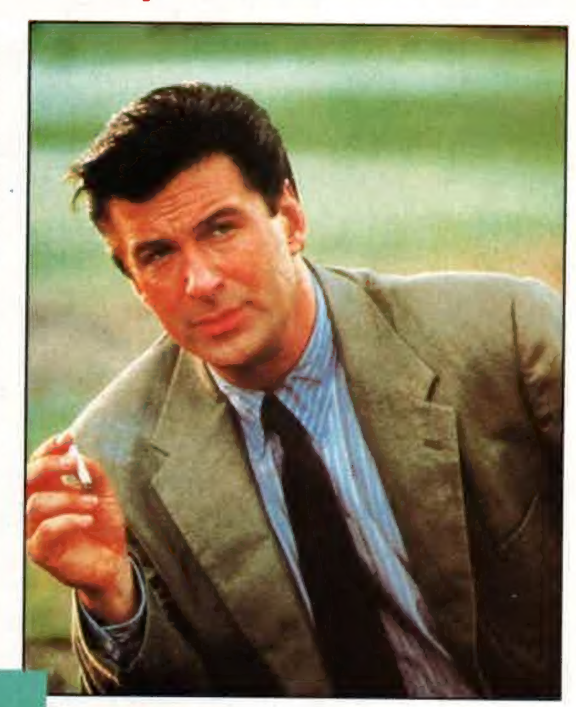
Bientôt star !



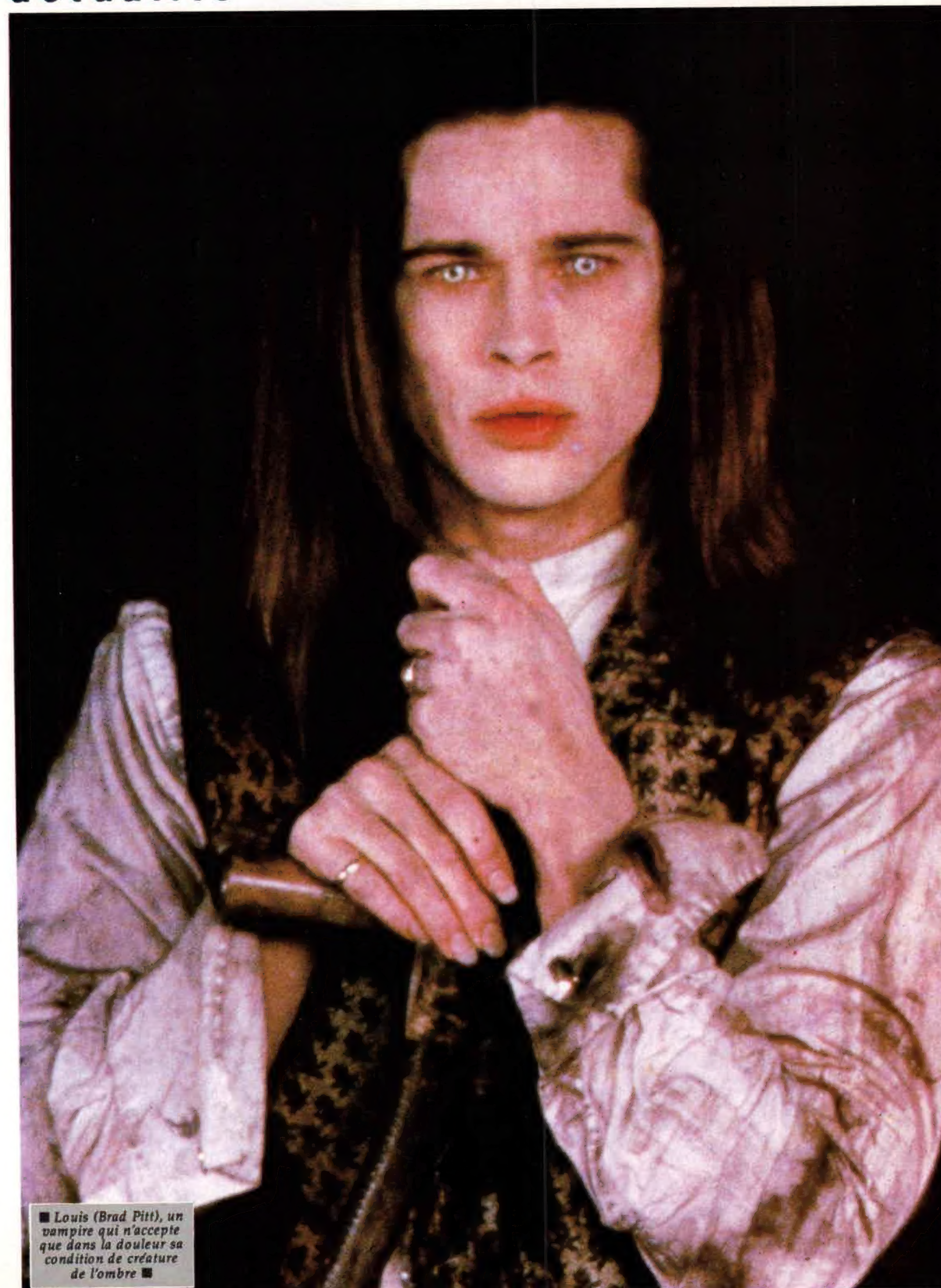
Vilain de service dans **American Samouraï**, artiste martial adepte de la Capoeira dans **Only the Strong**, héros de jeu vidéo dans **Double Dragon**, Mark Dacascos semble bien parti pour devenir l'une des grandes stars du cinéma d'action des années 90. Grace à l'aubaine **Crying Freeman**, il monte au créneau, suscite l'intérêt de producteurs qui, jusque là, le dédaignaient. Pour l'heure, avant la sortie de **Crying Freeman**, son planning de tournage se remplit de séries B. Ce sera d'abord **The Redemption** de Kristine Petersen, titre sous lequel se dissimule **Kickboxer 5**. Script classique : le héros venge un ami tué par un gang visant au contrôle du monde du kickboxing ! Du radotage auquel devaient se vouer Sasha Mitchell (détenteur du rôle après Van Damme) et le cinéaste Paul Morrissey, deux noms disparus du projet au terme d'une engueulade avec la production.
Après **The Redemption** : le polar **Hard Case** de Gilbert Po. Nettement plus intéressant s'avère **Slayer** du Chinois Ronny Yu. Sur un canevas proche de **Crying Freeman**, **Slayer** présente un tueur professionnel à la solde d'une société secrète. Pour avoir refusé de liquider une petite fille de huit ans, le héros devient la cible de ses anciens partenaires. ■

Un petit coup dans l'aile !

"Je veux boire un coup. Je ne pense qu'à ça, je brûle de boire encore et encore. Je veux boire tout le temps". Cette belle tirade d'alcoolique est la voix off qui ouvre **Heaven's Prisoners**, le nouveau polar de Phil Joanou (**Sang Chaud pour Meurtre de Sang Froid, Les Anges de la Nuit**) dont Alec Baldwin tient la tête d'affiche, c'est-à-dire le rôle de Dave Robicheaux, ex-flic vivant désormais de la location de bateaux aux touristes. Lui et sa femme Annie (Kelly Lynch) pèchent dans le bayou lorsqu'un avion s'écrase. Tous les passagers de l'appareil périssent dans le crash à l'exception d'une petite fille. Cet accident tragique marque le retour de l'ancien policier aux affaires. Il ne met pas grand temps à découvrir qu'une histoire de trafic de drogue est à l'origine de la catastrophe. Irrésistiblement attiré par l'enquête, Dave reprend du service, mettant en danger la vie de ses proches. Une poignée de tueurs décidés à le décaniller lui ainsi que la seule survivante apparaissent soudain dans le coin. A Dave de mettre la bouteille en veilleuse pour reprendre le dessus...
Le bayou spongieux de la Lousiane, les bars glauques, les boîtes de strip-tease, une atmosphère humide, une épave humaine que le danger ramène chez les vivants... Pas de doute à avoir, **Heaven's Prisoners** est un authentique film noir, dont la vedette va autant à la Nouvelle-Orléans qu'à une pléiade de comédiens heureux de se produire dans une sombre histoire de rédemption, adaptée d'un excellent roman de James Lee Burke. Alec Baldwin, Kelly Lynch, Mary Stuart Masterson, Eric Roberts et Teri Hatcher... Une distribution sympathique pour une visite guidée d'un coin des Etats-Unis qui avait déjà accueilli **Angel Heart** et **Chasse à l'Homme**. ■



■ *Alec Baldwin dans HEAVEN'S PRISONERS* ■



■ Louis (Brad Pitt), un vampire qui n'accepte que dans la douleur sa condition de créature de l'ombre ■

Entretien avec un Vampire

Un des meilleurs films de vampire qui soient, à la fois très proche et très différent des classiques du genre. Un film romantique et vénéneux, audacieux et gothique, beau à en mourir, où Neil Jordan colle étroitement au roman d'Anne Rice, en conserve la saveur putride, l'entêtant parfum d'outre-tombe qu'exhume un Tom Cruise métamorphosé, prodigieux d'ambiguïté...

Ils sont rares les films de vampire à insuffler un sang neuf au genre. Ils sont rares les films de vampire à bousculer les traditions, les goupillons et à décrocher crucifix, aïl du mur. Ils sont encore plus rares à concilier l'ancien et le nouveau, à respecter les codes tout en les transcendant, à marier l'archaïque et le moderne. Engoncé dans ses clichés, dans une imagerie frisant souvent la caricature, le film de vampire, deux ans après **Dracula** de Francis Coppola, génère une œuvre majeure, un film aussi important pour les années 90 que l'était **Le Cauchemar de Dracula** de Terence Fisher pour les années 50, que l'était **Les Prédateurs** pour les années 80. Cette œuvre majeure : **Entretien avec un Vampire**. Un film attendu et redouté. Impatiemment attendu parce qu'adapté d'un roman d'Anne Rice, écrivain qui sut mieux que personne dépoussiérer la littérature fantastique, doter de personnalités complexes, ambiguës et séduisantes les enfants de la nuit. Redouté car mis en images par Neil Jordan, réalisateur inégal, y compris dans le fantastique. Sa **Compagnie des Loups** est une belle séance de psychanalyse gothique des contes de fées, son **High Spirit** une malheureuse et ruineuse pantalonnade à base de fantômes écossais. Plus redouté que Neil Jordan encore : Tom Cruise dans le rôle du vampire Lestat. L'idole des midinettes de **Top Gun**, **Jours de Tonnerre** et **La Firme** prenant possession de l'héritier de Dracula, il y a de quoi frémir. Autant demander à Roch Voisine de personnifier le monstre de Frankenstein. Mais derrière la gravure de mode, le sourire "Pepsodent", l'acteur existe bel et bien. Stanley Kubrick avait su tirer le meilleur du fade Ryan O'Neal dans **Barry Lyndon** et Neil Jordan parvient au même exploit. Dès les premiers instants, dès sa première apparition, Tom Cruise s'impose, fait instantanément oublier la coqueluche des adolescentes.



■ *Lestat (Tom Cruise) : aristocrate décadent, cruel, cynique et bisexuel... Un monstre classieux et très fin de siècle !* ■

Tom Cruise est Lestat, ce vampire aristocratique rechignant à boire le sang des démocrates. Cohabitent en lui raffinement et monstruosité, goût et décadence, élégance et dépravation. Sa condition de vampire l'épanouit totalement. Irrésistible, attirant, il exerce son aura tant sur les femmes que sur les hommes beaux, jeunes, à son image. Lestat est un prince à sa façon trouble, un vampire appréciant les bonnes manières, le luxe, le sang bleu de l'élite. La fréquentation des cimetières mal entretenus, humides et froids le révulse. C'est à la Nouvelle-Orléans dans les années 1880 que Lestat "lève" Louis, un jeune homme dont la vie, après la mort de sa famille, se résume à des beuveries, la fréquentation des bordels et des parties de cartes en compagnie de fripouilles de la pire espèce. Ses attitudes suicidaires plaisent à un Lestat pêchant dans le vivier bien rempli du comptoir anglais. Il convertit Louis, lui injecte dans les veines son propre sang. Ce sang vicié qui fait de lui un non-humain. Mais cette condition possède des avantages : l'extase, la jeunesse éternelle, le pouvoir, la puissance, la beauté, la domination des esprits... Lestat transmet toutes ces illusions. Mais Louis refuse de se nourrir du sang des vivants, d'assassiner. Il choisit de s'abreuver du sang des animaux, de rats, de poules, de pigeons, de caniches même. Peu à peu, il prend ses distances avec Lestat, son compagnon autant aimé qu'haï, épicurien de la mort, dandy de l'au-delà. C'est Claudia qui le pousse à franchir le pas, à se dégager de son envahissante tutelle. Claudia, cette petite fille éternelle, à jamais figée dans un corps d'une dizaine d'années. A 30 ans, elle en paraît vingt de moins et Louis aime cette femme-enfant, fuit avec elle à Paris après s'être délivré de la présence de Lestat, désormais de trop dans ce ménage à trois...

■■■

entretien avec un vampire



■ Lestat (Tom Cruise) dans un piteux état après un séjour dans le bayou et la fréquentation d'un caïman ■



■■■

Singulier ce ménage : deux hommes, amants, variablement père et mère de Claudia, orpheline vampire... Neil Jordan n'édulcore pas le livre d'Anne Rice, ne l'allège pas de ses facettes les plus équivoques, de la sexualité ambivalente de ses protagonistes. Pour être vampire, faut être bisexuel. Et ces vampires-là ne craignent ni Dieu ni Diable. La religion, ils ne connaissent pas. Ils ne craignent que la solitude de l'éternité. La solitude : leur seul démon. Celui d'un vampire aussi puissant, aussi terrible que Lestat. Celui aussi d'Armand, le commandeur des vampires de Paris. Sophistiqué, intelligent, méprisant ses semblables, Armand se produit dans un théâtre, Grand-Guignol avant la lettre, où il met adroitement en scène le sacrifice d'une jeune femme devant un parterre de spectateurs triés sur le volet. Une séquence merveilleusement troublante, délicieusement perverse comme il en existe tant dans **Entretien avec un Vampire**. Une séquence également voluptueuse, bestiale, à l'instar des vampires. Des vampires attirants, plaisants et beaux au premier coup d'œil. Mais, à y regarder de plus près, leur visage d'ange inquiète. Des vaisseaux sanguins d'un bleu pâle surgissent sous une peau blafarde... La rançon de la nuit, d'une existence de taupe à la démarche altière. Ce sont là des maquillages à la sobriété exemplaire, d'un naturel exceptionnel car, même s'il revendique son appartenance au genre, Neil Jordan ne se comporte pas en illustrateur servile des stéréotypes. Ainsi, les longues dents sont bannies, même en cas de morsure au cou. Ses vampires sont des créatures surnaturelles, mais d'un surnaturel, d'un fantastique plausible dans sa rigueur. Jamais Neil Jordan ne cède au folklore. Et pourtant, jamais il n'a honte de faire du fantastique. Jamais, il ne cherche d'alibis, de prétextes fallacieux à la manière de Kenneth Branagh dans **Frankenstein**, Francis Coppola dans **Dracula** et Mike Nichols dans **Wolf**. Il inscrit délibérement son film dans le genre, appelle un vampire un vampire, ce mot qui écorche les lèvres des opportunistes.

Si **Entretien avec un Vampire** est un grand film romantique, ce n'est pas pour ratisser plus large car, ici, le romantisme, le romanesque partent sur des liaisons dangereuses, constamment interdites par les bonnes mœurs, constamment dégagées des contraintes morales, des tabous. Lestat aime Louis qui l'aime et le déteste à la fois. Louis aime Claudia, la petite fille à l'appétit féroce. Armand aime Louis qui lui préfère comme compagnon ses regrets. On aime beaucoup dans **Entretien avec un Vampire**. Un paradoxe presque dans ce monde ténébreux, lugubre, de monstres, de démons qui savent se parer du charisme des anges. Des monstres généreux qui savent priver de la vie et procurer la vie éternelle, ce cadeau empoisonné que Louis traîne comme un boulet. Cette immortalité, malgré ses aléas et le ghetto où elle enferme ses disciples, demeure tentante. Même Malloy, le journaliste à qui Louis raconte sa vie, la mendie presque à genoux.

En fait, la réussite d'**Entretien avec un Vampire**, Neil Jordan la doit à son indépendance, à une totale autonomie, au refus des compromis commerciaux. Pas question de niveler par le bas pour plaire au plus grand nombre, pas question de transformer Louis et Lestat en hétérosexuels pour ramasser les miettes de la love-story du **Dracula** de Coppola... Neil Jordan ose aller plus loin, soutenu par ses interprètes, tous magnifiques, transfigurés. Tous y compris la jeune Kirsten Dunst, d'une crédibilité effarante, inquiétante dans les toilettes de poupée de porcelaine de Claudia. Les images de Philippe Rousselot, les décors de Dante Ferretti, la musique d'Elliot Goldenthal contribuent à la performance, à cette descente dans des enfers paradisiaques. Ou dans un paradis infernal dont les vampires sont à la fois les anges et les démons. Un grand film fantastique vraiment.

■ Marc TOULLEC ■

Warner Bros présente Tom Cruise & Brad Pitt dans une production **Geffen Pictures** ***ENTRETIEN AVEC UN VAMPIRE, LES CHRONIQUES D'UN VAMPIRE (INTERVIEW WITH THE VAMPIRE, THE VAMPIRE CHRONICLES*** - USA - 1994) avec Christian Slater - Kirsten Dunst - Antonio Banderas - Stephen Rea - Nicole Dubois - Laure Marsac - Nathalie Bloch **photographie de** Philippe Rousselot **musique de** Elliott Rosenthal **effets spéciaux de maquillage** de Stan Winston **effets spéciaux visuels de** Digital Domain **scénario de** Anne Rice d'après son roman **produit par** David Geffen **réalisé par** Neil Jordan

21 décembre 1994 **2 h**



■ Louis, l'ange exterminateur de vampires assassins et décadents ■

LES ACTEURS ET LEUR PERSONNAGE

Liens de sang...

LOUIS

(Brad Pitt)

coupable d'innocence

Pauvre Louis ! Ce mortel, accablé par une tristesse si lourde, ne demandait plus que la délivrance de la mort, et se retrouve affublé d'une vie éternelle. Une existence rythmée par les meurtres qu'il est obligé de commettre pour se nourrir et qui lui laissent chacun un sentiment de plus en plus fort de culpabilité. Sentiment de culpabilité annoncé d'entrée dans le livre d'Anne Rice puisque ce n'est pas, comme dans le film, la mort de sa femme qui le plonge dans une profonde détresse, mais la mort de son jeune frère. Perte dont il se sent personnellement responsable. Ultra-croyant, son frère était persuadé d'avoir des visions des Saints qui lui demandaient de vendre la propriété familiale pour ensuite tout donner à l'église. Bien sûr, Louis s'y oppose, décision entraînant le suicide de son frère et laissant Louis penser qu'il est responsable de la mort d'un Saint visionnaire. Sa vampirisation apparaît donc encore plus à Louis comme une punition divine. Neil Jordan a gommé dans le film cet aspect religieux. Il a sans doute bien fait. Les trop nombreuses questions existentielles que se posent Louis alourdissaient parfois le récit et constituaient un des petits défauts du livre d'Anne Rice.

Si le choix de Tom Cruise pour le rôle de Lestat a provoqué les remous que l'on sait, celui de Brad Pitt pour jouer Louis est passé comme une lettre à la poste. Même Anne Rice n'y a presque rien trouvé à redire. Neil Jordan a décidé que Pitt serait son Louis juste après avoir vu **Et au Milieu Coule une Rivière**. Ravi d'avoir été choisi, Brad Pitt signe pour le film les yeux fermés. Il le regrette presque aujourd'hui. "*J'adore **Entretien avec un Vampire**. Je trouve que c'est un film formidable. Mais j'ai détesté le faire*", avoue l'acteur. "*Louis passe son temps à vouloir mettre fin à son existence. C'est le personnage le plus déprimé que j'aie jamais vu sur un écran. Je peux vous assurer que porter un tel fardeau pendant les cinq mois et demi de tournage n'a pas été une tâche facile. Je suis un type à l'humeur plutôt joyeuse. Jamais je n'ai pensé au suicide. Et là, je me retrouvais pendant plus de 20 semaines avec un type qui ne pensait qu'à ça. C'était pour le moins déstabilisant. Maintenant, je voudrais jouer un type qui ne pense qu'à baiser avec tout le monde. Comme ça, au moins, je passerais un bon moment*". Peut-être que dans un rôle de dragueur de plage, Brad Pitt retrouvera sa bonne humeur, mais il faudra qu'il se lève tôt pour nous faire éprouver autant de sentiments contradictoires. Le trouble de l'acteur transparaît à l'écran et donne à son personnage un rare sentiment d'innocence pervertie. Louis est tour à tour victime, puis spectateur passif et, enfin, maître de sa destinée. Son voyage initiatique apparaît d'autant plus dramatique qu'il aboutit à une solitude éternelle. Décidément, pauvre Louis !

LESTAT
(Tom Cruise)
sympathie pour le diable


■ *Lestat, un vampire qui tue autant pour la beauté du geste que pour s'alimenter* ■

Dans le livre, Lestat est décrit comme un rustre, "un être doué de peu de discernement", un type égoiste qui choisit Louis comme compagnon uniquement pour pouvoir s'emparer de son domaine et de ses richesses. Sa personnalité évoluera au cours du récit. Physiquement, Anne Rice le dépeint comme "un homme de grande taille, au teint clair, à la chevelure blonde et abondante, aux mouvements grâcieux, presque félins". Une créature constamment fascinante et irrésistible. Rice a toujours avoué une préférence pour Lestat parmi tous les personnages qu'elle a couchés sur le papier. Elle l'appelle "mon héros bien-aimé" et lui réserve la vedette dans les trois autres tomes de ses "Chroniques du vampire", lui offrant même un livre expiatoire, "Lestat le vampire", où l'enfant de la nuit, devenu rock star, raconte son histoire et donne sa propre version des événements narrés par Louis dans "Entretien avec un vampire".

On ne va pas revenir ici sur les déclarations anti-Tom Cruise de Rice, mais son profond attachement à son vampire fétiche peut expliquer sa réaction. Cette fausse polémique est de toute façon rendue de fait obsolète par la performance magistrale de Tom Cruise dans le rôle de Lestat. Cruise lui-même est conscient du défi qu'on lui proposait en lui offrant ce rôle. "*Je n'ai jamais autant travaillé sur un personnage que je l'ai fait sur Lestat. J'ai perdu du poids, plus de 9 kilos. J'ai changé ma façon de bouger. J'ai lu à voix haute des classiques du 18ème siècle pour que les intonations de l'époque me viennent naturellement*". Et c'est vrai qu'il a bossé pour ce rôle. Il est même allé jusqu'à regarder des heures de documentaires animaliers pour adopter l'attitude d'un prédateur face à sa proie quand Lestat se met en chasse de sang frais. "*Je l'avoue, le rôle de Lestat me faisait un peu peur. Mais quand j'ai peur, je fonce, je ne recule jamais*". Bonne tactique si on en juge par le résultat. Cruise/Lestat est sensuel à souhait. Il a su faire sienne la personnalité ambiguë du vampire et lui a même trouvé des excuses. "*Lestat aime Louis. Tout ce que fait Lestat, il le fait par amour. Sans jamais oublier d'y ajouter une bonne part de sadisme. Il croit avoir fait un cadeau merveilleux à Louis en lui offrant le don ténébreux. Parce que devenir vampire a été pour lui la plus grande aventure de sa vie, il est persuadé que c'est ce qui peut arriver de mieux à un homme*" justifie l'acteur. Démon inconscient de son pouvoir de salisseur d'âme, Lestat est un personnage tout aussi séduisant que repoussant. Une victime de sa malédiction. Un diable forcément attachant.


■ *Claudia (Kristen Dunst) : une femme avide et amoureuse prisonnière du corps d'un enfant* ■

CLAUDIA
(Kirsten Dunst)
la poupée sanglante

"C'était le plus bel enfant que j'eusse jamais vu, et maintenant, elle brillait du feu glacé des vampires. Ses yeux étaient déjà des yeux de femme. Elle deviendrait blanche et mince mais ne perdrait jamais son apparence". C'est ainsi que Louis décrit à son interviewer la première image qu'il a de Claudia vampire dans le livre d'Anne Rice. La femme-enfant vampire engoncée dans ce corps de gamine de huit ans est un personnage bouleversant. Sa création est basée sur un triste événement. En 1972, Anne Rice perd sa petite fille, Michele, victime d'une implacable maladie du sang, la leucémie. Rice va la ressusciter d'une certaine façon dans son œuvre et si c'est le sang qui a causé la mort de son enfant, ce sera le sang qui redonnera vie à Claudia.

A l'écran, Claudia garde l'image de poupée de porcelaine maléfique que lui avait donné Anne Rice. Kirsten Dunst, une gamine de douze ans déjà pourvue d'une carrière solide dans la publicité (près de 70 spots à son actif), a été choisie parmi près de 2.000 candidates. Il faut dire que Neil Jordan n'avait pas le droit à l'erreur. "*Il fallait que je fasse très attention. Je ne pouvais pas me permettre de prendre une amatrice. Claudia est un personnage très fort, troublant et profondément troublé. Il ne fallait pas que ce trouble reste attaché à la personnalité de l'enfant qui allait interpréter le rôle. Je n'avais pas envie d'envoyer une gamine à l'asile. Avec Kirsten, je n'ai eu aucun problème à ce niveau. La seule scène qui l'a dégoûtée est celle où elle embrasse Brad Pitt. Le sang, le gore, les cadavres, tout cela ne la dérangeait pas le moins du monde. Mais embrasser un garçon, beurk !*".


■ *Armand (Antonio Banderas) : un vampire soucieux de s'adapter aux siècles qui passent* ■

ARMAND
(Antonio Banderas)
le sage fragile

Armand se définit lui-même comme "le plus vieux vampire vivant dans ce monde". Celui qui sait le plus de choses. Celui qui va enfin pouvoir répondre aux innombrables questions que se pose Louis. En ce sens, Armand a un double visage. Celui du père spirituel protecteur et celui de l'amant irrésistible et fatal. Fasciné par ce vampire revenu de tout et par la troupe qui l'entoure, sorte de cour des miracles vampirique, Louis va se laisser séduire par celui qu'Anne Rice appelle dans le livre le "maître-vampire". Et lui ouvrir son cœur. A son tour, Armand va céder aux charmes et aux incertitudes de son nouveau protégé. Si la relation entre Lestat et Louis ne fait pas directement référence à un érotisme homosexuel, le lien qui unit Armand et Louis fait immédiatement appel à une sensualité gay. Et ce encore plus dans le livre que dans le film. Car si le film n'élude jamais la question, Jordan ne la met pas non plus au premier plan. Sauf, peut-être, lors des séquences d'intimité entre Louis et Armand.

C'est Antonio Banderas, égérie d'Almodovar, qui hérite du rôle court mais difficile d'Armand. Il réussit à donner à son personnage de vampire revenu de tout une dimension étonnante. Une créature croyant être invulnérable de par son impressionnante somme de connaissances amassées pendant ses 400 ans de vie, et qui craque pourtant comme une midinette devant le fragile désespoir de Louis. Armand aura un rôle d'une importance égale dans "Lestat le vampire" et "La reine des damnés", les deux tomes suivants des "Chroniques du vampire" d'Anne Rice.

■ **Didier ALLOUCH** ■

Quand Anne Rice apprend que Tom Cruise et Brad Pitt allaient interpréter ses vampires favoris, elle hurle à la trahison et au mercantilisme forcené dans lequel s'engage la production. Aujourd'hui, l'auteur de "Entretien avec un vampire" a vu le film tiré de son œuvre. Elle a été subjuguée. D'où ce "mea culpa" en forme de lettre publiée dans trois journaux américains, Variety, le Los Angeles Times et le New-York Times. Elle a sorti de sa poche quelque 850.000 francs pour acheter l'espace nécessaire à la publication de cette lettre. A ce tarif, on peut bien lui faire le petit plaisir de la lire.



A mes lecteurs
Une déclaration personnelle d'Anne Rice
Concernant le film ENTRETIEN AVEC UN VAMPIRE

Le 16 septembre 1994, j'ai vu en vidéocassette **Entretien avec un Vampire.**

Le film est réalisé par Neil Jordan, et met en vedette Tom Cruise, Brad Pitt, Kirsten Dunst, Antonio Banderas, Stephen Rea et Christian Slater. Il a été produit par Stephen Wooley et David Geffen.

Les producteurs m'avaient invité à une récente avant-première mais je n'avais pu m'y rendre. David Geffen m'a donc remis une cassette pour que je puisse me faire une idée sur le film, basé sur mon premier roman, publié en 1976, le premier tome des "Chroniques du vampire".

Mon excitation était à son comble. Vivant au milieu de laserdiscs et de cassettes vidéo entassés dans une pagaille dramatique, je me nourris quotidiennement de films, les aimant autant que les livres. Toute ma vie, les films ont été pour moi source d'inspiration, de consolation, d'amusement et de connaissance. Et voila qu'enfin, j'avais entre les mains la cassette d'un film basé sur un de mes livres. Maintenant, cette déclaration, je la fais pour mes lecteurs. Et un peu aussi pour moi.

Si vous n'y voyez aucun intérêt, ne la lisez pas. Ce n'est pas un article de presse. J'ai payé cette espace. Je ne veux pas être mal citée ; je ne veux pas que ma déclaration soit coupée en morceaux. J'ai donc acheté cette page. Tournez-la quand vous voulez.

Voilà ce que j'ai à dire :

J'ai adoré le film. Je l'ai simplement adoré. D'un bout à l'autre. Et j'ai été profondément impressionné par tous les aspects de sa conception, y compris sa sincérité et les performances audacieuses de tous les acteurs et actrices, la photographie et les décors exquis, ainsi que sa maîtrise dans la mise en scène. Mais, de façon plus personnelle, j'étais honorée et étonnée de découvrir combien le film était fidèle à l'esprit, au contenu et à l'ambiance du roman, "Entretien avec un vampire", et du scénario que j'en avais tiré. J'ai été extrêmement surprise de découvrir que Neil Jordan avait réussi à donner une nouvelle incarnation de cette œuvre à l'écran sans détruire les aspects auxquels je tenais si chèrement.

Je n'aurais jamais rêvé que ça aboutirait à ça.

Jamais, durant les 17 ans de développement de ce projet, je n'avais espéré que l'âme et le cœur que j'avais essayé de mettre dans mon livre ne soient aussi présents à l'écran. Plusieurs scénarios d'**Entretien avec un Vampire** sont passés sur mon bureau au cours des années. J'ai tant parlé et rêvé à voix haute de ce film que je préfère oublier tout ce que j'ai dit. J'ai versé aussi beaucoup plus de larmes sur ce passage du livre au film que je me permets de l'avouer.

Mais ce film dépasse mes plus folles espérances. Courageusement, le film montre un amour partagé par les quatre personnages, Lestat, Louis, Claudia et Armand. Courageusement, il raconte l'histoire de la création d'un enfant-vampire, Claudia. Courageusement, il permet à mes vampires marginaux et tourmentés de transcender le genre et de parler sincèrement de la vie, de la mort, de l'amour, de la solitude, de la culpabilité et de la douleur.

Le charme, l'humour, et l'invincible innocence que je chéris dans mon bien-aimé héros Lestat, tout cela est bien vivant dans la performance courageuse de Tom Cruise. La culpabilité et la souffrance de Louis transpercent de façon poignante dans la prestation de Brad Pitt. L'énigme d'Armand prend corps en Antonio Banderas. Christian Slater est un interviewer parfait. Stephen Rea est délicieusement sinistre en Santiago. Et la performance hypnotisante de Kirsten Dunst dans le rôle de ma tragique Claudia m'a brisé le cœur.

De plus, la cinéphile que je suis a adoré le rythme du film, sa tension, son suspense, sa profonde et spectaculaire sensualité. J'aime ses moments comiques. J'aime sa vigueur. J'aime son implacable intensité. J'apprécie aussi le fait qu'il puisse ne marcher qu'en tant que pur spectacle. Je n'aurais jamais pu espérer mieux. Je répète, je n'aurais jamais osé espérer quelque chose d'aussi bien.

Je remercie tous ceux qui ont travaillé sur ce film, quelque soient leur motivation et leurs sentiments, pour avoir essayé et réussi à nous offrir une œuvre aussi unique.

Et merci à vous, mes lecteurs, qui m'avez écrit, à moi ainsi qu'à la presse, au studio et aux producteurs, qui m'avez appelé pour exprimer vos opinions, qui êtes venus en masse à mes séances d'autographes pour me parler du film, de son contenu et de son casting.

Les amis, vous avez été géniaux. Vous m'avez fait comprendre que mon livre vous touchait vraiment, que Lestat, Louis et Claudia vivaient dans vos esprits autant que dans le mien.

Je souhaite à chaque auteur de connaître le bonheur que vous m'avez offert. Je vous aime pour ça. Et j'espère, et je prie pour que je ne vous laisse jamais tomber.

Les derniers événements autour du film ont été une expérience excessivement douloureuse pour moi. Peut-être qu'il devait obligatoirement en être ainsi pour un livre de cette nature. Mais, sans aucun doute, l'expérience a été douloureuse et insupportable pour d'autres. J'aurais aimé que tout cela ait pu être évité. J'espère que personne ne s'est senti blessé, ou insulté, ou offensé, ou embarrassé. Mais le cinéma est un art, collectif ou pas, et l'art peut-être vampirique ; il peut prendre toutes les larmes et tout le sang que vous avez à lui donner.

Quand vous verrez le film, je pense que vous serez aussi émerveillés que moi de voir comment quelque chose qui s'est développé dans une telle polémique, peut finalement donner aux gens ce qu'ils attendent.

Je crois que vous étreindrez ce film avec autant de passion que je l'ai fait, qu'il vous ensorcellera comme il m'a ensorcelée. Je crois que vous le trouverez si riche et si sincère que si une partie vous déplait, une autre compensera la petite déception, que si une situation vous sort du film, une autre vous y fera rentrer aussi sec.

Si j'ai tort, si vous n'aimez pas le film, faites-le moi savoir. Moquez-vous de moi. Ecrivez-moi. Venez dans les librairies où je serai et hurlez-moi dessus. Je peux le supporter. Je ne suis pas une personne fragile. Je me dois de redresser la tête pour dire que ce film est géant. Je ne peux pas attendre Siskel et Ebert (*NDT : deux critiques de cinéma à la télévision américaine extrêmement redoutés par les studios*) ; je dois faire savoir immédiatement mes impressions dans mon style excessif et impulsif.

Je suis fière d'avoir mon nom collé au scénario et au film **Entretien avec un Vampire.**

ALLEZ VOIR LE FILM, LES AMIS. ALLEZ-Y !

Avec tout mon amour,

Anne Rice

P.S. : Préparez-vous à donner au studio, aux producteurs, aux stars et à tous les autres autant de conseils et d'aide pour la suite que vous l'avez fait pour celui-là ! Avec le temps, peut-être se seront-ils habitués à nous.

Frankenstein

On ne change pas une formule qui gagne. *Dracula*, c'était un cinéaste de renom, un mythe du fantastique gothique, de gros moyens...
***Frankenstein*, voisin de palier du Seigneur des Ténèbres, c'est du pareil au même, du moins dans les intentions. Kenneth Branagh, la Créature la plus cousue main de toute l'histoire de la chirurgie, une enveloppe de cinquante millions de dollars...**
Deux ans après *Dracula*, Hollywood remet le couvert. Mais plutôt que d'adapter librement le roman de Mary Shelley, comme ce fut souvent le cas par le passé, l'heure est à la fidélité, à un retour aux sources d'une des figures légendaires du fantastique, à celle qui lui donna ses lettres de noblesse tant littéraire que cinématographique...

Le succès international de **Dracula** aidant, Francis Coppola ne pouvait en rester là en matière de fantastique gothique. Pas question d'abandonner le filon, de laisser le terrain en friche. Mais l'intérêt du cinéaste d'**Apocalypse Now** pour le fantastique n'est pas vraiment affaire de sensibilité personnelle : Coppola serait plutôt fiché "opportuniste commercial". **Dracula** lui ayant permis de se refaire une santé financière, Francis Coppola peut désormais se consacrer à des projets personnels et décliner l'offre de mettre lui-même en images cette nouvelle adaptation du roman fameux de Mary Shelley. S'il refuse de mettre en scène ce **Frankenstein**, Coppola accepte néanmoins de le superviser, les émoluments du studio étant des plus substantiels. *"J'ai toujours aimé le roman de Mary Shelley et j'avais songé à en extraire une version cinématographique bien avant* ***Dracula****. La littérature classique m'a toujours passionné, particulièrement l'épouvante, et j'ai cherché une fois encore, avec* ***Frankenstein****, à demeurer fidèle à l'ouvrage original".* Vaguement intéressé, Coppola ne quitte pas tout à fait le navire, même si la capitainerie ne le motive guère. Qui, alors, pourrait tenir la barre du projet ? Plutôt que de contacter un David Cronenberg qui mûrit depuis dix ans un **Frankenstein** revisité, *Tri-Star*, commanditaire de Coppola, approche Kenneth Branagh, en plein bouclage de **Beaucoup de Bruit pour Rien**.

Des planches de la Royal Shakespeare Company aux plateaux de cinéma, cet Irlandais de 34 ans ne connaît que des succès. A la fois acteur et réalisateur de **Henry V**, **Peter's Friends**, **Dead Again** et **Beaucoup de Bruit pour Rien**, Kenneth Branagh serait même en tête de liste pour reprendre le rôle d'Obi-Wan Kenobi dans une future nouvelle **Guerre des Etoiles**. En bon Anglais, le fantastique littéraire ne le laisse pas indifférent et l'insistance de *Tri-Star* à lui confier les rênes de **Frankenstein** finit par porter ses fruits. *"Tout d'abord,* ***Frankenstein*** *devait être le deuxième volet d'une trilogie dont* ***Le Loup-Garou*** *aurait été le dernier segment. Mais Francis Coppola a repoussé la proposition de* Tri-Star *de le mettre en scène car il sentait qu'il avait épuisé toutes les ressources de son imagination pour* ***Dracula****. Il voulait qu'un nouveau réalisateur prenne le relais. D'abord par politesse, j'ai lu le scénario que m'a envoyé le studio. J'étais encore loin d'avoir pris une décision. Si j'ai apprécié le script de Steph Lady, j'ai éprouvé le besoin de me plonger dans le roman de Mary Shelley. J'ignorais jusque là à quel point c'était un livre remarquable. Il n'était donc que plus frustrant que Steph Lady n'ait pas davantage développé les aspects les plus romantiques, gothiques du roman. J'ai annoncé à* Tri-Star *que je réaliserais* ***Frankenstein*** *à condition qu'on reprenne l'histoire à zéro".* Autrement dit que le scénario colle au plus près à l'œuvre originelle, pour que Mary Shelley n'ait pas à se retourner dans son caveau. Mot d'ordre de Kenneth Branagh à son nouveau scénariste-correcteur : la fidélité sans compromis. Interdiction de se montrer volage vis-à-vis d'écrits remontant à 1817. *"Lorsque j'ai lu le roman, j'ai tout de suite été frappé par une évidence : j'ai compris pourquoi cette histoire a toujours autant d'influence sur les gens. L'idée qu'un homme puisse se substituer à Dieu et vaincre la mort est un rêve primitif et vivace. Il pose de nombreuses interrogations : est-il mauvais qu'un homme ne se soucie pas des conséquences qu'implique la mise au monde d'une autre créature ? Qui est le plus mauvais au fond, Frankenstein ou la créature qu'il abandonne ? Que ferions-nous si un être cher mourait et que nous ayions, quel que soit le prix à payer, le pouvoir de lui redonner la vie ?".* **Frankenstein**, version 1994, s'envole donc sur la même rampe de lancement que le livre de Mary Shelley. Selon la bonne raclée subie par Icare, à vouloir voler trop près du soleil à l'aide d'ailes de cire, on se viande méchamment dans l'océan. Et si Frankenstein était parvenu à domestiquer la vie, la mort, au terme de ses dantesques recherches, son mythe serait-il moins puissant, moins riche d'implications spirituelles ? De toute manière, Kenneth Branagh et ses sbires ne se sont pas posés la question car, à l'aube de l'an 2000, ils en sont encore à redouter les mêmes foudres divines que Mary Shelley. La fidélité inconditionnelle dans l'adaptation ne peut s'accommoder de l'audace, d'éléments révolutionnaires brassant à contre-courant. *"Je ressens cette histoire moins comme un film d'horreur que comme un conte de fée gothique d'une ampleur qui va bien au-delà de la vie. On y trouve une vision très pertinente de la famille et de la nature des liens familiaux. Des thèmes très différents y sont abordés, comme la responsabilité parentale, la naissance et la mort, l'arrogance et le mépris de l'homme face à la nature, l'absence de compassion envers ses semblables... L'image que je garde en tête est celle d'un enfant abandonné à sa naissance, qui pleure et qui gémit dans la salle de travail. Frankenstein abandonne son enfant, et subit ensuite les effroyables conséquences de ses actes".* Pas de doute : ce **Frankenstein**-là s'approvisionne largement dans les pages du livre de Mary Shelley. Il découle logiquement du

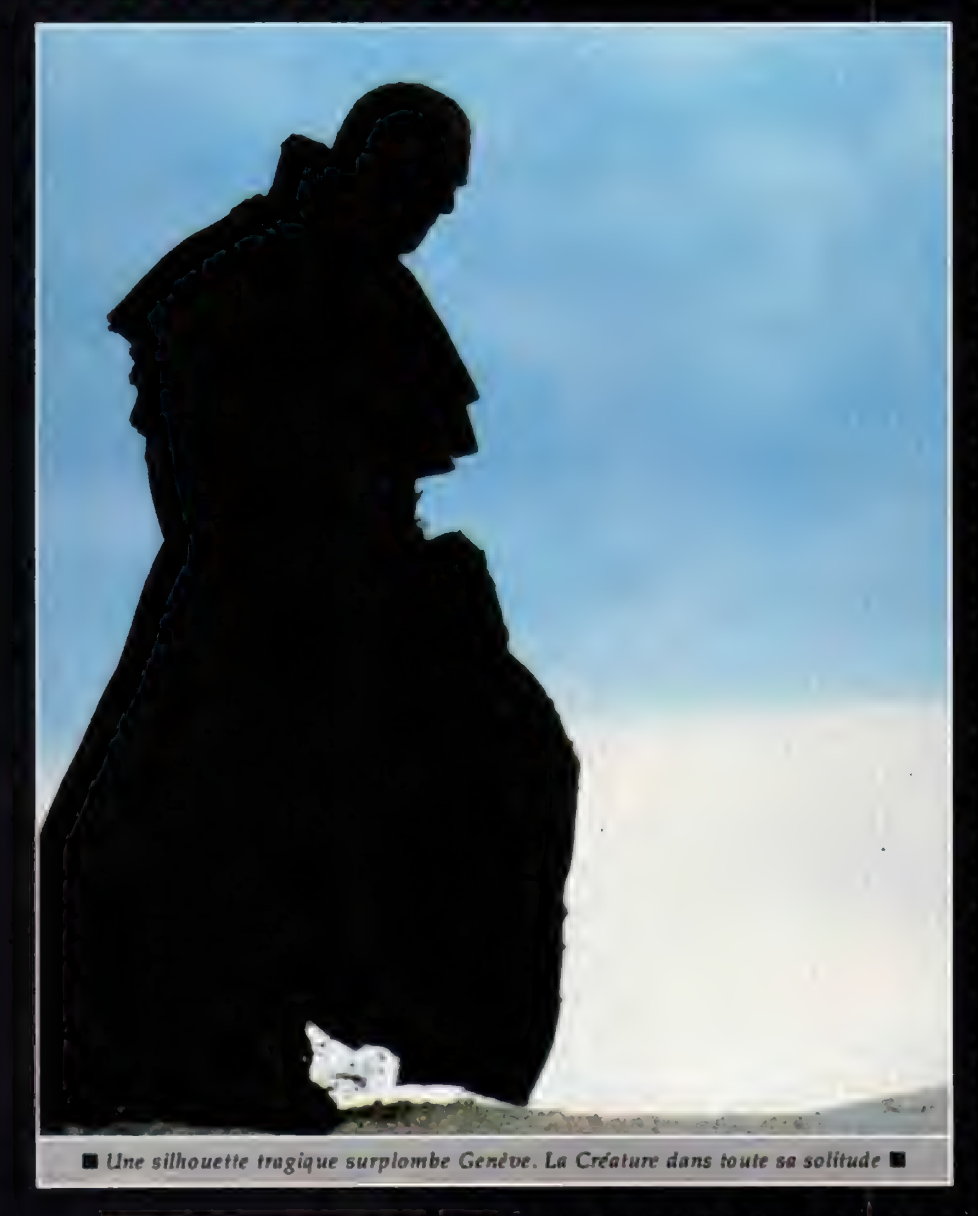


■ *Victor Frankenstein (Kenneth Branagh) : un scientifique en conflit avec Dieu* ■

■ ■ ■



■ La Créature (Robert De Niro) : pathétique, féroce et rancunière... ■



■ Une silhouette tragique surplombe Genève. La Créature dans toute sa solitude ■

■■■ prologue rédigé en 1817, situé sur les glaces du Grand Nord. Là, des explorateurs piégés par la banquise secourent un inconnu qui raconte son incroyable histoire au capitaine du vaisseau. Victor Frankenstein déballe tout, y compris un linge sale dont il n'a pas à être fier. Flash-back sur sa jeunesse dans l'univers cossu de la haute bourgeoisie suisse, sur sa liaison passionnelle avec sa sœur adoptive, sur la mort en couche de sa mère, l'impuissance de son père chirurgien à l'arracher des griffes de la Grande Faucheuse. Puis, imitant son géniteur, Frankenstein poursuit ses études de médecine à l'université d'Ingolstadt, en Allemagne. Là, exaspéré par le conformisme de ses professeurs et titillé par les découvertes de l'un d'eux, Waldman (John Cleese, en rupture d'humour british et de Monty Python), il aménage dans le plus grand secret un laboratoire. A l'aide de morceaux de cadavres de provenances diverses et du cerveau de son mentor, assassiné par un vagabond enragé, il assemble un puzzle inédit : une créature à laquelle de puissantes décharges électriques donnent vie. Terrorisé par sa découverte, Victor plaque le "monstre", terriblement fort, sensible et dénué de la moindre expérience de l'existence. Livré à lui-même, à la vindicte de la populace qui voit en lui le principal propagateur du choléra, la Créature s'enfuit dans les bois. Alors que Frankenstein s'apprête à passer la bague au doigt d'Elizabeth, le monstre réapparaît, déterminé à faire payer à l'apprenti sorcier le prix de sa lâcheté et de cette fuite devant les responsabilités...

Pas de grandes innovations donc à l'affiche de ce **Frankenstein** dans la tradition. Dans la tradition ? Pas de celle que revendique Kenneth Branagh toutefois. *"Mary Shelley a engendré une vision du mythe qui a imprégné l'imagination populaire. C'est cela qui en fait une grande idée, et nous nous devions de la traduire fidèlement à l'écran. Beaucoup de ceux qui en ont tiré des adaptations se sont arrêtés à la notion du savant fou générant un monstre. Pourtant, le livre parle d'un homme - un homme dangereusement sain d'esprit et tout aussi dangereusement obsédé par son but - qui crée un autre être humain. Nous nous sommes basés sur un scénario très fidèle au roman, ce qui n'avait jamais été fait, ce qui nous a permis de supprimer les éléments rapportés, inventés dans les films précédents. Par exemple, cela a été un grand avantage de ne pas avoir d'assistant bossu à qui Victor aurait dû crier des ordres comme 'Libère le flux galvanique ! Pousse-le au niveau sept !'"*.
En affirmant que son **Frankenstein** est la première adaptation fidèle du livre de Mary Shelley, Kenneth Branagh se trompe lourdement et, par omission, ment trois fois. Il oublie **Frankenstein : The True Story**, le beau téléfilm de Jack Smight avec James Mason. Il oublie encore **Victor Frankenstein** de l'Irlandais Calvin Floyd et, plus proche, le téléfilm **Frankenstein** de David Wickes, interprété par Patrick Bergin et Randy Quaid dans la peau suturée du monstre. Cette dernière production, modeste et naturaliste, obtint même une programmation sur le réseau câblé de Ted Turner six mois avant la sortie du Coppola/Branagh !

A l'instar des trois précédents films, le **Frankenstein** de Kenneth Branagh ne donne pas dans l'expressionnisme façon *Universal* années 30 et le gothique manière *Hammer* années 50. Il verse dans des images dont le seul parti pris est le réalisme, la crédibilité historique. Idem pour l'aspect de la créature, look pour lequel les mots de Mary Shelley ne furent pas d'un grand secours. *"Le postulat le plus inébranlable et à la fois le plus étonnant du roman est sans doute l'évocation totalement elliptique du processus de création. Mary Shelley écarte pratiquement toute description physique du monstre. C'est aussi un trait de génie car cela a permis à de nombreux artistes d'interpréter cette partie de l'histoire de façons très différentes, selon leur propre imagination"*.
Kenneth Branagh opte tout naturellement pour un maquillage réaliste, exposant l'aspect composite du monstre et la chirurgie rudimentaire de l'époque, dont le gros fil et l'aiguille sont les principaux instruments. *"Pour être fidèle à l'esprit de l'ensemble du film, nous nous sommes reportés au roman de Mary Shelley. Mais il n'y figure aucune description vraiment précise du monstre, seulement une impression générale, des sentiments. C'est simplement un homme fait à partir du corps d'autres hommes"* corrobore le maquilleur Daniel Parker qui se documente en potassant des dizaines d'ouvrages sur les techniques médicales des années 1800 à 1850. Résultat de ses investigations : le monstre est hideux à faire frémir, cousu de partout, dans un état de délabrement physique avancé. *"Nous voulions que l'aspect de la Créature puisse éveiller la compassion et la révulsion à la fois. Ce n'est pas vraiment un monstre, mais un être humain"*. Derrière le masque, on reconnaît Robert De Niro. Le grand Bob en personne dans un rôle que Gérard Depardieu, très ami avec Kenneth Branagh, était à deux doigts de tenir !
"Il fallait que l'acteur puisse combiner à la perfection deux choses difficilement compatibles : l'aspect physique hideux du personnage et, en même temps, qu'il sache éveiller la compassion, le rendre sympathique de par les tortures morales qu'il endure. Je voulais une Créature sensée, intelligente, possédant une personnalité riche et multiple, qu'elle puisse éprouver la colère et avoir le sens de l'humour, même s'il est forcément très noir, ironique et amer. L'interprète devait pouvoir évoquer la souffrance, la force, la violence de son personnage, la puissante et réelle menace qu'il représente. Peu d'acteurs savent traduire les finesses qu'exige un tel rôle". Robert De Niro compte bien sûr parmi ceux-ci car, dans **Frankenstein**, il parvient à imposer une image de la Créature particulièrement ingrate. Abominablement d'abord de par un corps-mosaïque. Moralement ensuite : le monstre brise les vertèbres à un gamin de dix ans, histoire de prendre sa revanche sur son créateur. *"La Créature est semblable à un enfant que l'on rejette. Elle cherche la reconnaissance, l'amour, la sympathie, mais elle ne peut obtenir aucune de ces faveurs. Son ultime requête auprès de Victor consiste à lui demander de créer un être à son image, une compagne pour le sortir de sa solitude. A cette condition, qui équivaut pour lui au bonheur, il accepte de disparaître et de laisser Victor et les siens en paix"* commente à son tour un Robert De Niro pressé. Son plan de travail prévoyait 42 jours de tournage qu'il ramena à 21 à force d'accumuler les heures supplémentaires. Désireux d'en finir au plus vite, de se débarrasser d'un maquillage assez peu confortable ? Assez convaincant, De Niro donne l'image du Monstre que l'on attendait de lui, tour à tour pathétique et meurtrier. Dans la

seconde partie de **Frankenstein**, il met même en œuvre des "trucs" empruntés à son personnage des **Nerfs à Vif**, accule son "père" au désespoir et agrémente ses sévices de quelques bons mots. Ben oui, il arrive au Monstre de plaisanter !

Face à Bob De Niro, Kenneth Branagh s'attribue le rôle de Victor Frankenstein. Exit l'aristocrate froid, obsédé et criminel popularisé par le défunt Peter Cushing, prêt à tous les excès pour voir son expérience aboutir. Son Victor Frankenstein, Kenneth Branagh l'a voulu résolument romantique, hanté par des démons qui finissent par le dominer. "*Victor pense que Dieu a réalisé des choses surprenantes, mais que lui peut encore les améliorer. Il est terriblement choqué lorsque sa mère, qu'il adore, meurt. Il ne s'en remettra jamais. Ses efforts pour créer la vie sont une tentative pour s'assurer qu'il ne perdra jamais plus un autre être aimé. C'est un homme dont les intentions sont fondamentalement bonnes*". Un héros d'après Kenneth Branagh, un rien narcissique lorsqu'il passe la moitié de son temps de travail torse nu, courant dans tous les sens pour activer son appareillage. "*Cette version du livre de Mary Shelley le montre plus physique qu'il ne l'a jamais été. On le présente généralement comme un intellectuel ascétique. C'est en fait un enfant de la Renaissance, quelqu'un capable de devenir l'homme qu'il désire être, quelqu'un qui puisse susciter la sympathie du public. Victor Frankenstein est loin d'incarner la perfection : son obsession finit par lui donner l'illusion de la noblesse dans ses recherches scientifiques*". Mais son interprète-réalisateur lui fournit des circonstances atténuantes : la fièvre du savoir, la volonté intarissable de faire reculer les frontières du possible, de la connaissance... Le comportement type de l'apprenti-sorcier sur lequel Kenneth Branagh théorise en ramenant le débit à des préoccupations bien contemporaines. "*Nous souhaitons ardemment que le public fera le parallèle entre les agissements de Victor Frankenstein et tous ces incroyables savants qui essaient de guérir les malades du Sida et du cancer et qui, de ce fait, doivent prendre des décisions difficiles, veiller au respect de l'éthique médicale*". Non, Kenneth, la parenté entre les travaux de ton héros et les efforts de nos pourfendeurs de virus n'est pas l'évidence même. Faut même dire que ce **Frankenstein**-là est un véritable bouillon de cultures, que les microbes s'y épanouissent dans l'allégresse. La stérilisation d'instruments chirugicaux archaïques et la grosse couture des chairs étant d'époque, Marie Curie et Pasteur n'ayant pas supervisé les écrits de Mary Shelley, il paraît évident que l'acteur-réalisateur se fiche éperdument des alibis pseudo-scientifiques généralement d'usage dans le genre. Mais il est vrai que la métaphore du simple mortel se mesurant à Dieu sur sa chasse gardée se passe volontiers de toute considération technique. Seule importe la confrontation du Créateur et de sa Créature, l'essence même du mythe de Frankenstein.

■ **Marc TOULLEC** ■

Columbia/Tri-Star présente Kenneth Branagh et Robert De Niro dans une production **American Zoetrope/Japan Satellite Broadcasting/The IndieProd Company/Tri-Star** *FRANKENSTEIN* (*MARY SHELLEY'S FRANKENSTEIN* - USA - 1994) avec Tom Hulce - Helena Bonham Carter - Aidan Quinn - Ian Holm - Richard Briers - John Cleese - Robert Hardy **photographie de** Roger Pratt **musique de** Patrick Doyle **maquillages de** Daniel Parker **scénario de** Steph Lady & Frank Darabont d'après le roman de Mary Shelley **produit par** Francis Coppola - James Hart - John Veitch **réalisé par** Kenneth Branagh

11 janvier 1995 **2 h 08**



■ *Un aspect réaliste, brutal et presque dérangeant pour un monstre aux antipodes de celui incarné par Boris Karloff* ■



■ *Frankenstein dans son laboratoire. Un équipement rococo, antique, mais d'une redoutable efficacité* ■



CAPTAIN AMERICA



BATMAN



LES TORTUES NINJA



ROCKETEER



THE MASK



FLASH



THE PUNISHER



HULK



HOWARD THE DUCK


LA CREATURE DU MARAIS


DICK TRACY


SUPERMAN

L'offensive des Héros !

En 1978, le **Superman** de Richard Donner ouvre la porte aux héros de bande dessinée. Brusquement, un grand studio mise un gros paquet d'oseille sur un justicier volant en collant bleu et culotte rouge. La réussite est au rendez-vous ; même les aficionados du personnage créé par Jerry Siegel et Joe Shuster en 1938 lui tirent leur chapeau. Mais pour un **Superman** rutilant, combien de douloureux plongeons sur la passerelle entre la bande dessinée et le cinéma ?

Flash Gordon oublie le personnage d'Alex Raymond pour donner dans l'opérette de science-fiction. Spiderman se compromet dans une série télé souffrant d'une cruelle indigence tant financière que d'inspiration. Hulk déchire beaucoup de chemises, hurle fort mais ne casse pas de briques. Captain America, après un passage sur le petit écran, aggrave son cas dans un film laborieux. Howard the Duck, malgré l'étiquette George Lucas, perd toutes ses plumes dans la mise en scène d'un caneton rigide, poupée sans expression. **Le Punisher** ciné ne retrouve pas la hargne du comics, malgré quelques moments intenses où Dolph Lundgren rentre intimement dans la peau du personnage. Pas question d'y verser les flots d'hémoglobine des dessins car la Censure veille. Et voilà le problème ! La trouille des producteurs et réalisateurs de voir leur audience rétrécir s'ils collent de trop près à la bande dessinée. Alors, on édulcore, on charcle, on s'auto-censure. De ce fait, un vilain petit canard (Howard) se métamorphose en gentil volatile. Un ersatz cartoonesque du Dr. Jekyll (le Mask) ne devient rien de plus qu'une vedette de music-hall. Idem pour les Tortues Ninja de Kevin Eastman et Peter Laird, très agressives à leurs débuts dessinés, cogneuses, mais de plus en plus niaises et blagueuses au fur et à mesure que s'accumulent leurs déboires cinématographiques. Le zeste d'érotisme rétro du Rocketeer disparaît naturellement dans son adaptation coûteuse chez *Walt Disney*. Adieu Betty Page ! Ne parlons même pas du cow-boy Tex, de la reporter Brenda Starr, de la sauvageonne Sheena, de Luky Lucke par Terence Hill : les films trahissent éhontément l'esprit et la qualité des bandes dessinées. **La Créature du Marais** de Wes Craven, d'après le monstre écolo de Berni Wrighston et Len Wein, rate lui aussi le coche, malgré une séquelle rigolote façon feuilleton populaire des années 50. Faut croire qu'on n'est jamais mieux servi que par soi-même. Exemple : Katsuhiro Otomo qui réussit la transposition de son manga "Akira" à l'écran, sous forme de dessin animé.

Difficile de réussir une reconversion aux normes du cinéma, surtout quand les moyens et le talent n'y sont pas, que les scénaristes comprennent quasi-systématiquement de travers l'âme de la bande dessinée. Selon eux, il s'agit seulement de raconter de la manière la plus sotte, la plus simpliste une dérouillée que le bon flanque aux vilains. Entre simplicité et simplisme, la différence est pourtant grande. Le cinéma ne la perçoit que rarement, de temps à autres, à l'occasion de **The Crow**, rigoureusement conforme au poème dessiné de James O'Barr. A l'occasion des **Batman** de Tim Burton, surtout **Batman le Défi** où l'inquiétant, la folie prennent le dessus sur la plate justice ailée. De ***Batman***, la série animée aussi. De ce ***Flash*** télé délirant, trépignant et plastiquement beau. A l'occasion du **Dick Tracy** de Warren Beatty dont l'esthétique outrageusement colorisée rejoint l'œuvre de Chester Gould. A l'heure où les producteurs traquent la moindre bande dessinée (même **TimeCop** en est issu !), motivés par quelques rondelettes recettes au box-office, y compris en France où Astérix et Obélix seront respectivement interprétés par Daniel Auteuil et Gérard Depardieu sous la direction de Claude Zidi, où le manga élargit chaque jour son rayon d'action, un coup d'œil sur le futur du genre s'imposait de lui-même. Et l'horizon de la bande dessinée au cinéma est noir de monde, presque aussi embouteillé que la Place de la Concorde aux heures de pointe...

■ **Marc TOULLEC** ■



■ *Dredd (Sylvester Stallone) : le bras musclé et sur-armé d'une justice immédiate* ■

Judge Dredd

■ A visage découvert, Dredd en pleine action ■

Pilier massif de la bande dessinée anglaise, Judge Dredd est quasiment inconnu en France. Pas pour longtemps, car Sylvester Stallone, assis sur 65 millions de dollars, enfile l'uniforme de ce Spartiate de la loi. Une loi qu'il applique très fermement dans un futur lointain et pas franchement réjouissant...

Grande-Bretagne, 1977. La bande dessinée british n'a encore révélé aucune méga-star. Lorsque déboule le Judge Dredd dans le comics "2000 AD", tout change brutalement. Le dessinateur Carlos Ezquerra et le scénariste John Wagner osent un personnage à la fois inspiré par Clint Eastwood et Monsieur Spock. Le premier pour sa réputation cinématographique de justicier impitoyable, bafouant la loi pour briser du malfrat. Le second pour sa figure de marbre, son visage impassible d'où ne filtre aucune émotion, et un humour d'un froid polaire. Forts de ces références, Carlos Ezquerra et John Wagner plantent leur personnage au 21ème siècle, après qu'une troisième guerre mondiale, nucléaire celle-là, ait ravagé la planète. Résulte de ce cataclysme une nouvelle société, plus dure encore que la précédente. Responsable du déclenchement du conflit, le Président des Etats-Unis est remplacé par 40.000 super-vigilantes, les "Judges" à qui la Constitution permet de se substituer à la police, au système judiciaire et au bourreau. Ils lisent les droits aux délinquants, décident aussitôt de la peine et la font appliquer sur le champ. A la fois flics, juges et exécuteurs, les Judges sont tout-puissants. Dredd est l'un d'eux. Sans doute le plus inflexible, aussi expressif que RoboCop et Terminator. Il fait respecter la loi à la lettre. Un petit larcin et la punition intervient au centuple. Dredd n'a pas le sens des mesures. En faction dans l'enceinte de MegaCity One (400 millions d'habitants), il écume les rues sur une énorme moto. Le Judge Dredd ne souffre d'aucune faiblesse dans l'application de la loi. En comparaison, les super-héros de la bande dessinée américaine, de Batman au Punisher, sont des enfants de chœur, des timorés. Ils sont au Judge Dredd ce que le Gendarme de Saint Tropez est à l'Inspecteur Harry. D'une ironie mordante, le comics de Carlos Ezquerro et John Wagner obtient immédiatement un succès fracassant. Pas moins de 70.000 lecteurs réguliers se précipitent toutes les semaines sur la bande dessinée. Un record en Grande-Bretagne. Traduit depuis 1990 seulement aux Etats-Unis, le Judge Dredd connaît un destin similaire.

Le projet d'un **Judge Dredd** cinéma ne date pas d'hier. Avant que n'arrivent Sylvester Stallone et Danny Cannon, quelques autres se penchent sur son cas. Ce sont Alex Cox (**Repo Man**), Peter Hewitt (**La Folle Journée de Bill & Ted**, une comédie fantastique à la fois crétine et délirante) et Stuart **Re-Animator** Gordon, cinéaste coutumier des abandons de super-héros (Iron Man, Faust). A ce stade, **Judge Dredd** n'est encore qu'une modeste production, comparable au **Punisher** de Dolph Lundgren. De plus, des nuages noirs s'amoncellent sur le projet. Les scénaristes planchent ardemment, mais aucune histoire viable ne résulte de leurs âpres séances d'écriture. *"A l'époque, un demi-million de dollars est passé dans la rédaction du script. En vain. Je savais que le film se ferait un jour. C'était seulement une question de temps"* affirme Edward Pressman, producteur influent et respecté. Faute d'un **Judge Dredd** valide pour le cinéma, ce dernier, un rien frustré du report de la production, acquiert les droits d'une autre bande dessinée, "The Crow". Puis Edward Pressman obtient enfin le scénario de ses rêves en recrutant William Wisher (**Terminator 2**). Wisher commence par éplucher les deux premiers albums de Dredd publiés en 1978, période où l'humanité redoutait plus que jamais la guerre nucléaire. Il remplace une catastrophe par une autre. Ce sont désormais des désastres écologiques ou naturels qui ont ravagé la planète, enfermant l'immense majorité de ses habitants dans des cités tentaculaires, oppressantes, au nombre de trois pour l'ensemble des Etats-Unis.
Mais la violence, la criminalité y sévit à un degré tel que les autorités dépêchent des émissaires sur le terrain du vice, les Judges. En cette année 2115, Dredd est le plus impitoyable d'entre eux. Qui se cache exactement derrière le casque de ce super-flic ? Génétiquement venu au monde en laboratoire grâce à une médecine toute-puissante, Dredd subit le bannissement de la cité pour un crime dont il est innocent. Son frère Rico (Armand Assante), disons son clone maléfique créé à partir des mêmes molécules d'ADN, en porte la responsabilité. Quoi qu'il en soit, expulsé à l'extérieur de la mégapole, il erre sur une Terre empoisonnée, contaminée par des vapeurs toxiques, hantée par des gangs de barbares particulièrement redoutables. Lorsque Dredd retrouve ses droits, il intègre la brigade des Judges et finit par retrouver son frère Rico...

A la bande dessinée de Carlos Ezquerra et John Wagner, William Wisher apporte également quelques aménagements très cinématographiques. A l'écran, Judge Dredd écoute les conseils d'un mentor (Max Von Sydow), effectue quelques missions en compagnie de Fergie, un employé du service d'hygiène de la ville. De plus, Judge Dredd conte fleurette à Judge Hershey (Diane Lane). En résumé, le héros de béton armé du comics subit un certain adoucissement. Le transposer en l'état au cinéma serait revenu à faire l'apologie du fascisme et de la justice la plus sommaire. Toutefois, le changement le plus notable ne tient pas dans ces aménagements. Dans le comics, Dredd porte en permanence un casque afin de cacher au monde un visage atrocement mutilé dans sa partie supérieure. Difficile d'imaginer une star dissimulée deux heures durant sous une visière ! Les fans les plus intraitables du comics font déjà gris mine. A la contribution de William Wisher, il faut ajouter l'intervention des incontournables scénaristes chargés de la réécriture. Ce sont Steven DeSouza (**Piège de Cristal**), John Fasano (**48 Heures de Plus**) et Waylon Green (**La Horde Sauvage**). Ecouté attentivement dans les plus hautes sphères d'Hollywood, Edward Pressman soumet le projet à des réalisateurs catalogués "A", comme Richard Donner et Renny Harlin, lesquels entraînent dans leur sillage le nec plus ultra des stars du film d'action, Sylvester Stallone, très à l'aise dans la science-fiction comme le montre **Demolition Man** sur un monde toutefois assez humoristique. Très à l'aise aussi dans la justice musclée à la **Cobra**, cousin pas si lointain de son nouveau personnage.
Pour assurer la mise en scène de cette super-production de 65 millions de dollars, Sylvester Stallone et Edward Pressman n'optent pas pour un vieux routier confirmé. Ils choisissent Danny Cannon, 26 ans, déjà réalisateur d'une nuée de spots publicitaires et d'un long métrage, le polar sombre, crépusculaire **The Young Americans** où Harvey Keitel, un flic américain à Londres, harcèle un trafiquant de drogue, employeur d'adolescents. Un film tout au premier degré, essentiellement nocturne dans lequel le cinéaste débutant taille des images magnifiques à même la pénombre. S'il fait un malheur en Grande-Bretagne, **The Young Americans** ne connaît qu'une diffusion médiocre ailleurs, directement en vidéo principalement. Au terme d'un an de préparation, de six mois de construction des décors, de cinq mois de tournage en Islande et sur les plateaux des studios Shepperton, de quatre mois de post-production, Danny Cannon sort victorieux du challenge. Son **Judge Dredd**, il le décrit en une formule laconique : *"le croisement de La Guerre des Etoiles et de Ben Hur"* !

■ Marc TOULLEC ■



■ Kenshiro (Gary Daniels) : un guerrier solitaire, peu loquace et d'une force herculéenne ■



Fist of the North Star

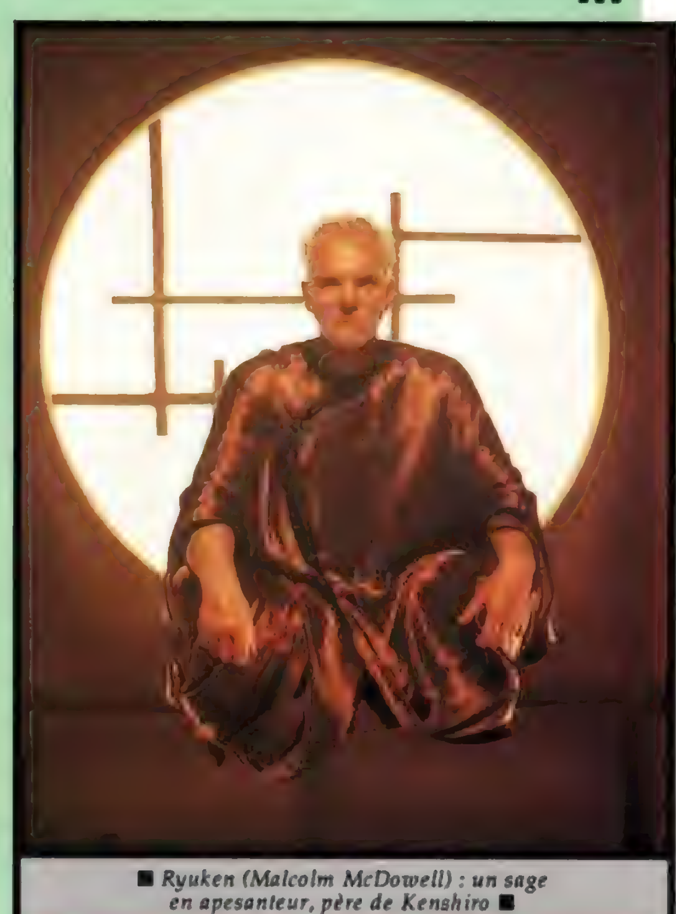
Fist of the North Star, c'est la version ciné de _Ken le Survivant_, pilier du manga. Américanisé, le film n'en demeure pas moins proche du récit original, c'est-à-dire sombre, ténébreux, mêlant mysticisme, héroïc-fantasy futuriste, science-fiction à la _Mad Max 2_ et arts martiaux... Un cocktail explosif pour un univers homogène plein de promesses gouleyantes...



Ken soumis à un supplice insoutenable auquel seul un super-héros de manga peut résister

Parallèlement au tournage de **Crying Freeman** se déroule celui de **Fist of the North Star**. Coïncidence ? Pas vraiment car les producteurs ont senti le vent tourner. Sachant que dans le vivier des héros et super-héros américains tous les poissons se ressemblent, que les plus gros frétillent déjà dans les filets de quelque studio ou mogul, les indépendants cherchent ailleurs. Et cet ailleurs ne saurait être que le Japon, pays inventeur du walkman, du saké. Et du manga, autrement dit d'une forme originale de bande dessinée. Entre divers titans d'acier et autres gosses doués de pouvoirs paranormaux, le héros de **Fist of the North Star** occupe une place particulière, à l'intersection de plusieurs genres, de plusieurs mythologies. Ce héros est Kenshiro, alias Ken, un guerrier surhumain exceptionnellement doué pour les arts martiaux.

Né dans le quotidien *Shonen Jump* en 1983 de l'imagination effervescente de Tetsuo Hara, Ken déambule dans un monde post-apocalyptique, ravagé par la guerre nucléaire. Un monde qui pourrait être la Terre un peu au-delà de l'an 2000. Influencé par des personnages occidentaux, la bande dessinée décrit l'errance du personnage, combattant inlassable du mal là où il sévit. D'une cité à l'autre, il prend sous son aile protectrice les innocents et éradique énergiquement des tyrans usant volontiers de la magie noire, dont son propre frère, le tyran Shin. **Fist of the North Star** veille à respecter le monde créé par Tetsuo Hara, même si l'adaptation passe par quelques changements. "*Mais nous sommes restés le plus proche possible du manga et de la série de dessins animés qui en découle. Cependant, il fallait impérativement que l'histoire que l'on raconte soit compréhensible par le public américain, que le spectateur puisse s'y retrouver*" témoigne le réalisateur Tony Randell. Plutôt un bon dans le domaine du fantastique. **Hellraiser 2** et **Ticks** sont des séries B très estimables, supérieures à la moyenne du genre.
Dans **Fist of the North Star**, Tony Randell raconte donc le retour du vagabond Kenshiro à la "civilisation". Après une longue errance dans le désert, il rencontre plusieurs habitants de Paradise Valley, une cité menacée par les sbires de Shin, un despote de la pire espèce. Une vieille connaissance pour Ken car cet éternel rival est aussi l'homme qui le battit en duel après avoir enlevé sa fiancée Julia, et fait d'elle la reine de son territoire. Le passé resurgit brusquement, en même temps que des rêves hallucinés où apparaît son défunt père Ryuken (Malcolm McDowell), détenteur du secret des arts martiaux. Ken reprend le combat contre son ennemi d'autrefois...
"*Fist of the North Star ne copie pas le dessin animé* **Ken le Survivant**. *Il se rapproche plutôt de la bande dessinée originale d'après laquelle les scénaristes ont travaillé. Ils en ont extrait les meilleurs personnages, les situations les plus fortes. D'ailleurs, Tony Randell tenait à ce que son film en soit la réplique exacte. Un rêve un peu fou, mais c'était nécessaire pour préserver l'esprit du manga*" ajoute Gary Daniels, interprète de Ken. **Fist of the North Star** est une aubaine pour ce colosse d'une grande gentillesse, compromis dans quelques séries Z produites du côté de Hong Kong et des Philippines (**Capital Punishment**), second couteau dans autant de séries B californiennes (**Le Cercle de** ...



Ryuken (Malcolm McDowell) : un sage en apesanteur, père de Kenshiro

■■■

Feu, Final Impact, Knights) et adversaire de Jackie Chan dans **Nicky Larson**. Un jeune vétéran du cinéma-baston à destination exclusive des vidéo-clubs.

Anglais bon teint, Gary Daniels étudie les arts martiaux dès son enfance. A 13 ans, il pratique déjà le Kung Fu et le Tae Kwon Do. A 16 ans, il décroche sa première Ceinture Noire et se produit ensuite dans des tournois de kickboxing. Admirateur de Bruce Lee depuis la maternelle, Gary Daniels rêve évidemment de cinéma. Il en rêve si fort qu'il s'invente même un personnage, Union Jack, une sorte de James Bond des arts martiaux, dont il vend les droits à la maison de production *Overseas Filmgroup*. Si le projet **Union Jack** est ajourné, il lui permet au moins d'aborder **Fist of the North Star**, une proposition que le comédien s'empresse d'accepter car cet homme-là adore l'animation japonaise, les mangas, le cinéma de Hong Kong. *"**Fist of the North Star** m'offre l'opportunité unique de travailler la profondeur psychologique d'un personnage et, dans le même temps, l'action. Ken est un véritable héros que les Japonais prennent très au sérieux. Je me suis documenté sur lui, sur son créateur, sur sa façon de penser. Ken me rappelle un peu Musachi ou Itto Ogami, le samouraï de **Baby Cart**. Sans le bébé toutefois. Il parle peu, s'exprime en agissant, en frappant si besoin est. Quand il doit frapper, il frappe très fort. D'un autre côté, Ken est un homme sensible ; il tient plus que tout au monde à ceux qu'il aime. J'ai également essayé de le maintenir le plus proche possible du héros du dessin animé, de le rendre plus charismatique que celui de la bande dessinée"*. Lequel n'est pas vraiment le prototype du héros sympathique. Le personnage de Tetsuo Hara, visage fermé et mâchoires serrées, affiche un caractère glacial, ne manifeste que rarement ses sentiments, intériorise au maximum. *"Ken, tel que je l'incarne, est la combinaison de Mad Max et de Bruce Lee. C'était aussi l'intention de Tetsuo Hara lorsqu'il le porta au monde"*. Mad Max pour le côté taciturne, errant. Bruce Lee pour l'invulnérabilité dans les combats et la noblesse de la lutte contre l'oppression. Et Conan pour l'aspect héroïc-fantasy de ce monde futur en plein délabrement, où les armes blanches ont supplanté depuis longtemps les pétoires. *"Il existe un petit côté **Conan le Barbare** dans le film, mais plutôt embryonnaire. En fait, Conan se déroule dans un univers lumineux, ensoleillé. L'image brille. L'opposé de **Fist of the North Star** que nous avons essentiellement tourné en studio pour lui conférer une atmosphère sombre, étouffante, pas très éloignée de l'ambiance de **The Crow**"*.

Bref, les lendemains de **Fist of the North Star** déchantent. Tout ici, à l'exception des palais de Shin et de Ryuken, croupit dans les matériaux de récupération, les vieilles carcasses, en souvenir d'une époque florissante. *"Notre environnemet, c'est l'enfer sur Terre"* corrobore le producteur Zane Levitt. *"Au-dessus de vos têtes, vous n'avez qu'un ciel désespérément sombre, menaçant, chargé de nuages. Parfois, vous avez, à la lisière de la ligne d'horizon, deux ou trois arbres morts qui penchent dangereusement. Bienvenu dans notre monde !"*.
Pour dépeindre ce monde justement, Tony Randell gomme les teintes vives, les couleurs trop criardes. Ordre est donné au directeur de la photographie Jacques Haitkin (**Les Griffes de la Nuit, Hidden**) de ne pas innonder de sunlight le plateau. *"Réaliser **Fist of the North Star**, c'est exactement comme tourner un film en noir et blanc en couleurs. Tout, les costumes, les décors, rentre dans des tonalités sombres, lugubres, défraîchies et grises"* appuie encore Tony Randell, visiblement soucieux que le spectateur ne confonde pas Disneyland et le futur de Ken. Pas de risque. Visuellement, les décors opèrent si bien que l'action semble se dérouler dans une sorte de moyen-âge à venir. Pour mieux renforcer la sensation de misère, de désolation, le cinéaste et son directeur artistique, Clark Hunter, s'inspirent des bassins houillers des **Raisins de la Colère** de John Ford ! *"Plastiquement, dans la description du surnaturel, **Fist of the North Star** reprend aussi des éléments du premier **Frankenstein** de James Whale, d'**Excalibur** de John Boorman. L'expressionnisme allemand du **Cabinet du Dr. Caligari**, les travaux d'Akira Kurosawa ainsi que le **Coup de Cœur** de Francis Coppola ont également été quelques-unes de nos principales références"*. Plutôt bien les choix esthétiques



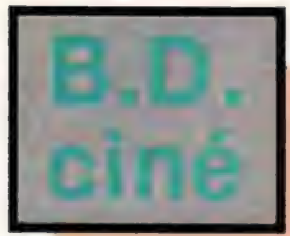
■ Ken empoigne une brute épaisse. Grimace de rigueur ! ■


■ *Jackal (Chris Penn), l'âme damnée de Shin, un méchant très très vicieux* ■

de Tony Randell, dont le goût pour les univers clos, rétrécis et piégés s'étale déjà dans **Hellraiser 2**, surtout en ce qui relève des séquences situées aux enfers.

Des grands espaces dans **Fist of the North Star**, il n'y en a donc pas. L'horizon : des villes médiévales, sales, où pullule la vermine, où l'on redoute une hygiène pour le moins douteuse. Même le héros se soumet à la crasse ambiante. Propre sur lui, blond et souriant dans ses précédents films, Gary Daniels change radicalement d'aspect. *"Deux mois avant le tournage, j'ai modifié la manière de m'entraîner. Six jours par semaine, mon rythme habituel, j'ai soulevé des poids et haltères bien plus importants. Il fallait que je prenne de la masse musculaire. Ensuite, on m'a teint les cheveux en noir. Au terme de nombreux essais de maquillage, on m'a changé le visage de façon à rendre Ken sombre, tragique au premier coup d'œil. Tout cela m'influence dans mon jeu, surtout lorsque je revêt les habits du personnage, que je me promène dans les décors. La perception pessimiste du futur de Tony Randell m'impressionne. Ses villes de demain, il les décrit avec un maximum de saleté, de boue. Pour que cela transparaisse à l'écran, que la crasse imprègne l'atmosphère, Tony veillait à ce que le plateau soit toujours surchauffé. Tous les matins, il demandait à ce que je sois recouvert de poussière. Ken traîne dans le désert depuis deux ans, c'est donc tout à fait logique qu'il ne sorte pas du pressing"*.
L'ambiance n'est donc pas au beau fixe dans **Fist of the North Star**, sérieux dans son approche de l'univers du manga. Et parfois très violent, sadique même lorsque Ken subit une torture inédite ; ses ennemis lui plongent des doigts dans la poitrine. Méchant, surtout que Tony Randell, familier de l'horreur gore et des sévices corporels, ne détourne pas l'objectif de la caméra. *"**Fist of the North Star** est violent. Très violent lorsqu'il le faut, à l'image de Ken. Le film intègre beaucoup de séquences d'arts martiaux extrêmement brutales et quelques têtes explosent comme dans la bande dessinée. Les Japonais apprécient ce type de situations à partir du moment où c'est pour une cause juste"*. Les occidentaux, aussi, apprécieront, dans le genre, le personnage de Jackal qui barde son crâne de lanières en cuir de manière à ce que celui-ci n'éclate pas ! *"Jackal est le personnage le plus sordide, le plus malfaisant que j'ai incarné. Et, en matière de salopard, j'en connais un rayon"* sourit Chris Penn. Il dit vrai le fiston de **Reservoir Dogs**, dévoué à la cause de Lord Shin. Comme ce Goliath brute épaisse que personnifie Leon "Vader" White, ancien catcheur taillé pour jouer les affreux bagarreurs dans un univers à la **Mad Max 2**. Taillé aussi pour tenir le plus longtemps possible face à Kenshiro. *"Ce n'est que face à cette sorte d'adversaire que Ken peut s'exprimer totalement. Ken étant un super-héros, sa puissance lui permet de liquider les humains ordinaires en quelques secondes !"* conclut Gary Daniels qui, à la ville, ne ferait pas de mal à une mouche !

■ **Marc TOULLEC** ■



Niki Larson

Héros de *Fist of the North Star*, Gary Daniels tient un petit rôle dans *Niki Larson*, celui d'un méchant cogneur. Le gentil, c'est Jackie Chan, interprète d'un détective privé obsédé sexuel, incapable de contrôler ses ardeurs amoureuses. Un personnage haut en couleurs et bas du ventre inspiré d'un manga vendu à des dizaines de millions d'exemplaires à travers toute l'Asie...

Ce n'est pas par hasard que Jackie Chan s'intéresse à "Niki Larson", le manga de Tsukasa Hôgô. Sachant que les aventures de ce détective coureur de jupons sont lues par une quarantaine de millions de personnes à travers toute l'Asie, sachant que le dessin animé qui en découle bénéficie d'une audience conséquente, la star de cinéma la plus populaire de tout l'Extrême Orient décide de s'y atteler. C'est d'abord en collaboration avec Tsui Hark, producteur des meilleurs John Woo et de la trilogie **Histoires de Fantômes Chinois**, que Jackie Chan souhaite concrétiser le projet. Mais les deux hommes, qui viennent de travailler ensemble sur **Double Dragon**, ne s'entendent pas. Jackie Chan offre donc les rênes de la mise en scène à Wong Jing.
Wong Jing n'est pas, à proprement parler, un bon cinéaste. Néanmoins, des succès à répétition dans la grosse comédie débile, nonsensique dans le meilleur des cas, et le triomphe de **God of Gamblers** (qui lança à Hong Kong l'éphémère vogue des films consacrés aux jeux d'argent) lui valent une certaine réputation. Wong Jing, faute de talent, a la cote et, roublard, connaît les goûts d'un public qu'il caresse dans le sens du poil. Selon ses calculs savants : Jackie Chan + Niki Larson + Wong Jing = le pactole ! Sans battre tous les records de recettes, **Niki Larson** obtient un succès tout à fait honnête. Un succès qui ne doit rien à Wong Jing toutefois. Sur le plateau, d'après les aveux de quelques visiteurs et de l'un des interprètes du film, Richard Norton, Jackie Chan abat tout le boulot, décide des prises de vues, du jeu des comédiens. Wong Jing, crédité comme réalisateur au générique tout de même, brille par son absence. Il lui arrive cependant de venir sur le plateau, de donner quelques ordres... Une attitude fréquente à Hong Kong. Dans l'enclave britannique, le métier cinéaste n'est pas forcément une vocation ; on peut l'exercer par simple amour de l'argent.

En s'attribuant le personnage de Niki Larson, Jackie Chan veille immédiatement à ce que ce privé chaud-lapin ne soit pas tout à fait conforme à celui du manga. Le Niki Larson du manga est un queutard, un baiseur fou, frénétique, qui ne pense qu'à ça, ne vit que pour ça. Erection permanente donc à l'ordre du jour. Schéma type de la bande dessinée : une jolie cliente rentre dans le bureau du détective qui, illico, pense à la sauter avant



■ *Niki Larson (Jackie Chan). Entre A Toute Epreuve et un James Bond loufoque, il mitraille les méchants* ■



■ *Le privé chaud lapin contre le caustique MacDonald (Richard Norton) ; un combat de dix minutes non-stop !* ■

d'élucider l'affaire. Pas possible au cinéma, surtout que le public de Jackie Chan est du genre familial, jeune, conservateur. Pas question de le choquer. La star choisit donc de freiner les ardeurs libidineuses de son personnage. Résultante dans le film : il s'émousse devant toutes les jolies filles, mais ne passe jamais à l'acte. Evidemment, l'enquête que lui soumet un riche homme d'affaires, retrouver sa fugueuse de fille Kiyoko, le met en présence de créatures plus que désirables. C'est d'abord Kari, son assistante, héritée d'un partenaire mitraillé par la pègre. Puis, il y a Kiyoko elle-même, frivole et insolente. Et deux donzelles à la solde de la police, dont l'une d'elles est dotée d'une forte poitrine subissant trop souvent l'attraction terrestre... Une dizaine de naïades peuplent ses rêves humides, tellement attirantes que le privé de ces dames ne quitte que laborieusement ce sommeil hypnotique. Quand il ne drague pas, Niki Larson gagne sa vie en enquêtant. Aux trousses de la mignonne Shizoko, il se retrouve sur un paquebot en croisière. Croisière de luxe où grouillent les millionnaires et les malfrats. Ces derniers, sous le commandement de l'ironique MacDonald, détournent le navire pour vider le compte en banque de ses passagers. Un détournement crapuleux qui fleure bon le "piège en haute mer" ! Niki Larson, deux séduisantes femmes-flics, un croupier passé maître dans l'art de lancer des cartes tranchantes... Cette petite équipe fausse compagnie aux truands avant que la police n'intervienne.

Le scénario de **Niki Larson**, bâclé, n'existe que pour aligner gags et cascades dans la tradition du cartoon. Les personnages se vautrent à terre comme des héros de dessin animé, bruitages à l'appui, dans des positions de contorsionniste ! Jackie Chan grimace abondamment. Affamé, il imagine que les seins d'une jolie fille se transforment en hamburgers, que ses épaules sont des ailes de poulet croustillantes et ses jambes des cuisses grillées ! Si **Niki Larson** ne vole pas très haut, il atteint souvent son objectif : le rire étroitement mêlé à l'action, une combinaison dont Jackie Chan se fait une spécialité depuis ses débuts. Tout naturellement, les combats donnent dans d'incroyables pirouettes, allant de la poursuite en skateboard (pour laquelle Jackie Chan se brise la cheville !) à une danse acrobatique où la dame flingue les pirates tout en continuant à valser !
Points d'orgue du film : une parodie désopilante du jeu vidéo "Streetfighter II" où les belligérants (Jackie Chan et Gary Daniels) prennent l'identité des personnages, l'intrusion de Niki Larson dans la salle de cinéma du bord projetant **Le Jeu de la Mort** avec Bruce Lee et l'anthologique combat final contre Richard Norton. Et, conforme à la tradition, un générique de fin durant lequel défilent les images non retenues des prises ratées.
Si **Niki Larson** n'est pas à marquer d'une pierre blanche dans la filmographie de son instigateur-vedette, il n'en demeure pas moins un agréable divertissement familial, juste un peu grivois. Après le très coûteux **Opération Condor, Niki Larson** fut d'ailleurs tourné à une cadence normale sur ordre de la production, désespérée des dépenses somptuaires de leur star et des tournages-marathons d'un an non-stop. Un petit Chan donc, mais pas déshonorant du tout, souvent plaisant et parfois même bien enlevé.

■ Marc TOULLEC ■

TF1 Vidéo présente ***NIKI LARSON (CITY HUNTER*** - Hong Kong - 1992) avec Jackie Chan - Joey Wong (alias Wang Tsu-Hsien) - Kumito Goto - Carol Wen - Chingmy Yau - Richard Norton - Gary Daniels **réalisé par** Wong Jing



■ *Yo Hinomura (Mark Dacascos : un tueur d'élite implacable et sentimental* ■

Crying Freeman

A Vancouver vient de se terminer le tournage d'une adaptation "live" d'un des mangas les plus riches, romantiques et furieux qui soient. Devant la caméra : Mark Dacascos, en rupture d'arts martiaux de catégorie B. Un comédien né pour tenir le rôle de Yo Hinomura, l'assassin à la larme facile et aux réflexes de super-héros. Derrière la caméra : le Français Christophe Gans, sevré à la bande dessinée, au cinéma d'action. Les premières images de son *Crying Freeman*, flamboyantes et lyriques comme celles d'un John Woo, présagent le Big Bang !

"Une jeune femme au regard mélancolique, une paire de lunettes rondes posée sur le bout du nez, s'applique à peindre le panorama qui s'offre à elle. Installée près d'une falaise sur les hauteurs de la ville, elle pense à voix haute, tandis qu'elle étale délicatement la gouache sur sa toile. Soudain, la forêt s'agite, des nuées d'oiseaux affolés s'envolent pour laisser surgir des bois trois gangsters en pleine course. La jeune femme se fige de terreur tandis que l'un des hommes abat froidement les deux autres".
Encore : "Le corps entièrement recouvert d'un tatouage représentant un dragon, un homme, d'allure athlétique, grimpe avec une agilité extrême sur le rebord de la porte d'une chambre à coucher. Dans l'une et l'autre de ses pattes griffues, le dragon sur sa poitrine brandit un révolver et un poignard. L'homme, en parfait équilibre, attend sa proie...".
Ou enfin : "Couvert de bandages, de blessures sanguinolentes, à moitié carbonisé, un Japonais refuse de rendre son dernier souffle, sous le regard interloqué de ses assassins. A bout de force et d'arguments, ceux-ci conviennent donc de le "finir" à la grenade".
Ces images fortes, presque surréalistes, sont extraites du désormais célèbre manga "Crying freeman". Les fans, ils sont légion, les connaissent déjà et qu'ils se rassurent, ils n'ont pas fini d'en entendre parler puisqu'on les retrouve telles quelles dans l'adaptation officielle de la dite bande dessinée qui se tourne depuis le 10 octobre à Vancouver, Canada. Les "mangaphiles", ces gens sympathiques bien que parfois inquiétants, ne pardonneraient jamais une trahison. Dans le monde entier, et bien sûr principalement au Japon, ils ont fait de "Crying freeman" l'un des plus gros succès du début de cette décennie. Le réalisateur Christophe Gans le sait bien pour avoir lui aussi craqué lorsqu'il a découvert "Crying freeman" pour la première fois. A peine avait-il dévoré les deux premiers volumes, intitulés dans la version américaine "Portrait of a killer", qu'il savait que ce serait là son premier long métrage. Pari tenu.

Tout commence à San Francisco, par un assassinat mené par Yo Hinomura. Témoin gênant du règlement de compte : Emu, une jeune peintre de 28 ans, orpheline, belle comme le jour. Mais aussi jolie soit-elle, le code contraint le tueur à l'éliminer. A contre-cœur, un peu plus tard à Vancouver, il passe à l'acte. Il le tente du moins, mais abandonne. Non parce que la police tisse autour d'Emu une très étroite toile d'araignée, mais parce qu'il tombe éperdument amoureux de cette proie trop facile. L'amour fou, partagé d'ailleurs, le pousse à bafouer la loi de la société secrète qui l'emploie, les 108 Dragons. Les 108 Dragons qui ont transformé l'enfant qu'il était, modeste fils d'un artisan potier, en assassin d'élite à force de lavages de cerveau, de conditionnements. En préservant la vie de l'élue de son cœur, Yo se condamne lui-même. Ses adversaires ne sont désormais plus les hommes du gang de yakuzas le plus terrible du Japon, mais ceux qui étaient hier ses frères d'arme. Sans compter une police de plus en plus vindicative à son égard...
Le personnage de Yo Hinomura, dit Crying Freeman, n'est pas sorti de l'imagination de n'importe qui : ses créateurs sont deux des plus talentueux auteurs de mangas à ce jour. Au scénario, Kazuo Koike, père de la série des **Baby Cart**. Au dessin, Ryoichi Ikegami, à qui l'on doit entre autre le très beau "Mai, the psychic girl". Le rejeton ne pouvait être qu'un succès de plus. Un succès qui s'explique par un dosage savant des éléments qui flattent le lecteur classique : romantisme à l'eau de rose, ultra-violence, sadisme, et héroïsme sans faille. Mais la plus grande réussite, la nouveauté aussi, c'est cette histoire d'amour impossible qui devient le parcours initiatique d'une jeune femme dans un univers proche de celui de James Bond.
"Je voulais réaliser un film d'action pour un public féminin" déclare Christophe Gans dont l'engagement personnel est profond. *"Le côté fleur bleue de l'histoire d'amour, son romantisme mêlé aux énormes scènes d'action, me permettaient de m'écarter de l'"actionner" américain classique pour entrer dans une dimension plus poétique, proche de la chanson de geste. Les gangsters en costume Armani sont les chevaliers modernes des grands films hollywoodiens. Mon but avec* **Crying Freeman** *était d'impliquer le public féminin dans une histoire qui habituellement ne l'intéresse pas. En adoptant le point de vue de la jeune héroïne, je fais entrer les femmes dans cet univers fait d'action, de gunfights, que j'aime en tant que spectateur".*
Cinéphile avant tout, ex-rédacteur en chef du mythique *Starfix*, Gans s'est précipité sur **Crying Freeman** parce que l'histoire lui permettait également de régler ses comptes avec l'un de ses films favoris : **The Killer** de John Woo. *"C'est vrai que j'entretiens une*

■■■



■ *La rencontre de Yo et Emu O'Hara (Julie Douglas) : la poésie après la tempête* ■



■ Le Crying Freeman en action, masqué comme le veut la caste des 108 Dragons ■

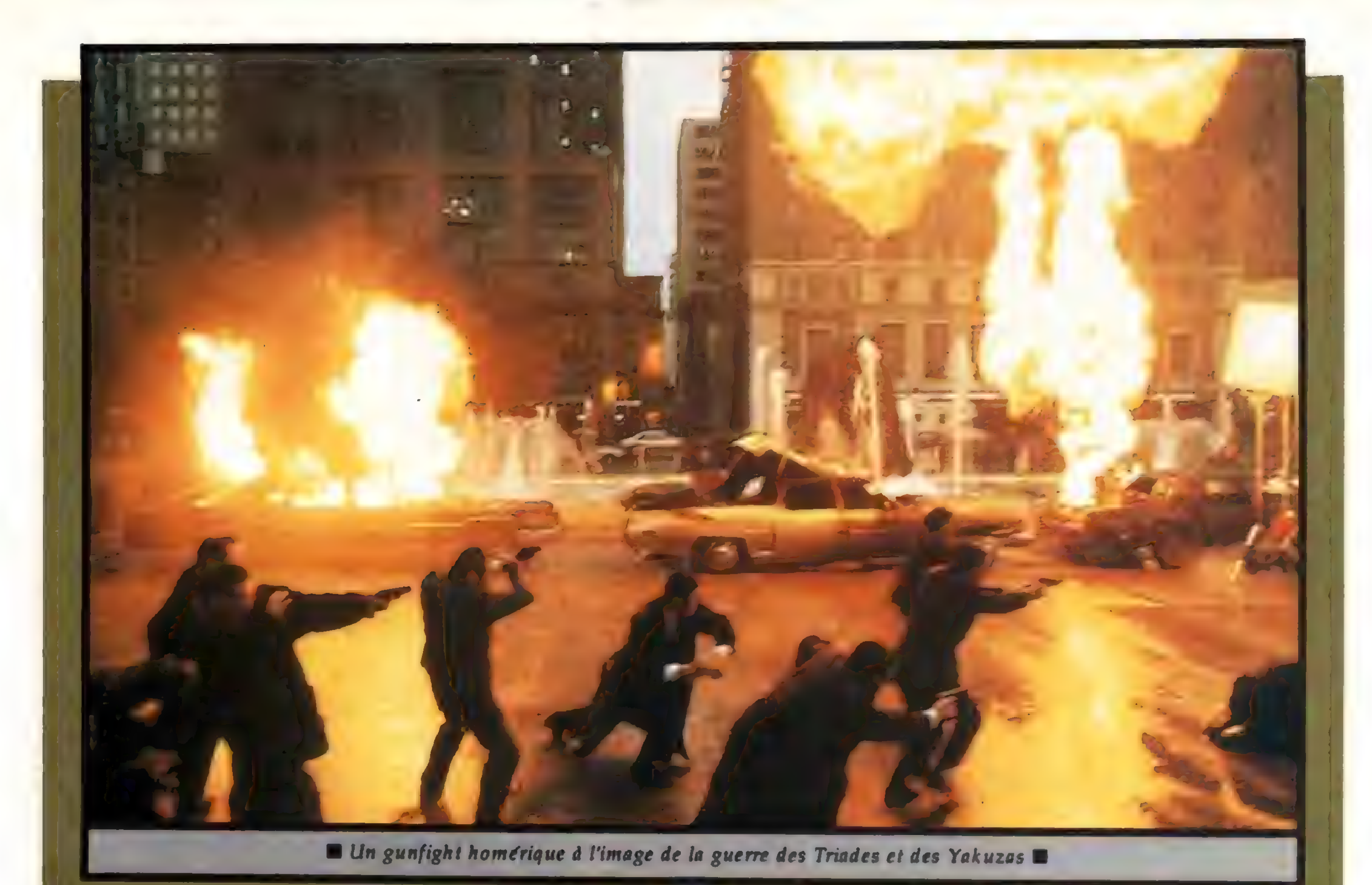
■■■

relation passionnelle avec ce film. Une relation extrême, presque douloureuse. Il y a des films que je considère meilleurs que **The Killer**, *mais aucun ne m'est aussi cher. Le fait de m'attaquer directement au problème en réalisant* **Crying Freeman**, *dont l'univers est proche de celui de* **The Killer**, *était pour moi une manière d'en finir une bonne fois pour toutes avec cette obsession*".

A l'instar de sa carrière journalistique, Christophe Gans attaque donc le tournage de son premier long métrage comme s'il partait en croisade. D'ailleurs, le plateau ressemble parfois à s'y méprendre à un champ de bataille ! Nous sommes là en pleine forêt, la température est proche de zéro, les camions de matériel s'alignent sur plusieurs centaines de mètres et les quelques quatre-vingt personnes qui travaillent s'activent comme autant d'hommes de troupe. Il fait encore nuit car il n'est que 7 h 30 du matin. L'épaisse couche de boue qui couvre le sol rend les déplacements difficiles. Sous une tonne de vêtements, dont un treillis noir style "commando", Gans trépigne. L'attente est longue. Les premières lueurs du soleil apparaissent au-dessus de la cime des arbres et le décor émerge de l'obscurité. Un Bouddha géant trône en haut d'un escalier de pierre. Un étang, une cabane de potier, une allée bordée de statues représentant des moines : on se croirait dans un décor de studio d'un film de la *Daiei*, cette société de production japonaise qui, dans les années soixante, donna naissance à de nombreux films de sabre dont la perfection esthétique reste aujourd'hui inégalable. La pluie et la boue ralentissent considérablement le rythme de travail mais Gans prend son mal en patience. Des gros problèmes de continuité dans les scènes dûs à de brusques changements de climat (pluie, soleil, pluie, neige !) rendent les producteurs nerveux, d'autant plus que la nuit tombe à quatre heures de l'après-midi. Pourtant, la "scène du temple" comme on l'appelle, est plus que capitale : toute l'action finale s'y déroule. Christophe Gans redoutait terriblement cette scène, et lorsqu'on remballe le matériel au bout de six jours, une bonne moitié des plans manque à l'appel ! Il faudra revenir...
En fait, tout se passe beaucoup mieux en studio, où Gans est plus à l'aise pour soigner chaque plan, chaque cadre. Ce qui ne l'empêche pas de pester contre son chef opérateur Tom Burstyn, qui met un peu trop de temps à installer sa lumière. "*Il faut comprendre que je n'ai que trente-quatre jours pour tourner ce film ; c'est ridiculement peu pour un film d'action quand on pense que* **True Lies** *s'est tourné en cent soixante-sept jours !*". A défaut d'un calendrier extensible à l'infini, Christophe Gans a du sang-froid. Cela aide lorsqu'on signe son premier long métrage...

Du sang-froid, le réalisateur en avait pourtant déjà beaucoup usé. A quinze jours du premier tour de manivelle, il n'était pas sûr de tourner, le casting prévu s'étant en effet effondré quelques semaines auparavant. Principal dommage : la défection de Jason Scott Lee, initialement prévu dans le rôle du Freeman. "*Un moment très pénible. J'étais seul à Vancouver, les bureaux de la production étaient déserts, et je pensais vraiment à abandonner. On me parlait de repousser les dates, ce qui équivalait à la mort certaine du projet. Seul Brian Yuzna, mon producteur américain, était là pour me soutenir moralement. Samuel Hadida, le producteur français qui a monté le film, cherchait des financements un peu partout. Quant aux Japonais, ils attendaient en silence de voir ce qui allait arriver. Finalement, ce sont eux qui ont débloqué la situation en injectant plus d'argent*".
Choisi finalement dans l'urgence, c'est donc Mark Dacascos qui termine dans la peau du Freeman. Si le visage de Dacascos n'est pas encore très connu en France - grand bien lui fasse - il commence déjà à l'être trop à Los Angeles, où ses deux plus grandes prestations sont **Only the Strong** de Shelton Lettich (dont la sortie française est de nouveau repoussée) et **Double Dragon** de Jim Yukich. Dans le premier, il donne de la savate façon "capoeira", un art martial brésilien proche de la danse, tandis que dans le deuxième, qui vient de sortir aux USA, il joue les kids kickboxers face à Robert T2 Patrick. Rien de bien reluisant. C'est pourquoi Dacascos s'est battu bec et ongles pour **Crying Freeman**. "*Lorsque j'ai été mis au courant du projet il y a deux ans par Samuel Hadida, j'ai tout de suite su que le rôle était pour moi. J'ai donné ordre à mon agent de tenir le siège de la production jusqu'à ce que j'obtienne le rôle. Finalement, je l'ai eu !*".
Et tant mieux ! Car lorsqu'il apparaît pour la première fois dans le costume du tueur, aminci, le regard fiévreux, tiré à quatre épingles, la mèche rebelle et le 45 automatique en main, il EST tout simplement le Freeman. Dacascos établit d'ailleurs lui-même un parallèle étonnant entre sa vie intime et le personnage : "*Yo est potier, fils de potier, il est un artiste dans l'âme. En ce qui me concerne, je suis le fils de deux artistes martiaux émérites. Mon père et ma mère m'ont élevé dans cette tradition. Je comprends donc parfaitement les émotions profondes qui animent le personnage, même si je n'ai jamais tué personne !*". Il est vrai que la profonde cohésion entre le comédien et son personnage est ahurissante. "*Je voulais faire de Mark une star pour les femmes, à la Tyrone Power*" dixit Christophe Gans, parfaitement satisfait de sa création. "*Mark, c'est un "mix" entre le Alain Delon de* **Rocco et ses Frères** *et Bruce Lee !*". Etrange ? Pas tant que ça. Avec ses allures de matador, Mark Dacascos va en surprendre plus d'un. Dès les premiers rushes, il dégage une puissance, une honnêteté vis-à-vis du personnage qui dépassent de loin les doutes que l'on pouvait formuler quant à ses capacités de comédien. De la graine de star ce Dacascos !

Le reste du casting est à la hauteur de cette révélation fulgurante, à commencer par Julie Douglas qui joue le rôle d'Emu Hino. Dans le film, ce sera Emu O'Hara. Que ceux qui crient déjà au sacrilège se calment et jettent un oeil aux premières photos. Julie Douglas est la réplique vivante, de chair et d'os, du personnage d'Ikegami. On sait d'ailleurs que dans les mangas, les personnages, même japonais, ont souvent le type caucasien. Julie Douglas, elle, connaissait vaguement la bande dessinée par l'entremise de son jeune frère, un "mangaphile" ! "*Tous trouvent aujourd'hui que je ressemble à Emu. Pourtant, lorsqu'ils m'ont vue débarquer en blonde deux jours avant le tournage, ils n'étaient pas convaincus ! Seul Christophe savait que je pouvais jouer le rôle*" s'exclame-t-elle, charmante. Mais ne cherchez pas, elle aussi est une parfaite inconnue. Tout comme le seront certainement à vos oreilles les noms de Masaya Kato, Yoko Shimada et Byron Mann. Les deux premiers sont pourtant des stars au Japon, et jouent les deux grands méchants du film. Des méchants grand style, de ceux qu'on aime tellement qu'on les préfère parfois, avec une pensée coupable, au héros. Masaya Kato, c'est un peu Basil Rathbone dans **Robin des Bois**. La version de Michael Curtiz bien sûr, l'idole de Christophe Gans. Kato est brutal, méchant et flamboyant. Un vrai poseur. Un génie en somme...
Yoko Shimada, elle, n'est pas une parfaite inconnue en Occident puisqu'elle était l'héroïne de **Shogun**, la série qui propulsa Richard Chamberlain au rang de TV-idol. Mais elle a bien changé... Et en mieux. Elle illumine la pellicule. Lorsqu'elle apparaît sur le plateau, le silence se fait de lui-même. Un phénomène ! Quant à Byron Mann, il est Koh, le bras droit de Freeman. Rescapé de **Streetfighter** dans lequel il incarne Ryu aux côtés de Jean-Claude Van Damme, il rend hommage au réalisateur. "*Enfin un rôle intelligent ! Christophe possède un véritable don pour ce qui est visuel. Il rend les acteurs beaux et élégants ; c'est un plaisir de travailler pour lui*". C'est également l'avis de Tcheky Karyo (**Nikita**).



■ *Un gunfight homérique à l'image de la guerre des Triades et des Yakuzas* ■

Il est Netah, le flic corrompu, la touche française également. Il forme avec Christophe Gans et le producteur Samuel Hadida l'îlot francophone dans une ambiance pour le moins internationale. *"Je ne me suis jamais senti aussi français"* explique l'acteur. *"Gans n'arrête pas de me répéter : Vas-y Tcheky, défends nos couleurs !"*. Il est vrai que les deux Français sont très proches, et échangent des blagues devant une équipe parfois incrédule. La bonne humeur et la décontraction dont font preuve les deux compatriotes détonnent avec l'ambiance martiale imposée par la délégation japonaise. Seule Rae Dawn Chong (**Commando**), venue quelques jours tenir un rôle secondaire quoique capital, a pu rivaliser en "gouaillerie" avec les Frenchies !

Le tournage est d'ailleurs riche en anecdotes relativement incongrues. C'est qu'il faut avoir vu Gans, au milieu du plateau, devant un parterre médusé de gangsters en costume-cravate, se livrer à une démonstration éblouissante de maniement du révolver, virevoltant de toutes parts, abattant des ennemis imaginaires afin de montrer précisément le geste qu'il attend de l'acteur Byron Mann. Le réalisateur termine son "show" dans un silence religieux, et les cascadeurs se mettent en place pour la prise, terrifiés à l'idée de ne pas faire aussi bien que le "boss" !

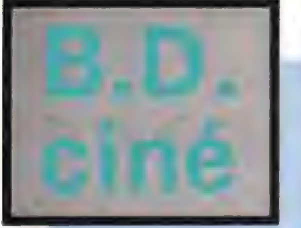
Pour Gans, tout cela n'a rien d'exceptionnel. Il ne fait que montrer ce qu'il veut. Et il sait ce qu'il veut, jusque dans le moindre détail. En fait, pour être vraiment correct, il faudrait dire que seul le détail compte. Il passe le plus clair de son temps vissé derrière son moniteur de contrôle pour vérifier la composition des plans, le mouvement de la caméra et le déplacement des acteurs. Péché de jeunesse ? Obsession de la perfection ? Un peu des deux probablement. C'est en tout cas ce qu'il plaide lorsque son directeur de la photo lui fait remarquer qu'il ferait bien de lâcher son moniteur des yeux pour aller s'occuper des acteurs. Cette fois, Gans se montre docile, et quitte de bonne grâce l'image hypnotique en noir et blanc. Mais il reste attaché à ce témoin indispensable. Non qu'il manque de confiance en son cadreur, il le vénère ! Il aime simplement que tout soit en place, comme sur du papier millimétré. Pour autant qu'elles soient inventives, stylisées et parfois saisissantes, les images de **Crying Freeman** n'en sont d'ailleurs pas moins de véritables "vignettes". Chaque plan pourrait être une illustration de couverture d'un pulp magazine. Mais après tout, n'est-ce pas d'une bande dessinée dont il est question ? Même le spécialiste des effets pyrotechniques, qui n'est pourtant pas un raffiné de première, est admiratif. *"Ce que j'aime dans ton film"* confie-t-il à Christophe Gans, *"c'est qu'il traite de personnages élégants et dangereux"*. Une belle manière de voir les choses !

Cette vision semble être partagée par tous. Au bout de six semaines de tournage, les bruits les plus encourageants commencent à circuler à Los Angeles. Les gradés des majors hollywoodiennes font même le voyage pour humer le parfum de "la chose". Cela vaut le déplacement, car à quelques jours de la fin du tournage, l'équipe est suractivée. Trois plateaux tournent en même temps et le réalisateur fonce sur l'un pour donner ses indications, tourner, et repartir en un éclair vers le suivant. Le studio qui abrite le tournage doit bien couvrir deux hectares et certains s'y déplacent à vélo ! Jamais les visiteurs ne se sont autant amusés sur un tournage. Un vrai "ride tour" : le parc à thème **Crying Freeman** en direct ! Ici, les gens brûlent, là ils se tirent dessus et traversent des verrières, à côté ils font l'amour dans un placard... Les quelques journalistes locaux présents sur les lieux sont tout simplement hallucinés, et s'accordent pour dire que le film sera... "différent" !

Vous pouvez les croire ; parce que les premières images de **Crying Freeman** sont de loin les plus excitantes qu'on ait vues depuis longtemps ; parce que le mélange des influences et des genres sera totalement inédit ; parce qu'enfin Christophe Gans aime les mêmes choses que nous, donc que vous ! Alors que le tournage s'achève, avec quelques jours de dépassement, quelques dollars de plus, le contrat est déjà rempli. Christophe Gans peut maintenant attendre le montage, où il bénéficiera de l'expérience de David Wu, le monteur attitré de John Woo, carrément ! C'est la première fois qu'un réalisateur français tourne son premier film pour les Etats-Unis. D'autres suivront. Et ce réalisateur fait partie de la "bande". La grande famille. Vous savez de quoi je parle...

■ *L'inspecteur Netah (Tcheky Karyo) constate l'ampleur des dégâts et compte les morts* ■

■ **David MARTINEZ** ■



Marvel : l'empire contre-attaque

La rivalité traditionnelle entre les éditeurs Marvel (X-Men, Les Quatre Fantastiques, Spider-Man, Captain America) et D.C. (Batman, Superman) est un peu aux comics ce que l'opposition Beatles/Rolling Stones est aux amateurs de rock. Chacun doit choisir son camp. Sans rentrer dans des comparaisons stériles, force est de constater que l'industrie filmique a depuis longtemps arrêté sa préférence. *Superman* comme *Batman* ont été au cinéma des succès faramineux, le chevalier de Gotham se payant même le luxe supplémentaire de devenir une série animée anthologique. Et côté Marvel ? Rien pour le moment. Ou presque. Car le futur pourrait bien voir s'inverser la tendance, du côté du cartoon télévisuel comme du grand écran...

Si l'avenir proche s'annonce rayonnant pour la *Marvel* en terme d'adaptations cinématographiques, avec surtout le **Spider-Man** de Cameron et un film des **X-Men** actuellement en pré-production chez *Fox* pour l'année 96, c'est d'abord sur les petits écrans américains que le légendaire éditeur va livrer sa grande bataille de l'hiver. Terrain de jeu : la grille des programmes du samedi matin, horaire auquel sont diffusés tous les cartoons locaux, drainant des "kids" de plus en plus difficiles à convaincre. Un marché énorme et âprement convoité, qui peut signifier pour le vainqueur des revenus absolument obscènes, les produits dérivés des séries les plus cotées se vendant en effet par wagons entiers. Avant d'aller plus loin, signalons tout de même que la *Marvel* ne s'embarque pas sans biscuit dans cette nouvelle saison : le dessin animé des *X-Men*, comics phare des années 80-90, avec ses mutants musculeux et bagarreurs emmenés par Serval et Cyclope, écrase en effet littéralement l'audimat depuis bientôt deux ans, et a engendré un merchandising ultra-lucratif. Problème : le cartoon (récemment diffusé sur *Canal +*), s'il plait aux tout petits, est artistiquement parlant un désastre, avec son animation indigente et ses scénarios d'une platitude à faire passer un épisode des ***Flintstones*** pour du Brecht. Tout cela ne préoccuperait pas réellement la *Marvel* qui tient là une belle poule aux œufs d'or, si le concurrent "numero uno", l'ennemi de toujours, j'ai nommé *D.C. Comics*, ne s'était imposé dans le même temps auprès des



■ *Spider-Man affronte le terrible Hobgoblin sur les cimes des gratte-ciel new-yorkais* ■



■ *L'Homme-Araignée s'adonne à son sport favori : défier les lois de la pesanteur* ■

amateurs (et des autres) comme le sauveur de l'animation télévisuelle avec la série ***Batman***. Design novateur, psychologie des personnages judicieusement cernée, fluidité de l'animation : le dessin animé a été salué par tous comme une véritable révolution, tant technique qu'artistique. A juste titre...

Il était donc grand temps de prendre les mesures adéquates et de redorer le blason de la grande maison. La réponse de *Marvel* se déclinera donc sur deux titres, ***Spider-Man***, un feuilleton luxueux en terme de budget qui cherche à jouer sur le même terrain que le Chevalier de Gotham, et ***Marvel Action Hour***, aux ambitions plus modestes, et qui selon ses producteurs est avant tout un "laboratoire" dans lequel devraient défiler successivement quelques-unes des figures majeures de la mythologie *Marvel*...
Pour cette année, ***Marvel Action Hour*** se divisera donc en deux séries de trente minutes (ce qui est assez logique) : ***Iron Man*** et ***Les Quatre Fantastiques***, deux monuments de l'histoire du comics qui attendent toujours de connaître leur heure de gloire au cinéma. **Iron Man** devait en effet devenir il y a quelques années de cela un long métrage produit par Coppola et réalisé par Alex Cox (**Repo Man**), avant de passer finalement dans les mains de Stuart Gordon pour *Universal*, mais le projet semble pour le moment dans les limbes. Quant aux **Quatre Fantastiques**, la version produite récemment par Roger Corman a été rachetée par la *Columbia*, qui en a bloqué la sortie, Chris Columbus préparant une adaptation que l'on annonce "hénaurme"... Ces nouvelles versions animées, confiées au producteur Ron Friedman, instigateur par le passé de cartoons aussi impérissables que ***Transformers*** (aïe) ou ***G.I. Joe*** (aïe, aïe), ne devraient en revanche pas rester dans l'histoire. Malgré quelques idées séduisantes sur le papier (la transformation de Tony Stark en Iron Man est réalisée en images de synthèse), le résultat pose un sérieux problème à tous les fans de comics. ***Iron Man***, comme ***Les Quatre Fantastiques***, sont des séries très datées "sixties", soit l'époque mythique de la *Marvel*, et la réinterprétation d'épisodes anthologiques dessinés à l'époque par le très regretté Jack Kirby (pour "Les Quatre Fantastiques") tourne évidemment au désavantage de ces version contemporaines, très passablement animées. Mais

■ *Spider-Man new-look dans sa nouvelle série animée : la réponse de* Marvel *au* **Batman** *de* D.C. Comics ■

n'oublions pas qu'il s'agit ici d'une série quasi-expérimentale qui ne doit pas masquer l'événement : ce ***Spider-Man*** qui se situe nettement plus haut...

"L'Araignée, L'Araignée, est un être bien singulier...". Comme nous tous, vous avez un jour fredonné cette très culte version française du générique de la première et sympathique adaptation animée de "Spidey", réalisée en 67, et dont une bonne partie des épisodes fut l'œuvre de Ralph **Fritz the Cat** Bakshi. Depuis cet essai, l'Homme-Araignée était revenu au cartoon en 81 et 88, dans des feuilletons que l'Histoire a eu le bon goût de jeter aux oubliettes. Malgré ces échecs, le potentiel du personnage est resté heureusement intact, et aiguillonnés par l'insolent succès de ***Batman***, les "Marvel-men" décidèrent donc de le faire revenir dans une série digne de son rang, une série "définitive" qui selon les premières déclarations allait montrer "*un héros humain et attachant, jeté dans un new york scorsesien*". Bigre !

En s'attaquant à l'emblème de la compagnie, les concepteurs eurent avant tout à cœur de satisfaire toutes les générations des fans du Tisseur : ce ***Spider-Man*** animé opère donc (comme ***Batman***) une synthèse autant esthétique et thématique des différentes périodes de son histoire. Peter Parker est ici un collégien qui vit chez sa gentille tante May (comme dans ses premières années), mais ne connaît pas encore la très sexy Mary Jane (avec laquelle il est marié dans le comics), et affronte des ennemis issus de toutes les époques, du classique Bouffon Vert au récent Venom. Quant à l'aspect visuel, il repose sur une conception "réaliste" et audacieuse, Spidey évoluant dans le ciel d'un New York minutieusement reconstitué en 3-D : des scènes saisissantes qui donnent réellement le vertige, l'animation étant due aux studios *TMS*, pratiquement ce qui se fait de mieux aujourd'hui. Cerise sur le gâteau, le casting vocal est l'un des plus excitants du moment, avec notamment Martin Landau pour le Scorpion et Mark Hamill pour le terrifiant Hobgoblin. Impressionnant.

Une perfection technique qui concourt donc à faire oublier l'envahissant ***Batman***, évidemment souvent cité en comparaison, comme ne s'en cache pas le producteur-auteur John Semper : "*Nous devons faire mieux, c'est évident.* **Batman** *est une grande réussite artistique, mais qui s'adresse en premier lieu aux jeunes adultes branchés et lecteurs de comics. A côté de ça, les* **X-Men** *ont su s'imposer comme la première série pour les gosses. Je dois faire la*



■ *Les Quatre Fantastiques en pleine démonstration de leurs super-pouvoirs* ■



■ *Iron Man (rien à voir avec Raymond Burr) en fâcheuse posture* ■

■■■



■ Iron Man, fer de lance de Marvel dans l'âge d'or des sixties ■

■■■

synthèse des deux. J'ai à coeur de réussir là où à mon avis **Batman** *a échoué.* **Batman** *est en effet avant tout basé sur le méchant de l'épisode : qui est-il, quel est son problème ? Il n'est plus centré sur l'idole. Dans notre* **Spider-Man**, *c'est le héros qui est la vedette. La différence est fondamentale. Dans* **Batman**, *on démarre l'épisode avec le point de vue des méchants. Ils sont en train de commettre un crime, la musique va crescendo, une grande ombre les recouvre, et brutalement Batman apparaît : c'est une surprise à la fois pour les méchants et les spectateurs. Avec* **Spider-Man**, *nous commençons toujours par Spidey qui sillonne la ville au bout de sa toile, soliloquant : LA situation typique du comics. Il regarde en bas, vers la rue, voit les méchants et se précipite sur eux. Pendant tout ce temps, nous restons avec lui, parce que tout ce que nous voyons passe à travers ses yeux, nous partageons ses pensées. C'est un effet certes moins dramatique, mais qui crée un lien beaucoup plus fort entre le spectateur et le personnage principal. C'est le principe fondateur de ce* **Spider-Man** *: nous tenons à ce que les spectateurs tombent littéralement amoureux du personnage, soient totalement impliqués".*

Les fans peuvent donc dormir sur leurs deux oreilles. Le Tisseur est pour la première fois totalement respecté, et ce jusque dans l'aspect très "soap opera" de la vie quotidienne de Peter Parker, un élément primordial du comics qui avait été oublié dans les adaptations précédentes. Autre point hautement excitant, tout comme dans le comic book, L'Araignée retrouvera régulièrement ici d'autres personnages du bestiaire *Marvel*, comme nous le confirme Semper : *"Tout est possible. Tout ! Spidey rencontrera les X-Men et une ribambelle d'autres personnages, le Ghost Rider, ou Dr Strange que je rêve depuis toujours d'animer. De toute façon, toutes les limites sur lesquelles vous avez buté dans les précédentes adaptations animées de vos comics préférés vont exploser avec* **Spider-Man**. *Chez nous, tout va arriver !".*
Tout ? C'est bien possible, pusiqu'on annonce un "team-up" entre l'Araignée et le Punisher, précédé d'une réputation sacrément salée, l'objet explosant selon la rumeur toutes les barrières en terme de violence graphique télévisuelle. Réjouissant. Il ne nous reste donc plus qu'à attendre la diffusion française de cette belle chose (courant de l'année prochaine), et si toute la série est semblable au très impressionnant premier épisode (Spidey y affronte le Lézard dans la grande tradition "sixties"), une chose est certaine : du côté de Gotham City, on peut déjà commencer à se faire du souci...

■ **Julien CARBON** ■

B.D. ciné

Une araignée sur la toile...

"*Spider-Man est à la* Marvel *ce que Mickey Mouse est à Disney*". Cette phrase de Stan Lee, qu'il répète à longueur d'interviews depuis des années, peut légitimement provoquer l'étonnement, si l'on songe avec quelle désinvolture Lee et ceux qui lui succédèrent bradèrent durant des années le personnage fétiche de la maison dès qu'il fut question d'adaptation filmique. Manque d'ambition ? Incertitudes quant à la viabilité d'une transposition "live" ? Ou simplement un appât du gain féroce qui poussa les "Marvel-men" à jeter en pâture pendant des années leur bestiaire aux premiers producteurs venus ? Probablement un peu de tout cela. Téléfilms foireux de Los Angeles à Tokyo, scripts avortés et futur excitant. Voici l'histoire de Spidey à l'écran...

Au milieu des années 70, la *Marvel* est encore persuadée que l'adaptation d'un comic book ne peut passer que par le format d'une série TV. Mauvais calcul. Pour un ***Hulk*** médiocre qui connaîtra le succès, ***Dr Strange*** (78), ***Captain America*** (79) et... ***Spider-Man*** (77) se transformeront en ersatz insipides. C'est de loin L'Araignée qui souffrira le plus dans cette édulcoration télévisuelle. Jeté dans une poignée de "TV specials", envisagés comme pilotes d'un feuilleton heureusement mort-né, Peter Parker est interprété ici par Nicolas Hammond, acteur impérissable possédant un charisme équivalant grosso-modo à celui d'un poulpe. Consternant ! On en vient néanmoins à le regretter lors des terrifiantes séquences mettant en scène le Spider-Man, un cascadeur en moule-burnes rouge et bleu tentant de nous faire croire qu'il gravit une façade verticale, quand il ne balance pas un filet de pêche en guise de toile sur des ennemis inexistants. Une expérience traumatisante, particulièrement pour les fans européens du Tisseur qui découvriront par deux fois ces horreurs dans les salles de cinéma : **L'Homme-Araignée** en 77 et **La Riposte de L'Homme-Araignée** l'année suivante. Arnaque !

Nullement complexée par ce Spidey de pacotille, la *Marvel*, qui fait feu de tout bois, tente parallèlement de s'imposer au Pays du Soleil Levant. Les droits de Spider-Man sont alors cédés aux Japonais, qui confient au dessinateur Ryoichi Ikegami (futur créateur de "Crying Freeman") la charge de la version "manga", aussitôt couronnée de succès. Fort logiquement, les producteurs locaux se jettent sur cet exotique concept, et le 17 mars 1978 débute à la télé nippone la série ***Spiderman***, financée par la *Toei*, qui comportera tout de même 41 épisodes, et dont la notoriété (on va comprendre pourquoi) ne dépassera jamais les frontières de l'Archipel.
Cette version bridée du Tisseur s'éloigne drastiquement du personnage originel pour gambader allègrement dans un univers science-fictionnel plus proche de ***Spectreman*** que des planches de Steve Ditko. Peter Parker devient ici Takuya Yamashiroi, un jeune photographe qui découvre dans le premier épisode qu'il est un gentil extraterrestre chargé de défendre notre Terre d'une invasion de





■ *Nicolas Hammond dans le costume moule-burnes d'un piètre Tisseur pour une série télé à oublier* ■

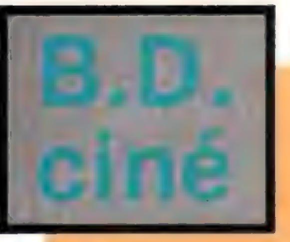
ses très méchants congénères, réunis sous la bannière de "La Croix de Fer". A cet effet, son père, qu'il croyait mort, lui confie un bracelet magique : celui de Spiderman ! Une hideuse gourmette high-tech qui lui permet néanmoins de devenir un véritable clone de notre héros fétiche. En appuyant sur un bouton, il libère en effet un costume de Spidey en tout point conforme à l'original et s'élance au bout d'une ficelle à rôti à la poursuite des E.T. Bien mieux équipé que son homologue américain, le Spiderman nippon dispose d'un bolide rigolo truffé de gadgets (le G-P 7), et surtout d'un robot géant, Leopardon (!), tout droit sorti de ***Goldorak***, qu'il pilote dès que les méchants lâchent sur lui des hordes de créatures hideuses et hautement caoutchouteuses qui ne dépareraient pas chez les Craignos Monsters !
Cet objet étrange, finalement assez sympathique par son aspect déconnant totalement assumé, servira néanmoins de leçon à Stan Lee. Spider-Man est un personnage fragile, dont la transposition s'avère bien plus problématique que prévue : superbes sur papier, les contorsions d'un figurant en pyjama n'ont en effet pas grand chose d'héroïques à l'écran. Monsieur Lee change alors d'optique : "*Faire de Spider-Man un film de qualité sera le prochain défi de la* Marvel". Il faut avouer qu'entre-temps, la perception du super-héros à l'écran a bien changé. **Superman** et ses suites se sont avérés être des succès mondiaux, les producteurs réalisant enfin le potentiel hautement lucratif de ces héros déjà connus de tous.

Dans cette course à l'adaptation, Spider-Man jouera hélas une nouvelle fois de malchance. Au début des années 80, l'opportuniste Roger Corman s'attache au projet, mais baissera les bras faute de moyens conséquents. Ce sont ensuite les producteurs Golan et Globus, créateurs de la *Cannon*, qui s'emparent du héros. Pour la réalisation, le très "bis" Joseph Zito est un temps envisagé, puis c'est à Tobe Hooper qu'est attribué le film. Scénarios grotesques (dans l'une des versions, Spider-Man devenait une véritable araignée géante), désaccords importants entre Stan Lee et Globus, cette nouvelle tentative échouera au stade de la pré-production...
C'est alors que le nom de James Cameron commence à circuler. Pour beaucoup il est l'homme de la situation. Roi du box-office, fanatique de la *Marvel*, il n'a jamais caché que son rêve était un jour de porter les aventures de Peter Parker à l'écran. Après de nombreux problèmes juridiques, le démarrage du projet fut finalement officiellement annoncé il y a de cela un bon mois, et le tournage effectif devrait débuter dès le mois de février 95, pour une sortie prévue à l'été 96. Le scénario, signé Cameron, s'annonce comme une véritable révolution dans l'histoire du personnage, si l'on en croit un Stan Lee enthousiaste : "*Il m'a donné un traitement d'une cinquantaine de pages, et je dois dire que c'est une des choses les plus incroyables que j'ai jamais lues. Sans trahir en aucune façon le comic book ou le personnage, James Cameron a trouvé un angle totalement nouveau qui apporte une richesse inédite au mythe*". Exit les stuntmen en collants, le Spider-Man aura cette fois une apparence très travaillée, et son costume devrait être un mélange de l'original et de l'"Alien Outfit" apparu dans le comics au milieu des années 80, une combinaison noire qui faisait de Parker un véritable ninja arachnéen. Quant au méchant, on parle beaucoup du Bouffon Vert, même si des rumeurs circulent à propos de la présence de Schwarzenegger qui pourrait être Doc Octopus ou L'Homme Sable. A prendre au conditionnel, évidemment.
Evénement majeur de cette adaptation : pour la première fois de son histoire cinématographique, le Spider-Man sera envisagé sous un angle extrêmement sérieux, comme nous le confie un James Cameron bien décidé à placer la barre très haut : "*Mon approche du personnage sera avant tout réaliste, quasi-documentaire. Tout en la respectant profondément, je ne chercherai pas à m'attacher servilement à l'esthétique du comic book, particulièrement dans le découpage. L'aspect le plus important de Spider-Man se situe pour moi aux racines mêmes du mythe, que l'on doit envisager comme une véritable interrogation sur la morale. Le sujet du film s'axera donc surtout sur l'angoisse d'un adolescent, confronté à une force qui le dépasse. Essayez de vous imaginer dans la peau d'un gosse de 17 ans pour lequel les notions de Bien et de Mal seraient encore floues, et qui se retrouve brutalement nanti d'un pouvoir qui lui permet de faire absolument tout ce qui lui passe par la tête. Que feriez-vous ? A la base, ce sera vraiment "La Dernière Tentation de Peter Parker" ! Cela dit, rassurez-vous, malgré les implications profondes du sujet, vous retrouverez absolument tout ce que vous avez toujours aimé chez Spider-Man : la toile, les sauts d'immeuble en immeuble, etc, mais sans que l'on perde de vue cette gravité du sujet. Ce sera l'exact opposé de ce qu'a été* ***Batman***, *par exemple, qui reposait sur une atmosphère sombre, mais qui finalement ne traitait de rien. Je ne veux pas dire du mal du travail d'un collègue, et Tim Burton a fait très exactement ce qu'il voulait, c'est-à-dire livrer avant tout un film d'ambiance.* ***Spider-Man*** *ira lui dans une direction inverse*".
On sait au moins à quoi s'en tenir. Un personnage élaboré, un héros soutenu par des effets spéciaux assurés par la toute jeune compagnie de Cameron... Tout porte à croire que Spider-Man devrait oublier ses cauchemardesques apparitions précédentes pour sillonner enfin avec grâce dans le New York "hard-boiled" envisagé par Stan Lee. C'est peu dire qu'on s'impatiente. Excelsior !

■ **Julien CARBON** ■



■ *L'affiche de pré-production chez Cannon : elle nous a fait rêver pendant quelques années* ■



Et pour quelques héros de plus...

On ne compte plus les héros, super-héros, anti-héros tout de même assez héroïques qui attendent de passer à l'écran, de trouver leur interprète rêvé, le scénario parfait. Certains, déjà sujets à des adaptations ciné ou télé, attendent une seconde vie, une deuxième chance. Véritable vivier pour producteurs, cinéastes et scénaristes en mal d'imagination, la bande dessinée regorge de personnages prêts à franchir le cap, prêts à risquer le tout pour le tout, car la représentation par un comédien et la signature d'un metteur en scène au talent reconnu leur semblent l'ultime consécration, le couronnement d'une carrière, même si les risques encourus voilent ce voeux pieux...

GUYVER

Parmi les centaines de héros que recèlent les mangas, le Guyver, créé en 1984 par le scénariste Yoshiaki Takaya est certainement l'un des plus intéressants. Ce guerrier technologique naît de la rencontre d'un étudiant modeste et d'une armure spéciale, arme ultime des Zanoïds, des extraterrestres belliqueux responsables de l'évolution des hommes. La dite armure prend littéralement possession de lui et le métamorphose en défenseur du monde contre les aliens conquistadors dont le repaire se situe dans les locaux d'une multinationale.

Si le Guyver obtient un succès que lui envient bien des super-héros nippons, c'est du fait de l'imaginaire fertile de Yoshiaki Takaya, capable de bâtir une véritable mini-mythologie autour de son personnage, de remonter jusqu'aux origines-mêmes de l'humanité. Il apporte tout simplement du crédit au fantastique. Ce sérieux fait recette puisque le Guyver devient illico une série animée pour la télévision, reprenant fidèlement les données de la bande dessinée. Et en 1992 arrive le film, **Mutronics**, coproduction avec les Etats-Unis mise en images par Screaming Mad George et Steve Wang sous la houlette du producteur Brian Yuzna. L'adaptation est simple : le héros japonais cède la place à un édudiant américain, Sean Baker (Jack Armstrong), qui catche contre une kyrielle de monstres plaisamment caoutchouteux. Malgré une carrière médiocre, **Mutronics** fait actuellement l'objet d'une séquelle, **Guyver : Dark Hero** du seul Steve Wang. Fidèle à l'original, ce tome 2 organise une série de combats dans la grande tradition des séries japonaises de science-fiction, le clou étant un affrontement du Guyver contre son propre double maléfique téléguidé par les perfides Zanoïds.

■ Marc TOULLEC ■

LIEUTENANT BLUEBERRY

Connaissez-vous Mike Donovan ? Non ? Peut-être que le nom de Lieutenant Blueberry sera plus parlant. Affecté en 1868 à la garnison de Fort Navajo (titre de sa première aventure dessinée) sur la frontière mexicaine, le Lieutenant Blueberry est un militaire très peu conforme à la tradition : forte tête et indiscipliné. Nommé intermédiaire pendant les guerres indiennes, il finit par prendre le parti des peaux-rouges ; lui, une tunique bleue ! Son itinéraire est perturbé par les accusations de désertion et de trahison portées contre lui. Il sera cependant réhabilité après de nombreuses missions durant lesquelles il use de méthodes très personnelles...



■ *Le Guyver, le héros très manga de Mutronics* ■

■ *Le Lieutenant Blueberry sous les traits (de génie) du dessinateur Jean Giraud* ■

En 1963, le scénariste Jean-Michel Charlier propose au dessinateur Jijé (auteur de "Jerry Springs") un projet de western dont le cadre est le Far West authentique. Celui-ci, occupé ailleurs, doit refuser, mais propose un de ses élèves, Jean Giraud (GIR) qui rêve de son côté de créer un héros de western. Entre les deux hommes naît une complicité immédiate qui donne un héros doté de la tête de Jean-Paul Belmondo (jeune) ! Les aventures de Blueberry lui font traverser quelques moments forts de l'histoire des Etats-Unis (construction du chemin de fer, conflits avec les Indiens, guerre de sécession...) et le dessinateur fait évoluer habilement le physique du personnage en même temps que son statut, le héros atypique de départ devenant franchement un anti-héros.

Le cinéma finit par s'intéresser au personnage lorsque l'ex-cascadeur Yvan Chiffre tente de monter dans les années 80 un projet en tournant un bout d'essai avec un acteur inconnu (Martin Kove, le méchant des **Karaté Kid**, préféré à Harrison Ford et Tom Berenger) mais très ressemblant physiquement. La tentative échoua suite à une sombre histoire de procès entre la partie américaine et la partie française de la production, la première tentant de piquer le projet à la deuxième. Récemment, en 1990, une société américaine proposait à nouveau, mais sans enthousiasme particulier, un nouveau **Blueberry**, mais une fois de plus le projet capota. Aujourd'hui, Blueberry stationne sur une voie de garage, attendant que le réalisateur Walter Hill, spécialiste du western, se décide à lui autoriser ses premiers pas cinématographiques.

■ Marcel BUREL ■



■ Brigitte Nielsen (Mmmm !), la géante verte d'un She-Hulk qui n'a malheureusement jamais vu le jour ■



■ Zen, le "ninja intergalactique" en découd avec un redoutable alien ■



■ Torpedo tire sa crampe dans un cartoon pour adultes. A gauche : Torpedo et son fidèle Rascal ■





■ Modesty Blaise (Monica Vitti) et William Garvin (Terence Stamp) dans le film de Joseph Losey (1966) ■

MODESTY BLAISE

Au temps des **James Bond** les plus flamboyants, les plus machistes aussi, les femmes s'écrasaient, réduites à l'état de bonnes à baiser ou d'éléments mobiles du décor. "Modesty Blaise", deux ans après le premier 007, à savoir en 1963, milite en faveur de l'espionnage au féminin. A 26 ans, cet agent secret imaginé par Peter O'Donnell pour le texte et Jim Holdaway pour les dessins, se classe parmi les meilleures recrues des services spéciaux de sa Gracieuse Majesté, malgré un passé louche au sein d'une organisation criminelle. Aimant à sculpter les pierres précieuses, cette espionne peu avare de ses charmes possède pour seul ami William Garvin, un ex-mercenaire, que l'on retrouve dans l'adaptation cinématographique de Joseph Losey en 1966, sous les traits de Terence Stamp. Ce **Modesty Blaise**, c'est Monica Vitti qui en détient le rôle-titre, sexy et cogneuse comme il se doit dans une chasse aux diamants destinés au Cheik Abu Tahir. Plus encore que la bande dessinée, Joseph Losey appuie sur la pédale de la parodie, du pastiche des clichés de l'espionnage. Un film typique des seventies, mais nettement plus second degré que l'œuvre mère.

Un peu datée aujourd'hui, Modesty Blaise amorce son retour. Par le plus grand des hasards d'ailleurs. Il a suffit qu'un producteur remarque le livre dans lequel se plonge John Travolta, aux toilettes, avant de se faire plomber par Bruce Willis dans **Pulp Fiction**, pour que la super-espionne suscite l'intérêt du tout Hollywood. Evidemment, Modesty Blaise se laisse prioritairement tripoter par les mains de Quentin Tarantino. Mais pas longtemps, le lauréat de la Palme d'Or ne s'y intéressant pas au point d'ajourner ses autres projets. C'est donc un nouveau venu, très brillant dit-on, du nom de Carlo Carlei qui s'y attèle actuellement.

■ M.T. ■

SHE-HULK

Soucieux de se garantir un maximum de copyright afin que des concurrents ne détournent pas leurs personnages, les pontes de *Marvel* "déposent" des versions féminines des membres de leur bestiaire. Naissent ainsi Spider-Woman (toujours dans un tiroir) et She-Hulk en 1980 qui, au tout début de sa carrière, doit tenir la vedette d'une série télé. La série avorte et She-Hulk passe au comics.

Imaginée par Stan Lee et John Buscema, She-Hulk est une super-héroïne dans la tradition. Avocate talentueuse, Jennifer Walters subit une transfusion du sang du bon docteur Banner, alias Hulk. Le résultat ne se fait pas attendre ; la belle se métamorphose en chose verte déchirant soutien-gorge et chemisier. Evidemment, dans l'approche cinéma, il n'était pas question de transformations aussi déshabillées, mais de quelques tourniquets à la Wonder Woman ! En comics, She-Hulk ne connaît le succès qu'en 1989, lorsque John Byrne lorgne ouvertement vers la parodie. En bref, She-Hulk devient une rigolote, très aimée des lecteurs de la *Marvel*. En 1991, la firme *New World* tente le passage à l'écran de She-Hulk. En vain, malgré une campagne promotionnelle durant le festival de Cannes et la diffusion de clichés alléchants. Visiblement, Brigitte Nielsen, peinte en vert fluo, croit beaucoup dans son personnage, mais son impressionnant tour de poitrine siliconée ne réussit à convaincre qu'un tout petit nombre de distributeurs étrangers, pas assez nombreux pour que le projet se monte. Aujourd'hui, malgré ce naufrage, She-Hulk sort de son sommeil, réveillée par le scénariste-réalisateur Larry Cohen. Est-ce parce que la productrice Gale Anne Hurd, ex-Madame James Cameron, s'intéresse à un **Hulk** à la pointure géante du grand écran ?

■ M.T. ■

ZEN, INTERGALACTIC NINJA

Zen doit beaucoup à ses glorieux aînés, au Surfeur d'Argent, à Spiderman, à un bataillon de super-héros aux pouvoirs sidérants. Imaginé par Steve Stern et Dan Cote en 1992, ce super-héros est un alien éprouvette originaire de la planète Baltoon. Mutant indésirable, il est expédié à travers le cosmos dans une sorte de berceau magnétique par sa propre mère, afin d'échapper à une mort certaine. Il échoue sur une lointaine planète où une communauté austère l'élève, lui enseigne les arts martiaux, la méditation. Fort de cet apprentissage, livré à lui-même, Zen part pour la Terre, où sévit son double monstrueux, une créature diabolique. Secondé par un enfant mystique, doué de pouvoirs paranormaux, Zen passe à l'offensive...

Le comics "Zen" est à peine imprimé que le producteur Philippe Diaz, installé aux Etats-Unis à la suite de quelques fours noirs en France, s'y intéresse. Il confie les rênes du projet à un Brian Yuzna (**Re-Animator 2, Le Retour des Morts-Vivants 3**) désireux de changer de créneau. A ce stade, tandis que le réalisateur travaille à la production de **Crying Freeman**, "Zen, Intergalactic Ninja" n'en est qu'au stade du scénario, un premier script qui ne satisfait guère Steve Stern. Selon lui, cette première esquisse de l'adaptation cinématographique ne serait qu'un pâle ersatz de la bande dessinée, la combinaison foireuse de **Superman** et de **La Guerre des Etoiles**. Beaucoup de chemin reste donc à faire avant que ce Ninja du cosmos voit le jour. Mark Dacascos (**Crying Freeman**), intéressé par le personnage, devra patienter encore un moment.

■ M.T. ■

TORPEDO

De toutes les bandes dessinées ibériques, "Torpedo" est sans nul doute la meilleure. Pondue pour la première fois par Enrique Sanchez Abuli et Jordi Bernet dans la version espagnole de *Creepy*, en 1981, "Torpedo" narre les aventures criminelles du gangster Luca Torelli, alias Torpedo, tueur à la solde du plus offrant. Peu loquace, aimant les femmes faciles et les blagues pesantes, il exerce ses talents dans le New York des années 30. Emigrant italien, Luca Torelli bénéficie dans ses œuvres du concours de la gâchette d'Oliver Kopriski, dit Rascal, grand admirateur de son boss. Glacial, méthodique, Luca Torelli n'est pas un héros sympathique. Un palmarès incroyable d'assassinats aggrave encore son cas.

Inspirés par le film de gangster, Enrique Sanchez Abuli et Jordi Bernet se retrouvent aujourd'hui aux commandes d'une série de dessins animés télé (26 épisodes de 26 minutes), rigoureusement conformes au comics d'origine tant au niveau du graphisme qu'à ceux de la violence, du cynisme, de l'humour noir, du sexe. Cartoon pour adultes, ce *Torpedo* n'hésite pas, en effet, à mettre son héros dans les bras de donzelles peu farouches. Une intégrité à citer en exemple.

■ M.T. ■

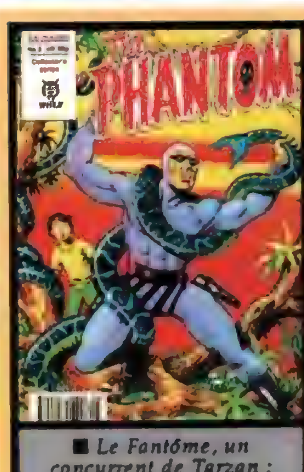
LE FANTOME

Créé en 1936 par Lee Falk et Ray Moore, le Fantôme porte d'abord l'identité de Sir Christopher Standish, naufragé sur une côte sauvage en 1526. Sauvé d'une mort certaine par les pygmées Bandar, il devient le Fantôme afin de lutter contre le crime. Sorte de roi de la jungle, entre Tarzan pour l'environnement et les super-héros classiques pour l'accoutrement, il lègue à son fils le droit de perpétuer sa mission. Les générations passent et le Fantôme demeure, réputé immortel, invincible. Une transmission héréditaire du statut de justicier. Signes particuliers du Fantôme : maître du berger allemand Satan, il prend pour repaire une grotte en forme de crâne et porte une bague mortelle imprimant sur le front de ses ennemis une tête de mort !

Malgré un look assez rétro, Le Fantôme semble reprendre du service en ces années 94/95, après un long séjour dans les limbes de l'oubli, une aventure cinématographique sous forme d'un sérial médiocre en 1943 (***The Phantom*** de B. Reeves Eason), le pilote d'une série avortée dans les années 60, une poignée de tentatives d'adaptation en Australie (par Simon **Sauvez Willy** Wincer et Gary Keady, réalisateur d'un film de science-fiction punk et musical, **Sons of Steel**).

Joe Dante se dévoue à ce come-back inespéré. Mais le réalisateur de **Gremlins** et **Hurlements** attend en ce moment le feu vert d'*Universal*, son producteur inquiet du budget gigantesque du projet. Le tournage en Australie est donc pour l'instant reporté. Seul une enveloppe revue à la baisse permettrait de le relancer. C'est Billy Zane (le psychopathe de **Calme Blanc**) qui devrait interpréter le justicier avec, suspendue à ses bras, la sculpturale Cameron Diaz, la fiancée du Mask. Pour l'heure, le Fantôme est le héros d'une série de dessins animés co-produite par la France et les Etats-Unis. Ce ***Fantôme 2040*** dépoussière radicalement le personnage, désormais citoyen de Metropia, une mégalopole tentaculaire à la **Blade Runner** où grouillent les Biots, des robots destinés aux tâches ingrates. Sans cesse au bord de l'explosion sociale, Métropia est victime de l'ambition dévorante de Natacha Madison et de son fils Alex. Pour les freiner dans leurs ardeurs expansionnistes, Ric Batteur, un jeune type de 18 ans, se résout, après quelques réticences, à enfiler la panoplie du Fantôme héritée de ses parents adoptifs. ***Fantôme 2040*** : une série honnête, standard, influencée par la science-fiction cyberpunk, James Cameron, l'animation et la robotique japonaises. On connaît de plus vilaines références...

■ M.T. ■



■ *Le Fantôme, un concurrent de Tarzan : pagne contre collants* ■


■ *Ranxeros, l'androïde destroy de Liberatore* ■


■ *Warren Hull dans le smoking du prestidigitateur* (**Mandrake the Magician**, *1939*) ■

MANDRAKE

Entre Nick Carter et Houdini, Mandrake cumule les fonctions de magicien et de détective. Imaginé par Lee Falk en 1924, le premier Mandrake ne fait ses premiers pas dessinés que dix ans plus tard. Succès immédiat pour ce prestidigitateur gominé, élégant, hypnotiseur, et dont les tours relèvent plus du surnaturel que de l'adresse. A ses côtés : Lothar, un ancien et imposant roi africain et Narda, sa fiancée, princesse des Balkans. Rétro, au point de sembler en permanence surgir d'un cabaret des années 20, Mandrake apparaît pour la première fois à l'écran dans le sérial laconiquement titré ***Mandrake the Magician*** réalisé en 1939 par Sam Nelson. Maladroit, ce film à épisodes échoue assez lamentablement à suivre les méfaits d'un vilain du nom de La Guêpe cherchant à détruire tous les moyens de communication existant à la surface du globe. Le téléfilm de 1954 avec un certain Coe Norton dans le rôle-titre laisse le même souvenir périssable.

L'art combiné de la grande illusion et de l'aventure mystérieure, c'est Federico Fellini qui faillit le concrétiser. Avec Marcello Mastroianni/Mandrake et Claudia Cardinale/Narda, le Maestro réalise un bout d'essai, pré-film demeuré en l'état. Pour se consoler, il demande à son acteur fétiche de revêtir la panoplie du magicien pour une jolie séquence mélancolique de **Ginger et Fred**, réalisé vingt ans plus tard. Après que le producteur Al Brodax (**Le Sous-Marin Jaune** des Beatles) ait vainement tenté de sortir le prestidigitateur gominé de son chapeau, Mandrake connaît les honneurs d'une comédie musicale sur scène et d'un téléfilm en 1978, lequel actualise l'aspect du héros (incarné par un bellâtre permanenté du nom d'Anthony Herrera) et explique l'origine de ses pouvoirs, à savoir son sauvetage par des moines mystiques de l'Himalaya. Ce Mandrake-là cachetonne dans les casinos de Las Vegas ! Quelle misère...

• Grand connaisseur en matière de bande dessinée, Alain Resnais (oui, celui de **L'Année Dernière à Marienbad** et de **Smoking/No Smoking** !) essaie un temps de monter un **Mandrake** cinéma. Un rêve non réalisé. Non réalisée également la tentative des duettistes d'**Absolute Beginners**, le réalisateur Julian Temple et la rock-star David Bowie. Pour l'heure, les droits du personnage de Lee Falk reposent chez *Pentafilm*, une maison italienne de production qui, visiblement, ne sait pas trop quoi en faire.

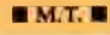
■ M.T. ■

RANXEROS

Comment porter fidèlement à l'écran les aventures pour le moins destroy de l'androïde cogneur Ranxeros ? Une véritable gageure à laquelle se sont heurtés quelques téméraires. Ce sont notamment Serge Gainsbourg, et Jean-Baptiste Mondino qui demanda à Christopher **Elephant Man** Tucker de confectionner le maquillage de son héros...

Pour la première fois publié en 1978 dans *Cannibale*, une revue underground italienne, les personnages de Liberatore et de feu Tamburini évoluent dans un futur proche en proie à l'anarchie la plus violente. Des hordes de dingues sur-armés écument la ville, des drogues ultra-nocives déciment les junkies... Dans cet environnement urbain dantesque, un androïde défonceur de crânes et amnésique, sorte de monstre de Frankenstein à la mode punk, conte fleurette à une gamine très polissonne du nom de Lubna... Un rien de pédophilie cybernétique vient pimenter un plat déjà fortement corsé, où science-fiction cohabite avec gore, provocation et bastons titanesques. Le récit s'articule autour d'une gigantesque chasse à l'homme organisée par un puissant trust international, vendeur de plaisir à la planète entière...

C'est par l'intermédiaire du producteur-distributeur Samuel Hadida qu'un **Ranxeros** cinématographique refait récemment surface. Adapté sous forme de scénario par Christophe Gans et Thierry Cazals (qui ont injecté dans l'histoire une galerie de personnages à géométrie variable et un zeste de science-fiction à la **Akira**), la bande dessinée continue de passer de main en main. Après celles de Tony Scott, ce sont celles de Marco Brambilla (**Demolition Man**) qui manipulent ce matériau explosif, dont la concrétisation à l'écran signifie des coupes sévères dans les débordements de ses créateurs. Les producteurs envisagent soit Bruce Willis soit Sonny Rollins (des Rolling Stones) pour tenir le rôle de Ranxeros. Quant à Lubna, toujours selon eux, Vanessa Paradis serait la plus parfaite des interprètes.



■ M.T. ■



■ Les Watchmen, héros d'une œuvre phare du comics. A gauche, le Dr Manhattan ■

■ Black Panther, alias T'Challa le justicier masqué, un super-héros à la peau aussi noire que son costume ■



■ Elektra, la Femme Fatale de Daredevil, attend le passage au grand écran. C'est Oliver Stone qui s'y colle ■

WATCHMEN

Roman graphique exceptionnel écrit par Alan Moore et dessiné par Dave Gibbons, "Watchmen" fit grand bruit à sa sortie en 1986. Montrant une réalité parallèle dans laquelle un groupe de super-héros participe à la construction d'une société totalitaire, ce comics hors-norme fit un temps partie des projets de Terry Gilliam, qui apporta quelques modifications à un premier script signé Sam Hamm (**Batman**). Le scénario, prometteur, s'ouvrait sur un pré-générique grandiose, dans lequel les Watchmen devaient arrêter un groupe de terroristes menaçant de faire sauter la Statue de la Liberté ! Cruelle et déjantée, cette adaptation virtuelle s'arrêta au stade de l'écriture, personne n'étant convaincu de la viabilité d'un projet aussi onéreux que difficilement vendeur pour un large public. "Watchmen" revint cependant régulièrement dans l'actualité, tout dernièrement avec un script signé Gary Goldman, qui désirait Kenneth Branagh dans le rôle d'un des Gardiens (nu et enduit de teinture bleue en Dr Manhattan ?)...

Autre œuvre majeure d'Alan Moore (dessinée par David Lloyd), "V for vendetta", un sombre brûlot anti-totalitaire, devrait lui être prochainement porté à l'écran, produit par Joel Silver (un homme de goût !), d'après un scénario d'Hilary Henkins. Après que l'on ait envisagé Alan Parker et Stephen Hopkins (**Predator 2**) pour la mise en scène, il est pratiquement certain que Brett Leonard (**Le Cobaye**) sera le réalisateur attitré du projet.

■ **Julien CARBON** ■

BLACK PANTHER

Probablement le projet le plus excitant du lot. C'est au début 1966 que Stan Lee et Jack Kirby introduisent le premier super-héros noir de la *Marvel* dans un numéro des "Quatre Fantastiques". T'Challa, souverain d'une nation africaine imaginaire, est Black Panther, un justicier masqué pariculièrement séduisant qui aura sa propre série en 77. L'adaptation filmée devrait être prochainement mise en chantier, avec rien moins que John Singleton (**Boyz N the Hood**) à la réalisation et Wesley Snipes dans le rôle titre. Un choix évident et un Snipes qui ne se tient plus de joie : *"J'ai lu récemment les quarante premières pages du script, écrit par Terry Hase, l'auteur des* **Mad Max**, *et c'est de la dy-na-mite !"*. Black Panther sera le premier super-héros noir à faire l'objet d'une production à gros budget (**Meteor Man** ne compte pas, ne s'inspirant pas d'un comics). Sacrément excitant !

On murmure également que Blade, un très atypique chasseur de vampires noir des seventies, né lui ausi à la *Marvel* qui tentait alors de s'accrocher aux wagons de la "Blaxploitation" pourrait dans les prochains mois passer au grand écran sous la houlette du réalisateur de **Surviving the Game**, Ernest Dickinson.

Et pour finir, une petite anecdote. Il y a maintenant un peu plus de deux ans, le tout jeune Quentin Tarantino nous confiait à Cannes lors d'une discussion sur la "Blaxploitation" vers trois heures du matin avec l'ami Bernard Lehoux, que son rêve secret était d'adapter les aventures de "Luke Cage, Hero For Fire", le très "groovy" super-fighter créé par *Marvel* en 72. Or on apprend qu'Edward Pressman, producteur de **The Crow**, mettrait actuellement en place le projet. Et si tu tenais ta promesse, Quentin ?

■ **J.C.** ■

ELEKTRA

Créée par Frank Miller au début des années 80, Elektra est uniquement née selon les dire de son auteur *"parce que j'avais très envie que Daredevil ait sa Femme Fatale"*. Cette fille d'un ambassadeur tué dans un attentat, devenue une experte ultime en art martial, un véritable "ronin" féminin, pourrait bien passer à l'écran avant Daredevil (annoncé pour le réalisateur Chris Columbus qui lui aurait préféré **Les Quatre Fantastique**). S'inspirant de la mini-série "Elektra Assassin" de Miller et Sienckiewicz en 86, Oliver Stone préparerait sa version de cette héroïne étrange. Question : comment va-t-il faire cette fois pour nous servir sa théorie du Grand Complot ?

Revenons aux choses sérieuses avec un autre opus signé Frank Miller, "Sin City", cette saga très dure présentée par l'auteur comme un Mike Hammer puissance dix ! On a en effet murmuré récemment que Sam Raimi produirait l'adaptation filmée de ce cauchemar urbain grandiose, que réaliserait Miller, où des brutes aussi épaisses que névrosées règlent leurs comptes à coups de 45 quand ils n'affrontent pas des prostituées ninja ! Plusieurs fois annoncé au stade de la pré-production, ce script grandiose devrait pour l'instant rester dans les cartons, Miller ayant décidé de repousser à plus tard sa première tentative de réalisation pour se consacrer exclusivement à la construction graphique du mythe "Sin City". Ce qui n'est peut-être pas plus mal...

■ **J.C.** ■

BATMAN

Attendu par tous, le tournage de **Batman Forever** a débuté le 21 septembre à New York et devrait s'achever dans les derniers jours de l'année à Los Angeles. Exit Tim Burton, réalisateur des deux premiers chapitres ; il sera ici officiellement crédité comme producteur exécutif, mais devrait retrouver rapidement l'univers de la série si son **Catwoman** avec Michelle Pfeiffer voit le jour. Adieu également à Michael Keaton, étrange sosie de Julien Lepers qui échoua on ne sait trop comment dans la cuirasse du Dark Knight. La mise en place de ce troisième chapitre s'annonce donc comme une véritable opération de changement dans la continuité, avec Joel Schumacher à la mise en scène (**L'Expérience Interdite**) et Val Kilmer (**Les Doors**) dans le rôle du Chevalier de Gotham. Comme ont tenu à l'annoncer les producteurs dès les premiers jours, ce nouvel opus fera place à l'action, verra Batman rendre la justice aux quatre coins de Gotham, et devrait comporter de nombreuses poursuites sur les toits de la mégalopole, du Arkham Square au Chinatown local en passant par Lady Liberty (la Statue de la Liberté du coin) et... l'Asile d'Arkham (AAaaah !). C'est dans ce haut lieu de la démence criminelle que nous découvrirons dans l'une des premières séquences du film le terrifiant Double-Face, alias l'ex-district attorney Harvey Dent à demi-défiguré à l'acide, qui sera interprété par Tommy Lee Jones, prenant la place de Billy Dee Williams qui incarnait brièvement Dent dans le premier chapitre. La représentation de cet ennemi majeur de la saga Batman devait être en tout point conforme à celle du comics original, comme le raconte Schumacher : *"Dent est pour une part un homme normal et pour l'autre le Fantôme de l'Opéra ! Nous avons donc divisé tout son univers en deux parties égales : sa maison, ses vêtements... Il a même deux petites amies très craquantes, Leather et Lace* (cette dernière étant interprétée par Drew Barrymore, NDR)". L'inquiétant Double-Face, qui tient Batman pour responsable de sa défiguration, s'alliera alors à un autre vilain légendaire, le Sphinx, ici un ex-employé de Wayne Industry bien décidé à détruire le généreux milliardaire. D'abord envisagé pour Robin Williams, le très hystérique Sphinx échoie finalement à Jim Carrey, en odeur de sainteté depuis le succès de **The Mask**.

Innovation importante, l'apparition pour la première fois dans la série de Dick Grayson, l'éphèbe acrobate que l'on verra évoluer dans le cirque de son enfance et qui, traumatisé par la mort de ses parents causée ici par les exactions de Double-Face, ne vivra que pour la vengeance, devenant Robin, le boy-wonder compagnon de Batman, un rôle délicat confié à Chris O'Donnell (le D'Artagnan des récents **Trois Mousquetaires**). Eviter de faire de Robin un mignon en collants sera l'un des défis proposés au réalisateur : *"Il est évident que représenter Robin à l'écran tient du tour de force, mais nous nous appuierons sur son histoire personnelle qui est extrêmement fascinante"*.

Avec sa volonté de revenir aux racines du personnage en s'appuyant sur les situations classiques du comic book, ce troisième chapitre devrait donc convaincre les fans de base du Dark Knight, un peu échaudés il est vrai par le statisme de Keaton. Selon les scénaristes Lee et Janet Batchelor (auteurs de l'excellente série ***L'Equalizer***), Batman tiendra ici pleinement son rôle de super-héros, et n'aura que peu de temps pour les questions existentielles insolubles, trouvant cependant un réconfort bien mérité auprès d'un nouveau personnage féminin, Chase Meridian (Nicole Kidman), psychologue spécialisée en criminologie décidée à étudier Batman et à aimer Bruce Wayne. La sortie du film est prévue pour l'été prochain aux Etats-Unis, et Val Kilmer a déjà signé pour un quatrième chapitre. Wait and see Bat-fans !

■ J.C. ■

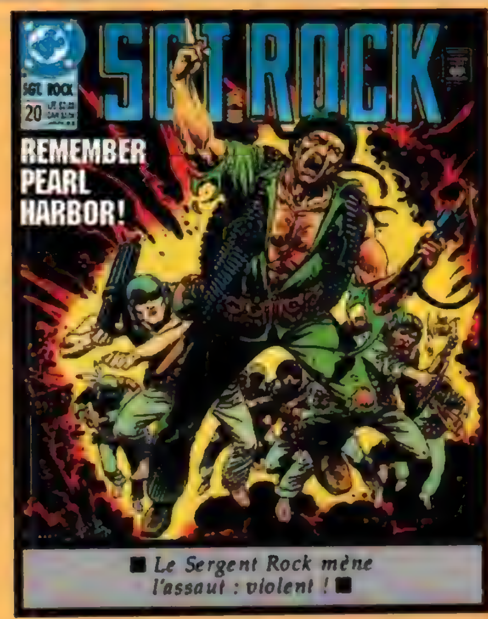
SERGENT ROCK

Annoncée à maintes reprises, l'adaptation des aventures du Sergent Rock, ce très monolithique super-combattant, soldat exceptionnel et meneur d'hommes légendaire immortalisé par le génial Joe Kubert chez *D.C. Comics*, pourrait bien revenir très rapidement à l'ordre du jour. La transposition filmée de ce symbole majeur du comics de guerre aurait en fait dû se concrétiser dès 91, et reposait alors sur un scénario aussi violent que raffiné, retrouvant totalement l'atmosphère éprouvante et épique du comics original. Un script signé David Webb Peoples (**Impitoyable**) qui aurait bien vu Bruce Willis dans le rôle principal (nous aussi !). Tombé un temps dans les limbes, le projet réapparaît en 1993, réécrit par John Milius. C'est alors Renny Harlin (**Cliffhanger**) qui est envisagé à la réalisation et Arnold Schwarzenegger dans le rôle titre, bien qu'on ait également murmuré le nom de Stallone et de quelques autres musclés du même accabit, ainsi que celui de John McTiernan à la mise en scène. Quoiqu'il en soit, il semblerait que le film soit en passe de se concrétiser enfin, avec Joel Silver à la production et Milius (**Conan, L'Aube Rouge**) derrière la caméra. Je ne voudrais pas m'avancer, mais ne vous attendez pas à un grand film démocrate... YES SIR !

■ J.C. ■



■ *De la BD au cinéma, la Tank Girl a perdu quelques atouts non négligeables !* ■



■ *Le Sergent Rock mène l'assaut : violent !* ■

TANK GIRL

Si un homme-kangourou vous apprend à fumer un joint pendant qu'une punkette, arborant un badge "Dark Vador is cool", vous explique les joies du sexe, alors pas de doutes, vous êtes en présence de "Tank Girl", le comic-strip né en 1988 de l'imagination déjantée de Jamie Hewlett et Alan Martin. Publié en Angleterre par le magazine *Deadline*, "Tank Girl" met donc en scène Rebecca Buck, anti-héroïne absolue, adepte du "sex, drugs and rock'n roll", violente, décapante et heureuse propriétaire d'un tank. Si faire le bien est une notion étrangère à la donzelle, se faire du bien se trouve être sa préoccupation première, parcourant sans répit l'Australie et se tapant un maximum de Rippers, les fameux hommes-kangourous. Par son côté "Mad Magazine présente Nikita chez les Freaks Brothers" et ses constantes références à la pop-culture des années 80, "Tank Girl" a rapidement atteint le statut de BD culte, devenant même en Angleterre la figure symbolique des féministes et des militants gays.

Lorsque Rachel Talalay (**La Fin de Freddy, Ghost in the Machine**) découvre la BD, elle sait qu'elle doit en faire son prochain film. Pari difficile puisque dans "Tank Girl", il n'y a que très rarement une histoire complète et aucune linéarité. C'est ainsi qu'aidée par les auteurs de la BD, Rachel Talalay écrit le scénario des origines de la Girl. Au 21ème siècle, un météore s'écrase sur la Terre, la dévastant et l'asséchant. Le Departement of Water and Power (DWP) contrôle désormais le peu d'eau restant. Mais Rebecca Buck, une de leurs employés réduits à l'esclavage, se rebelle, vole un tank et se retourne contre DWP.

Dans le rôle de la Girl, Lori Petty remplace au pied levé Emily Lloyd qui a quitté pour d'obscures raisons la production quelques jours avant le début du tournage. On peut aussi reconnaître sous le maquillage du Ripper Booga le rappeur du groupe Body Count, Ice-T. La tête pensante de DWP étant l'éternel dérangé du cinéma, Malcolm McDowell. Avec ses 30 millions de dollars et le refus de la réalisatrice d'édulcorer le personnage en le passant à la moulinette hollywoodienne, **Tank Girl** pourrait bien être une des très bonnes surprises de 95, en créant le premier vrai héros féminin, féministe et musclé !

■ **Pascal GOURBEREAU** ■



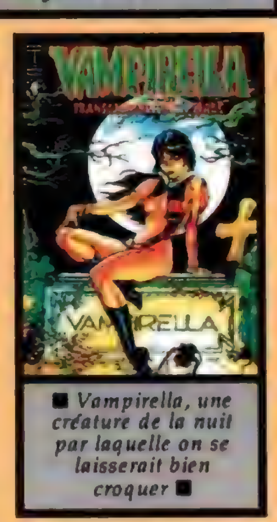
■ *Green Lantern, un héros classique des sixties aux super-pouvoirs* ■



■ *Le Tick, un super-héros rigolo pour une mise en boîte incroyable des comics* ■



■ *A Prince Vaillant (Robert Wagner), rien d'impossible !* ■



■ *Vampirella, une créature de la nuit par laquelle on se laisserait bien croquer* ■



■ ***Tintin et le Lac aux Requins**, une apparition très animée du globe-trotter sur le grand écran* ■

■ TINTIN ■

C'est en 1929 que la carrière du plus célèbre des reporters globe-trotters belges, Tintin, débute par un voyage "chez les soviets". Le conservatisme dans l'air du temps le conduit ensuite dans les colonies, au Congo. Suivront une longue série d'aventures menées tambour battant par le dynamique héros qui se verra adjoindre quelques compagnons hauts en couleur comme le capitaine Haddock, le professeur Tournesol ou les Dupont-Dupond. A sa mort en 1983, Hergé travaillait sur "Tintin et l'alph-art" dont seuls les crayonnés paraîtront. L'auteur était tellement proche de son personnage qu'il a toujours refusé de le confier à d'autre dessinateurs.

En 1956, les studios *Belvision* produisent une série de dessins animés de 5 minutes chacun que suivront deux longs métrages d'animation, **Tintin et le Temple du Soleil** (69) et **Tintin et le Lac aux Requins** (71). Tintin connaît également deux aventures sous les traits de Jean-Pierre Talbot (aujourd'hui GO au *Club Med*) : **Le Mystère de la Toison d'Or** (60) et **Tintin et les Oranges Bleues** (64). En 1992, les sociétés *Ellipse* et *Nelvana* produisent une nouvelle série de 39 dessins animés qui remettent le héros d'actualité, le tout accompagné d'une importante campagne de marketing concernant les produits dérivés. Mais le gros regret reste l'abandon du projet de Steven Spielberg, il y a dix ans déjà, qui devait s'inspirer de plusieurs albums après être parvenu à vaincre les réticence des ayants droit. Finalement, après quelques années de tractations et de mésaventures dignes du plus mauvais soap-opera (comme les mésaventures sentimentales de Mme Veuve Hergé avec un homme à moitié plus jeune à qui elle confiera les rênes de l'Empire Hergé au grand désespoir des gardiens de la flamme sacrée), Spielberg renoncera à produire ce **Tintin** qui aurait dû être mis en scène par Jean-Jacques Beinex et interprété par Christophe Lambert.

■ M.B. ■

■ PRINCE VAILLANT ■

Fils d'Aguar, roi déchu du royaume de Thulé, Prince Valiant (Vaillant en France !) décide de se rendre à la cour du Roi Arthur afin d'y devenir un des chevaliers de la table ronde. Il y parviendra après de nombreuses aventures épiques et amoureuses...

Créée en 1937 par Harold Foster, cette bande dessinée est une véritable saga dans laquelle les personnages vieillissent et ont des enfants qui eux-mêmes... S'appuyant sur une énorme documentation, la série a été assurée magnifiquement, et de façon très cinématographique par Foster jusqu'en 1971. Le cinéma s'est intéressé au Prince Vaillant en 1954 sous la direction d'Henry Hathaway pour un somptueux livre d'images en technicolor et cinémascope. Un juvénile Robert Wagner y prête son enthousiasme au personnage et lutte contre le ténébreux Sire Brack (James Mason en grande forme). En 1958, une tentative de série télévisée produite par Bob Hope se solda par un échec et il faut attendre 1991 pour voir le valeureux guerrier revenir dans une série de 26 dessins animés, ***The Legend of Prince Valiant***, diffusée sur *France 3*. Depuis décembre 1991, un projet de long métrage au budget de 40 millions de dollars est annoncé chez la firme allemande *Constantin Films*, mais le scénario traîne d'écritures en ré-écritures. Patience...

■ M.B. ■

■ Et aussi...

THE BADGER - En 1983, Mike Baron et Jeffrey Butler imaginent ce vaillant combattant du crime dont le côté psychotique lui permet de prendre plusieurs personnalités. *Paramount* développe actuellement le projet, motivé par le phénomène **The Mask**.

Dr. STRANGE - L'un des enfants les plus attachants de Stan Lee, né en 1963. Après avoir perdu l'usage de ses mains dans un accident automobile, le chirurgien Stephen Strange fréquente un mystique de l'Himalaya qui lui inculque de fabuleux pouvoirs, lesquels lui serviront à défendre les opprimés. Après un téléfilm de Philip DeGuere en 1978, Dr. Strange fait l'objet d'une tentative d'adaptation par le scénariste Bob Gale, complice de Robert Zemeckis sur la série **Retour vers le Futur**.

GREEN LANTERN - Enfanté dans les années 60 par Gil Kane, c'est un super-héros basique, héritier des pouvoirs incroyables que lui lèguent des extraterrestres. Tout vert, assez sobre, il attend depuis six/sept ans que le producteur Joel Silver veuille bien lui prêter vie.

LONE WOLF & CUB - Alias **Baby Cart**, une série de films japonais fameux et adultes d'après le manga créé par Kazuo Koike en 1970. Les droits de l'errance du samouraï déchu Itto Ogami et du fils en bas âge Daïgoro sont désormais dans l'escarcelle d'Edward Pressman, producteur de **The Crow** et **Judge Dredd**. Un homme de goût. Un certain John Bruno s'attèlerait à la mise en scène.

NICK FURY - En 1963, Stan Lee et Jack Kirby créent ce Sergent aimant la guerre, usant de méthodes cruelles envers ses ennemis. A la tête d'un commando pittoresque et barbare, il met son patriotisme exacerbé et sa haine des ennemis de l'Amérique au service d'une agence gouvernementale. James Cameron aime tellement le personnage que Charlton Heston dans **True Lies** en est le sosie, bandeau sur l'œil à l'appui. Un scénario signé Gregg Pruss végète depuis un moment déjà.

PLASTIC MAN - En 1941, Jack Cole imagine Eel O'Brien, un dangereux voleur que recouvre un étrange acide durant un cambriolage. Désormais élastique, il décide de payer sa dette envers la société en combattant le crime. **Plastic Man** stationne chez *Amblin*, la société de production de Steven Spielberg, qui le confia un temps aux bons soins de Joe Dante. Les innovations récentes en matière d'effets spéciax tendent à le sortir de sa léthargie. Réalisateur pressenti : un certain Bryan Spicer.

LE SURFER D'ARGENT - Silver Surfer, issu de l'imagination de Stan Lee et Jack Kirby en 1966, se nomme en fait Norrin Radd et est recouvert d'une pellicule argentée pour se protéger contre les rayons comisques. Il combat les ambitions expansionnistes de son créateur, le cyclopéen Galactus. Le producteur allemand *Constantin Films* en détient les droits.

THE TICK - Créé par Ben Edlund en 1990, le Tick est une caricature désopilante de tous les super-héros. Mégalomane, destructeur, imbu de lui-même, le Tick prend pour assistant un jeune type grassouillet grimé en lapin. Ce personnage qui est à la bande dessinée fantastique ce que *Les Simpson* est au soap-opera sévit dans une série animée pour la télévision produite par *Sunbow Productions* et *20th Century Fox*.

VAMPIRELLA - Imaginée en 1968 par un staff collégial, notamment composé de Forrest Ackerman, Archie Goodwin et Frank Frazetta, Vampirella, superbe pompeuse de sang née sur la planète Drakulon, découle du personnage de Vampira, ghoule vedette de **Plan 9 from Outer Space**. Depuis quelques années, Jim Wynorski, pilier de la série B aux forts accents de Z, tente de tourner conjointement deux **Vampirella** ciné, avec sa muse Brinke Stevens dans le body très échancré de la séduisante vampire.

X-MEN - Une des équipes de super-héros les plus fameuses de l'histoire du comics. Inventés par Stan Lee et Jack Kirby en 1963, les X-Men, dirigés par le professeur Charles Xavier (un aveugle en chaise roulante), se composent notamment d'Iceman (le réfrigérateur humain), Cyclops (émetteur de rayons destructeurs), Marvel Girl (capable de déplacer les objets à loisir), Angel (une beauté ailée)... Le groupe intégrera de nouveaux membres au fil des années, tous volontaires dans la lutte contre le crime. Déjà adapté sous forme de dessins animés télé, les X-Men attendent que **Carolco**, son producteur, se décide. Après James Cameron, c'est Richard Donner qui est aujourd'hui impliqué dans le projet.

■ M.T. ■

à suivre !



■ *Susan Sarandon & Tommy Lee Jones* ■

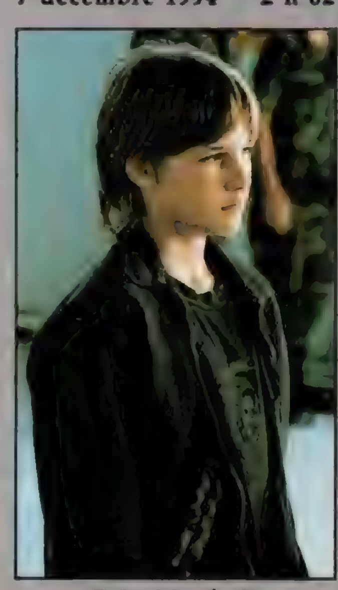
le client

Les gens qui ont du goût ont l'habitude de ne pas mettre le meilleur plat sur la table dès l'entrée. On garde le meilleur pour la fin. La meilleure scène du **Client** est, elle, au tout début du film. De là à dire que Joel Schumacher n'est pas un homme de goût, il n'y a qu'un pas que l'on franchira aisément au regard de la filmographie accablante du monsieur. Cela dit, si cette séquence est assez mal placée, elle reste ce que le réalisateur a fait de mieux dans sa carrière.
Deux gamins, deux frères, se cachent dans un bois pour fumer une cigarette à l'insu de leur mère. Surgit alors une voiture de luxe au volant de laquelle le conducteur semble avoir un comportement des plus anormaux. Et pour cause, abreuvé d'alcool et étourdi par des calmants, le chauffeur sort de sa voiture et installe un tuyau d'arrosage partant du pot d'échappement pour atterrir dans la voiture. Le monsieur fait donc une tentative de suicide. Les deux gosses, cachés derrière un talus, se demandent s'ils doivent intervenir. L'aîné des deux frères se décide à bouger et enlève en cachette le tuyau du pot d'échappement. Le suicidaire surprend l'enfant, le menace d'une arme, l'oblige à monter dans la voiture et, persuadé qu'il emportera l'adolescent dans la mort avec lui, se met à lui confesser tout sur ses activités mafieuses. La séquence est empreinte d'un suspense terrible. Elle est découpée au millimètre, jouée à la perfection et mise en scène par un Schumacher en état de grâce. Le problème, c'est qu'elle ne dure que 20 minutes et qu'ensuite, il n'y a plus rien d'intéressant. Le gosse (interprété par un hallucinant petit débutant nommé Brad Renfro) s'en sort. Il devient un témoin potentiel que s'arrachent un avocat général grand-guignolesque (Tommy Lee Jones) et des mafieux de carnaval (dont l'épouvantable Anthony LaPaglia). Pour se protéger, l'enfant s'attache les services d'une avocate à qui rien ne fait peur (impeccable Susan Sarandon). On sombre dans le téléfilm bateau, le thriller de pacotille. Inspiré d'un roman de John Grisham ("La Firme", "L'affaire Pélican") lui-même peu inspiré en l'occurrence, **Le Client** ne restera donc pas dans les mémoires si ce n'est pour ses vingt premières minutes. Et on se prend à espérer. Si Schumacher arrive à maintenir un tel niveau de mise en scène pendant deux heures, alors son **Batman 3** a une chance d'être de qualité. Mais peut-il rester à ce niveau tout au long d'un film ? Les paris sont ouverts.

■ **Didier ALLOUCH** ■

Warner présente Susan Sarandon & Tommy Lee Jones dans une production ***Regency Enterprise*** *LE CLIENT (THE CLIENT* - USA - 1994) avec Brad Renfro - Mary-Louise Parker - Anthony LaPaglia - Ossie Davis **photographie de** Tony Pierce-Roberts **musique de** Howard Shore **scénario de** Akiva Goldsman et Robert Getchell d'après le roman de John Grisham **produit par** Arnon Milchan et Robert Getchell **réalisé par** Joel Schumacher

7 décembre 1994 — 2 h 02



■ *Brad Renfro* ■

gettysburg, la dernière bataille

Le 1er juillet 1863 commence une bataille de trois jours. Une bataille dont dépend l'issue de la Guerre de Sécession. D'un côté : 88.000 nordistes commandés par le Général George G. Mead. De l'autre : 75.000 sudistes dirigés par le légendaire Général Lee. 43.000 soldats, moitié-moitié dans les deux camps, périssent lors de cet affrontement sanglant. Avec des moyens considérables alloués par le mogul de *CNN*, Ted Turner, Ronald Maxwell reconstitue dans ses moindres détails cette bataille absurde qui scelle la défaite des partisans de l'esclavage. 15.000 figurants occupent par exemple l'écran dans les moments les plus spectaculaires de cette super-production de plus de quatre heures harmonieusement aménagées en deux parties bien distinctes. La première décrit l'avancée des deux armées, les préparatifs du combat, la prise de conscience des deux généraux, la présentation des officiers, de quelques soldats anonymes aussi... Ronald Maxwell attache une grande importance à cette logistique tant militaire qu'humaine, au processus qui aboutit à la bataille, à tout ces petits riens, ces détails qui rendent l'événement inéluctable. Véritable historien en fonction derrière la caméra, extrêmement bien documenté, il évite de militer pour l'un ou l'autre des camps, de décrire les officiers sous un jour manichéen, partisan. Son ambition : décrire une tragédie humaine tant du côté des Nordistes que des Sudistes. Opération réussie, même si l'académisme de la mise en scène atténue son souffle épique. Mais Ronald Maxwell n'a visiblement pas désiré ce souffle épique, privilégiant une approche documentaire, très claire, où la guerre est avant tout affaire de circonstances, de non-choix. Lorsque se déchaînent fusils et canons, **Gettysburg** prend une dimension impressionnante, du fait de l'abondante figuration présente devant les caméras, des mouvements de troupe décrits avec netteté, intelligence. Pas besoin d'être un fin stratège ou un amateur éclairé d'histoire pour comprendre les erreurs des généraux, le pourquoi de la boucherie. Dans sa description de la guerre, **Gettysburg** n'a donc rien d'exaltant, d'allègre. C'est sa force et aussi sa faiblesse car le spectacle de la guerre demande également de la fougue, du panache. Ces options, le cinéaste les néglige totalement, préférant l'approche froide, formelle, essentiellement à l'écoute des états-majors. Honnête, **Gettysburg** n'en demeure pas moins un regard fort sur la guerre, une reconstitution irréprochable du point de vue des historiens. Petit détail qui cloche cependant : afin que ses comédiens soient les sosies parfaits de leur personnage, Ronald Maxwell leur demande de porter des fausses barbes, des postiches, des bacchantes. Et ça se saute aux yeux que Martin Sheen, Tom Berenger et Jeff Daniels n'ont pas entretenu leur pilosité faciale, des années durant, dans l'attente du tournage !

■ **Jack TEWKSBURY** ■

Les Films Number One présentent Martin Sheen - Tom Berenger - Jeff Daniels dans une production **Turner Pictures** *GETTYSBURG* (USA - 1993) avec C. Thomas Howell - Sam Elliott - Maxwell Caulfield - Kevin Conway - Richard Anderson - Stephen Lang - Richard Jordan **photographie de** Kees Van Oostrum **musique de** Randy Edelman **scénario de** Ronald Maxwell d'après le livre de Michael Shaara **produit par** Robert Katz - Moctesuma Esparza & Mace Neufeld **réalisé par** Ronald Maxwell

14 décembre 1994 — 4 h 23



■ *Tom Berenger* ■



■ Charlie Sheen & Nastassja Kinski ■

terminal velocity

Tiens, cela faisait longtemps que l'on n'avait pas eu un petit film d'espionnage sympa avec action, cascades et petites pépées. Depuis la chute de l'URSS, plus beaucoup d'espions russes à se mettre sous la dent. **Terminal Velocity** vient à point pour combler ce manque. Il y en a des "KGBmaniaques" dans ce film, même de gentils espions russes, et tout ce petit monde se fout allègrement sur la gueule. Au milieu de cet affrontement entre espions en manque de guerre froide, on trouve un instructeur parachutiste du nom de Ditch (Charlie Sheen), lequel se retrouve impliqué dans l'affaire après avoir été jugé responsable de la mort accidentelle d'une de ses élèves, Chris (Nastassja Kinski). Refusant sa culpabilité, Ditch se lance dans une enquête personnelle sur la mort de la jeune femme. Son investigation l'entraîne en pleine guerre d'espionnage russo-américaine. Et l'insouciant Ditch, qui ne pensait qu'à s'envoyer en l'air, avec ou sans parachute, se retrouve détenteur d'un secret qui pourrait mettre en péril la paix mondiale. ..

On va s'arrêter là dans la narration du récit. Pas question de gâcher le suspense. L'intrigue, plutôt bien agencée et développée tranquillement tout au long du film, est pimentée de superbes séquences de sauts en parachute. Certes, le film est assez classique et ne va pas révolutionner le genre. Mais comparé aux thrillers d'aujourd'hui où les affaires financières et politiques ont pris le pas sur l'espionnage, le vrai, on se dit que **Terminal Velocity** est ce que l'on peut appeler un bon film. Charlie Sheen est très convaincant en parachutiste surdoué et casse-cou et Nastassja est toujours aussi jolie (même si de ce point de vue, les amateurs porteront plutôt les yeux sur la jeune fille plâtrée qui apparaît au début du film, une superbe brune aux yeux bleus, le genre à faire monter la température d'un seul coup). Deran Sarafian, bien plus inspiré ici que sur son affreux **Deux Doigts sur la Gâchette**, contrôle bien ses personnages et ne se laisse pas dépasser par son histoire. Un bon petit film. Vraiment.

■ **Guy GIRAUD** ■

Gaumont Buena Vista International présente Charlie Sheen & Nastassja Kinski dans une production **Interscope Communications/Polygram Entertainment** *TERMINAL VELOCITY* (USA - 1994) avec James Gandolfini - Christopher McDonald - Gary Bullock - Melvin Van Peebles **photographie de** Oliver Wood **musique de** Joel McNeely **scénario de** David Twohy **produit par** Scott Kroopf & Tom Engelman **réalisé par** Deran Sarafian

4 janvier 1995 — 1 h 41





■ *Tim Roth* ■

little odessa

L'Expert, True Lies, Speed... Ces films hollywoodiens adrénalisants et jouissifs ont généralement tendance à stagner dans les tripes plutôt que dans les cœurs. Tout le contraire de **Little Odessa** en quelques sorte. Produit pourtant par la firme *New Line* (ses **Freddy**, ses **Critters...**), **Little Odessa** est un polar psychologique très prometteur qui s'intéresse plus aux états d'âme de ses personnages qu'à leurs coups de feu. Avec ce premier essai, le jeune (25 berges) James Gray frappe donc très fort au niveau de l'émotion. Son film raconte les pérégrinations de Joshua, un tueur froid et (apparemment) sans âme, qui revient dans le Little Odessa de son enfance, une communauté juive russe située près de New York. Là, il retrouve un frère qui le vénère, une mère atteinte d'une tumeur au cerveau et un père qui le renie à cause de son job de flingueur. Hélas pour Joshua, la mafia ukrainienne qui rôde dans le coin vient apporter son lot de malheurs (traduire : des balles) pour ces retrouvailles difficiles...

Si **Little Odessa** est aussi puissant au niveau des sentiments (voir la scène de la mort de la mère et celle où Joshua manque d'abattre froidement son père dans la neige), c'est probablement parce que le film est proche de ceux des pays de l'Est, l'ennui en moins. Et si **Little Odessa** ressemble tant à un film de l'Est, c'est parce que le réalisateur "intello" (ben oui, il est passé l'autre jour au Cercle de Minuit !) James Gray est lui-même de souche juive russe. Cela se ressent dans ses propos quand il parle si justement du film : *"C'est l'histoire d'une famille dont aucun des membres n'a jamais réussi à communiquer avec les autres, et leur foyer est devenu un endroit silencieux, un lieu de mort. C'est ça qui les détruit. La violence n'est que le produit de leur silence"*. Une violence qui finit par exploser gravement dans les dix dernières minutes du film lors d'un gunfight traumatisant. Quant aux interprètes, ils sont tous absolument incroyables : des revenants Maximilian Schell et Vanessa Redgrave (le père et la mère) en passant par Edward Furlong (l'ado de **T2**) dans la peau du frangin et bien sûr le décidément fascinant Tim Roth, époustouflant de désespérance dans la carcasse du tueur nihiliste... Arrêtez de lire, j'ai fini la critique.

■ **Christophe LEMAIRE** ■

Les Films Number One présentent Tim Roth & Edward Furlong dans une production **New Line Cinema** *LITTLE ODESSA* (USA - 1994) avec Moira Kelly - Vanessa Redgrave - Maximilian Schell **photographie de** Tom Richmond **musique de** Dana Sano **produit par** Paul Webster **écrit et réalisé par** James Gray

4 janvier 1995 — 1 h 47



■ *Edward Furlong* ■

PRESSE ZAPPING

Suivant le même principe que "l'oeuf ou la poule ?", il est difficile de savoir qui, du couple Stallone/Stone ou de la presse, a entamé une campagne d'intox monstrueuse concernant la somme toute banale, et unique scène d'amour de *L'Expert*. Une seule chose est sûre : tout le monde en a parlé. Compte-rendu...

"*La rencontre de Sharon Stone et Sylvester Stallone dans **L'Expert** (...) est très chaude. La scène d'amour entre les deux stars n'a pas fini de faire couler de l'encre...*" prévenait justement LE PARISIEN. Même si les avis sont très partagés sur L'Expert, il faut bien avouer que le film de Luis Llosa détonne singulièrement dans la masse des grosses productions hollywoodiennes de genre. Vendu comme un gros "actionner", L'Expert emprunte en fait à ses risques et périls les sentiers du film noir. Décontenancée, la critique n'a dans l'ensemble pas cherché plus loin, démolissant le film tel qu'on le lui avait vendu, et négligeant de le réhabiliter tel qu'en lui-même. Penser par sa propre initiative alors qu'on a un dossier de presse sous la main, il faudrait quand même être un fieffé con ! Parce que L'Expert est soi-disant une histoire d'explosions (beaucoup) et de sexe (très peu), les critiques ont donc parlé d'explosions (très peu) et de sexe (beaucoup). Normal !
Voici, par ordre alphabétique des titres de presse, les réactions à la fois critique et braguettaire suscitées par la scène d'amour entre Sharon Stone et Sylvester Stallone, sous une douche donc, la seule du film.

LE CANARD ENCHAINE trouve comme à son habitude la formule qui tue : "*Au bout l'un long moment, l'un et l'autre s'étreignent sous une douche. Le spectateur continue à se raser*".

FIGAROSCOPE : "*Comment, diable, la plus énivrante, la plus déboussolante, la plus sensuelle, la plus excitante, la plus "hot", la plus troublante, celle qui est passée maître dans l'art de séduire un mâle en titillant ses plus basiques instincts, a-t-elle pu poser ses lèvres douces commes des coussinets de soie sur celles aussi craquelées que les abords d'une oasis après une grande sécheresse d'un M. Muscle dans un grain de sable de charme ?*" s'interroge le critique choqué, et forcément jaloux, qui a détriqué méchant à la vue de la scène.

FRANCE DIMANCHE offre à ses lecteurs (tss, tss, pas de commentaires SVP) toutes les photos de la scène, accompagnées d'une grosse légende : "*Une douche qui risque de faire monter la vapeur dans les salles de cinéma !*". Suit un article consacré à Sharon Stone commencant par ces lignes : "*Au cinéma, elle ose tout faire. Offrir son corps aux caméras, tourner les scènes d'amour les plus torrides et les plus réalistes comme dans **Basic Instinct**, ne lui pose aucun problème. Faire l'amour sous la douche avec le très viril Sylvester Stallone, comme dans **L'Expert**, son dernier film, lui paraît tout à fait naturel*". Sharon Stone star du X ? Ne cherchez pas, la confusion est voulue, même si l'article ne dira pas si l'actrice trouve aussi naturel de pomper ses producteurs !

FRANCE-SOIR est super déçu parce qu'il attendait un film de cul bien chaud, histoire de se rincer l'oeil : "*Hélas, ce qui devait être une bombe érotique et passionnante est un pétard mouillé. Sylvester Stallone ne joue que de ses muscles. Quant à Sharon Stone, elle fait du tourisme. Du coup, leurs ébats sont aussi pimentés qu'un plat de légumes bouillis*". Analyse de texte : légumes pour les corps, bouillis pour la douche. Belle image... "*Au bout d'une heure quinze d'action, les deux stars finissent par se rencontrer (...) et font l'amour sous la douche, étreinte de corps bodybuildés et asexués*". Où l'on apprend de la plume molle d'un dur d'oreille que Sharon Stone a un corps bodybuildé et asexué !


■ *Sharon Stone et Sylvester Stallone dans leur célèbre scène de douche* ■

INFOMATIN : "*Dire qu'il s'agit d'un pétard mouillé relève de l'évidence, puisque la scène se termine sous la douche. Mais force est de reconnaître que les papouilles croustillantes attendues se limitent à quelques attouchements purement symboliques, poitrines dénudées (il en a plus qu'elle), et basta*". Oui, pour les gros plans de sexes turgescents ou humides, on reste un peu sur sa faim !

LE JOURNAL DU DIMANCHE titre "*L'artificier et la bombe sexuelle*" et continue sur sa lancée dans les associations de mots (pour montrer qu'il a autant d'esprit que de vocabulaire) : "*Attirés par la réunion à l'écran de Mister Muscles et de Miss Sexy, les spectateurs devront pourtant patienter quelque quatre-vingt minutes avant de voir les deux protagonistes se livrer aux joyeusetés du Kama-Soutra. En fait, l'étreinte torride se déroule sous une douche. Là, sous des angles étudiés, Stallone et Stone se livrent à leurs instincts les plus basiques sous des déluges d'eau savonneuse, histoire de se faire mousser*". Jeu de mot, aurait dit Maître Capello !
"*Pire, les étreintes entre Stone-Stallone sont aussi torrides qu'un pic à glace*" continue le journal qui a vu **Basic Instinct** et essaie dans un style laborieusement imagé de le faire comprendre.

LIBERATION : "*Censé faire grimper brutalement la température ambiante, le duo Sylvester Stallone-Sharon Stone (...) semble plutôt au bord d'une imminente reconversion Gymnase Club, dont ne rougiraient pas nos mascottes en boxer-short fluo Véronique et Davina. Toup touyou toup...*" lance le quotidien nouvelle formule, assenant un coup aussi fatal que surprenant à la critique intelligente.

LIBERTE DIMANCHE fait part de ses regrets : "*Les grands frissons sensuels ne sont pas au rendez-vous, même dans une scène sous la douche*". Sobre...

LE MERIDIONAL a une façon bien à lui de présenter le couple vedette : "*Deux stars à gros cachets et nues sous la douche (...)*". Un raccourci fulgurant !

MIDI LIBRE donne dans le sensationnel et titre : "*Quand deux stars s'explosent*" (s'explosent quoi ? L'anus ? Non ? Alors quoi, mais quoi ?).
"*Mettant du temps à se rencontrer (...), ils font l'amour sous la douche en nous laissant admirer des anatomies hyper rebondies des deux côtés*". Et si, c'est bien le fion !

LE MONDE fait concurrence à LIBERATION dans le genre sportif : "*Leur "scène de douche" tient moins de l'échange érotique que d'une compétition promotionnelle entre leurs profs de gym respectifs*". En attendant, s'il y avait des Sharon Stone à oilp' dans les douches des Gymnase Club, j'en connais qui feraient plus de sports (ou prendraient plus de douches) !

Chez NICE-MATIN, le critique se croit carrément à HOT VIDEO et balance en gros caractères : "*Démineur pour bombe sexuelle*" (ça ferait tellement un bon titre pour un porno que ça en est un !). La suite est tout aussi graveleuse : "*Pendant longtemps, leurs rapports vont rester platoniques parce que strictement électroniques. Heureusement, au moment où le spectateur commence à perdre patience, l'explosion tant attendue se produit : l'expert en pyrotechnie est enfin parvenu à allumer sa mèche blonde !*". Ils sont à l'étroit dans leurs slips à NICE-MATIN ou quoi ?

PREMIERE se contente d'abord de résumer avant la sortie du film : "*Une petite fille a perdu sa famille, assassinée par la mafia américano-cubaine. Devenue grande, elle s'ap-*


■ *Sylvester Stallone et Sharon Stone dans leur célèbre scène de douche* ■

pelle Sharon Stone et fait appel à Sylvester Stallone pour se venger des affreux à coups de dynamite. Mais l'action n'empêche pas la baise". - Eh les mecs, si on essayait d'être vulgos pour faire remonter les ventes ? - Ouais, pas con ! Le tir est heureusement rectifié dans la critique, moins vulgaire, quoique genre "on s'en bat les couilles" : "*Quant à la scène d'amour proprement dite, elle est inutilement bavarde et maladroitement photographiée. Si elle semble dégager beaucoup de vapeur, c'est surtout parce qu'elle se passe pour l'essentiel sous la douche, nous le savons*". Oui, oui, on sait, allez, bouge de là...

PRESENT : "*On regrettera (...) un feu d'artifesses où Stallone et Sharon Stone, qui n'ont pourtant rien à prouver quant à leur plastique impeccable, se livrent un corps à corps très hot*". PRESENT regrette donc cette scène pourtant décrite dans l'euphorie ("feu d'artifesses", "corps à corps très hot"). Bizarre non ?

PRESSE-OCEAN envoie sur quatre colonnes cette merveille d'accroche : "*L'Expert... en 'sexe... plosif'*". Un jeu de mot qui évoque furieusement un zob en charpie. Beurk !

LE PROVENCAL titre "*Sharon coince Sly sous la douche*", ce qui 1) est faux, 2) est faux mais fait vendre.

TELE K7, titrant "*Sharon et Sly s'envoient en l'air*", joue comme LE PROVENCAL sur la confusion entre les acteurs et leurs personnages respectifs. Qui s'envoie en l'air ? Qui joue dans un film ? Le flou règne...
"*Tout semble y être calibré pour retrouver le succès commercial des films précédents des deux stars. Y compris la scène finale, dans la douche*". Citation juste pour l'erreur.

TELERAMA : rien de particulier. Peut mieux faire...

VALEURS ACTUELLES a misé beaucoup d'espoir dans la scène de cul : "*(...) tout le monde attend le feu d'artifice sensuel, quand le face-à-face devient corps à corps. Il a lieu sous une douche brûlante, mais laisse froid, comme l'ensemble de cette commande réalisée par un tâcheron d'Hollywood, Luis Llosa*" s'énerve-t-il, déçu, et ridicule.

VSD vend son numéro sur la couverture : "*Sharon Stone - Sylvester Stallone : photos exclusives d'une scène culte de l'érotisme au cinéma*". Comme la scène, les photos (de très mauvaises qualités) n'emballent pas l'érectomètre. Mais trop tard, le gogo a acheté ! Reste à défendre la scène, par pur souci de cohérence : "*Finalement, le corps à corps aura bien lieu, sous une douche, dans la moiteur embuée d'une salle de bains. Et c'est hot. Franchement explosif ! Naturellement, il nous faut avaler quatre-vingt minutes de pétarades en tout genre avant cette scène maîtresse*". Traduction : le film est nul, mais cette scène est géniale, surtout depuis qu'on a les photos !

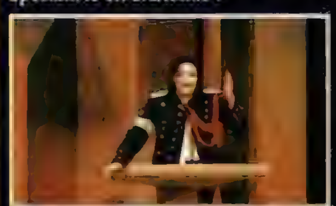
VOICI (l'ordre alphabétique est respecté d'abord parce que ça m'arrange, ensuite parce que VSD, c'est Vendredi-Samedi-Dimanche, na !) fait déchanter tout le monde en livrant l'horrible vérité sortant de la bouche même de Sylvester Stallone : "*L'amour avec Sharon Stone, c'est un cauchemar !*". Et l'article d'expliquer le tournage de la fameuse scène : "*Sly rêvait de tenir dans ses bras la célèbre blonde d'Hollywood. Mais devant la caméra, la bombe s'est révélée plutôt glacée ! Quatre heures de tournage qu'il préfère oublier*". Grand pourfendeur de mythes devant l'Eternel, dernier rempart face à l'immoralité gangrénant la presse, VOICI provoque une débandade générale. L'information d'abord, déontologie oblige !

■ **Zébulon** ■

Les indiscrétions de CHOUMCHOUM

John Choumchoum est tombé dans une poubelle quand il était petit. Depuis, il ne fait rien qu'à les fouiller. Gare !

■ Un film a beau coûté des dizaines de millions de dollars, il n'est pas à l'abri de la grosse gaffe. Parfois personne ne s'en aperçoit. Parfois, on la laisse passer en se disant que cela ne vaut peut-être pas la peine de refaire toute une scène pour un détail que personne ne verra. Raté. Les gaffes crèvent toujours l'écran, à tel point que des magazines de cinéma ont carrément leur rubrique "gaffes". En voici donc quelques-unes des plus célèbres :
- Dans **Présumé Innocent**, une meute de journalistes attend le personnage interprété par Harrison Ford à la sortie du palais de justice. Dès son apparition, ils lui tendent sous le nez micros et magnétophones. Pas de chance, le magnéto qui apparaît au premier plan est vide, sans cassette. Embêtant, non ?
- Dans la version originale des **Doors**, une scène montre Jim Morrison (Val Kilmer) en coulisses juste avant un concert. La foule hurle en fond sonore : "Jim ! Jim ! Jim !". Pendant ce temps, Jim conte fleurette à une groupie. Celle-ci s'approche de lui et lui dit "C'est toi qu'ils veulent, Val". Bien joué la figurante !
- La plus belle scène de **Terminator 2** est sans conteste l'évasion de l'asile de Linda Hamilton. Elle prend un docteur en otage et lui casse le bras. Pour qu'il lui obéisse, elle lui fait peur en lui promettant d'autres souffrances : "Il y a 215 os dans le corps humain". Désolé, Linda, au dernier recensement, il n'y en avait que 206. On ne peut pas être dialoguiste et spécialiste en anatomie !



■ *"Ecoutez, je ne l'ai pas touché, et de toute façon, c'est lui qui a commencé"* ■

■ Les charges retenues contre Michael Jackson ont toutes été levées. Enfin ! Il n'est plus soupçonné du moindre attouchement sur un enfant, ni de la moindre tendance pédophile. Il peut donc arrêter de faire semblant d'être marié avec Lisa Marie...

■ Pour promouvoir leur film de Noël, **The Santa Clause**, les studios *Disney* ont envoyé à certains journalistes américains un mot du Père Noël les félicitant d'avoir été sages, et à d'autres un mot du Père Fouettard pour leur dire qu'ils n'auraient pas de cadeaux. Le service promotion du studio a déclaré que les envois ont été faits au hasard. Mais, on n'a pas pu s'empêcher de remarquer que c'étaient surtout les journalistes ayant dit du mal des films *Disney* qui ont reçu un mot de Fouettard, tandis que ceux qui ont aimé les productions maison ont tous eu droit à un mot du vieux barbu. C'est pire que de la corruption, c'est du chantage au Père Noël. S'ils croient nous faire peur, ils peuvent toujours courir. Enfin moi, j'aime beaucoup les dessins animés *Disney*. Tous, hein. Même **Taram** et **Oliver**. Alors Papa Noël, je l'aurai mon 16/9 tri-standard stéréo avec lecteur de laserdiscs et ampli 2X90 ?



■ *La blonde Tori Spelling et la brune Shannen Doherty : quand les producteurs font passer des boudins pour des top-models* ■

■ Shannen Doherty, sex-symbol pour ados boutonneux et héroïne de **Beverly Hills**, a toujours refusé de poser nue dans *Playboy*. Le magazine lui avait pourtant proposé des sommes astronomiques, mais la jeune fille s'en est toujours tenue à son principe. Par contre, elle avait posé dans une tenue très légère pour un petit livret anti-Sida. Malin, les gens de *Playboy* ont acheté à l'auteur les photos prises pour le livret. J'ai moi-même une photo des deux actrices principales de la série, Doherty, la brune, et Tori Spelling, la blonde, avec sa tronche à jouer dans **La Planète des Singes** sans maquillage. Certes, elles ont toutes les deux l'air de se réveiller après une bonne cuite, mais au moins, c'est une photo que *Playboy* n'aura jamais.

■ "Dieu m'en est témoin, plus jamais je ne regarderai une suite". C'est ainsi que démarre la critique de **Scarlett**, téléfilm suite d'**Autant en Emporte le Vent**. Autant vous dire que le monsieur n'aime pas. Comme tous ses collègues critiques. Cela n'a pas empêché la mini-série de réaliser une excellente audience. Autant en emporte la critique !

■ Steven Seagal a encore fait des siennes. Une jeune femme prénommée Cheryl a déclaré en plein "talk-show" en direct qu'elle avait connu une aventure avec la vedette de **Terrain Miné** alors que celui-ci était encore marié. Du coup, Seagal risque de perdre son divorce actuellement en cours avec Kelly Le Brock. Le lendemain, la jeune Cheryl s'est fait tabasser en rentrant chez elle. Elle a porté plainte contre Seagal. Un monsieur très classe, Steven...

■ Les publicitaires américains ont de l'humour. Profitant de Thanksgiving (jour de l'action de grâce où sont célébrés les premiers émigrants américains), ils ont re-looké les protagonistes de **Pulp Fiction** en "pèlerins" pour les mecs et en dinde pour Uma Thurman. On rigole bien chez les publicitaires américains. Pour Noël, ils nous préparent un Lestat Papa Noël et pour Pâques un Schwarzy transformé en lapin. On n'a pas fini de se marrer !



■ Ici à *Impact*, on a notre chochote. Il s'appelle Guignebert (*Ah, je croyais que c'était Rallouch. Faut dire, on est tellement habitué ! Signé Zébulon*). Il ferme les yeux chaque fois qu'il voit une seringue à l'écran. Il a même tourné de l'oeil pendant la scène de l'overdose avec piqûre dans le coeur de **Pulp Fiction**. Cela dit, il est carrément écrasé dans sa catégorie par un New-Yorkais. Lors de la présentation du film au festival de New York, un jeune spectateur a carrément fait une crise cardiaque en voyant cette scène. Le type n'est pas mort, on vous rassure. On l'a emmené à l'hôpital. Une fois le gars dans l'ambulance, sa copine est vite retournée dans la salle pour voir la fin du film.

■ Joe Eszterhas est un vrai génie. Le scénariste de **Basic Instinct** vend ses scripts à coups de millions de dollars. Sa dernière rafle : la vente pour près de 2,5 millions de dollars de quatre pages manuscrites à *New Line*. Quatre pages de notes. Même pas un synopsis, juste des notes sur une idée super-originale. Jugez vous-même : un cadre marié drague une gonzesse mignonne et arrive à la faire monter dans sa chambre d'hôtel. Le lendemain, il rentre chez lui et s'aperçoit qu'il est amoureux d'elle. Il quitte sa femme et retourne la chercher... C'est tout. 2,5 millions de dollars pour ça. Eszterhas précise bien que ce ne sont que des notes et que la fin peut changer. Alors messieurs de *New Line*, pour un dixième de cette somme, je peux vous pondre des dizaines d'histoires dans le genre. Par exemple, celle-ci, inspirée d'un fait réel, de ce rédacteur d'un magazine de cinéma qui reçoit un coup de fil de sa copine. Elle lui pose la question fatale : "Bébé, tu peux rapporter des poireaux en rentrant ?". Le visage blême, les mains moites, le front suintant, il raccroche le combiné. Il sait qu'à cette heure-ci il n'a aucune chance de trouver des poireaux. Je peux même vous révéler la fin. Il ne trouve donc pas de poireaux et rentre bredouille. La dispute éclate. Elle le quitte. Il lui envoie une douzaine de poireaux tous les jours pendant un mois. Elle accepte de revenir. Ils se remettent ensemble. Rien qu'en l'écrivant, j'ai la larme à l'oeil. Si je gagne pas un Oscar avec ça...

■ **John CHOUMCHOUM** ■

- Tu vas surtout gagner mon poing dans ta gueule, Choumchoum. Et en plus, les poireaux, t'as pas de pot, j'les ai trouvés ! Signé : le rédacteur en question du magazine de cinéma en question.

- Tiens, Guignebert, qu'est-ce que tu fous, alors ? Et y sont où tes poireaux ?

- Bon sang, y'a plus moyen d'être anonyme ici !

robert z'dar



Richard Kiel (le Jaws de L'Espion qui M'Aimait) se dévouant de moins en moins à la cause cinématographique, une place était à prendre. Gigantesque, doté de mâchoires anormalement développées, Robert Z'Dar incarne principalement les hommes de main, les brutes, les vilains. Son terrain de prédilection : la série Z, y compris la plus calamiteuse et la plus fauchée. Excepté quelques silhouettes "armoire à glace" dans des productions plus riches, Robert Z'Dar se satisfait du pire. S'il doit passer à la postérité, c'est uniquement pour avoir été à trois reprises Matt Cordell, le flic zombie des Maniac Cop de William Lustig. Le visage dissimulé sous une épaisse couche de latex, Robert Z'Dar n'en demeure pas moins impressionnant de présence. Mais les bons films sont une denrée rare dans cette filmographie ultra-ringarde.

1985 - **Hell Hole**/idem (Pierre De Moro) *1986* - **Cherry 2000**/idem (Steve DeJarnatt) *1987* - **Maniac Cop**/idem (William Lustig) - **The Night Stalker/Le Chasseur de l'Ombre** (Max Kleven) *1988* - **Grotesque** (Joe Tornatore) *1989* - **Tango & Cash**/idem (Andreï Konchalowski & Albert Magnoli) - **Dead End City/La Nuit des Guerriers** (Peter Yuval) - **Evil Altar**/idem (Jim Winburn) - **Samourai Cop**/idem (Amir Shervan) - **American Murder**/idem (Amir Shervan) - **The Killing Game/Le Jeu de la Mort** (Joseph Merhi) - **Fresh Kill**/idem (Joseph Merhi) *1990* - **Young Rebels**/idem (Amir Shervan) - **Quiet Fire/A Feu et à Sang** (Lawrence Hilton-Jacobs) - **Maniac Cop 2**/idem (William Lustig) - **The Soultaker** (Michael Rissi) - **The Final Sanction** (David A. Prior) - **Blood Money** ou **The Killers Edge/Blood Money** (Joseph Merhi) *1991* - **The Evil Empire** ou **Mobsters/Les Indomptés** (Michael Karbelnikoff) - **The Beastmaster II : Through the Portal of Time/Dar l'Invincible 2** (Sylvio Tabet) - **Trained to Kill** (H. Kaye Dial) - **A Gnome Named Gnorm** ou **Upworld/Upworld** (Stan Winston) - **Dragonfight**/idem (Warren A. Stevens) - **Hell Comes to Frogtown II** (Donald G. Jackson) - **The Big Sweat** (Ulli Lommel) - **Deadly Avenger** ou **The Divine Enforcer** (Robert Rundl) - **Shadow of the Dragon/Dans les Griffes du Dragon d'Or** (Kenneth J. Williams) *1992* - **Back to the Fuehrer** (Anton Vassil) - **Badge of Silence : Maniac Cop III/Maniac Cop 3** (William Lustig & Joel Soisson) - **The Legend of Wolf Mountain** (Craig Clyde) - **The Summoned** (Mike Tristano) *1993* - **Professional Affair** (Paul Wynne) - **In the Heat of Passion** (Zbigniew Kaminski) - **Terminator T-Rex** (Anthony Doublin) - **Silent Fury** (Eric Louzil) - **Fatal Pursuit** (Eric Louzil) - **The Mosaic Project** (John Sjogren) - **Wild Cactus** (Jag Mundhra) - **Marked for Murder** (Mimi Leder/TV) *1994* - **It's Show Time** (Donald G. Jackson) - **American Chinatown** (Richard Park) - **Win to Survive** (Bo Svenson)

richard lynch



Sa drôle de tête, Richard Lynch la doit à une initiative malheureuse ; sous l'emprise du LSD, pour protester contre la guerre du Vietnam, il s'immole sur un campus ! Depuis lors, ce comédien doué se fait une spécialité des personnages de salopard, de tueur, de gangster. Tôlard pédé dans **L'Epouvantail** (joli début), Christ extraterrestre dans **Meurtres sous Contrôle**, terroriste dans **Invasion USA**, usurpateur de trône dans **L'Epée Sauvage** et **Les Barbarians**, gourou à la Freddy Krueger dans **Panics**... Aucun personnage de malfaisant et de vilain ne lui échappe au fil des années. Nazi, gangster sadique, flic crapuleux... Rien ne manque à une filmographie riche en nanars où il tire inévitablement son épingle du jeu. Il faut attendre **Necronomicon** en 1993 pour le voir sortir de son registre et incarner mieux que personne un personnage hanté en provenance directe de l'œuvre de Lovecraft.

1973 - **Scarecrow/L'Epouvantail** (Jerry Schatzberg) - **The Seven Ups/Police Puissance 7** (Philip d'Antoni) *1974* - **Open Season** (Peter Collinson) *1975* - ***Starsky & Hutch***/idem (Barry Shear/Pilote de la série) - **The Happy Hooker** (Nicolas Sgarro) *1976* - **The Premonition/La Prémonition** (Robert A. Schnitzer) *1977* - **Demon** ou **God Told me to/Meurtres sous Contrôle** (Larry Cohen) - **God against Evil/Les Forces du Mal** (Paul Wendkos/TV) - **Dog and Cat** (Bob Kelljan/TV) - **The Delta Fox/Delta Fox** (Beverly & Fred Sebastian) - **Roger and Harry : The Mitera Target** (Jack Starrett/TV) - **Stunts/Les Risque-Tout** (Mark Lester) *1978* - **DeathSport/Les Gladiateurs de l'An 3000** (Henry Suso & Allan Arkush) - ***The Bionic Woman/Super Jaimie***, épisode **Out of Body** (Série TV) - ***Battlestar Galactica/Galactica***, épisode **The Gun on Ice Planet Zero** (Alan J. Levi/Série TV) *1979* - **Vampire** (E.W. Swackhamer/TV) - ***Buck Rogers in the 25th Century/Buck Rogers au 25ème Siècle***, épisode **Vegas in Space** (Sigmund Neufeld Jr./Série TV) - ***A Man Called Sloane/Sloane***, épisode **Masquerade of Terror** (Série TV) 1980 - **The Formula/La Formule** (John G. Avildsen) - **Alcatraz : The Whole Shocking Story** (Paul Krasny/TV) - **Steel** ou **Look Down and Die/Des Nerfs d'Acier** (Steve Carver) - **Twinkle, Twinkle, Killer Kane** ou **The Ninth Configuration** (William Peter Blatty) - ***Galactica 1980/Galactica***, épisode **Galactica Discovers Earth** (Sidney Hayers/Série TV) *1981* - **Sizzle/Seule dans la Pègre** ou **Seule contre Capone** (Don Medford/TV) *1982* - **The Sword and the Sorcerer/L'Epée Sauvage** (Albert Pyun) - **The Phoenix/Le Phoenix** (Douglas Hickox/TV) *1983* - **White Water Rebels** (Reza Badiyi/TV) - **The Last Ninja** (William A. Graham/TV) *1985* - **Savage Dawn/L'Aube Sauvage** (Simon Nuchtern) - **Invasion USA**/idem (Joseph Zito) - **Inferno in Diretta/Amazonia, La Jungle Blanche** (Ruggero Deodato) *1987* - **The Barbarians**/idem (Ruggero Deodato) - **NightForce**/idem (Lawrence D. Foldes) *1988* - **Little Nikita**/idem (Richard Benjamin) - **Bad Dreams/Panics** (Andrew Fleming) - **Eight Men Out/Les Coulisses de l'Exploit** (John Sayles) *1989* - **One Man Force** (Dave Trevillion) - **Melanie Rose** ou **High Stakes** (Amos Kolleck) - **The Heat** (Reynaldo Villalobos/TV) *1990* - **AfterShock**/idem (Frank Harris) - **Alligator II : The Mutation/Alligator 2** (Jon Hess) - **Invasion Force** (David A. Prior) - ***Kojak***/idem, épisode **Flowers for Matty** (Paul Krasny/Série TV) - **The Forbidden Dance/Lambada** (Joel Silberg) *1991* - **Inside Edge/Un Flic sous Influence** (Warren Clark) - **Terror of Manhattan** (Tony Nordenti) - **Puppetmaster III : Toulon's Revenge/Puppetmaster 3** (David De Coteau) - **Trancers II : The Return of Jack Deth/Trancers 2** (Charles Band) *1992* - **Scanner Cop**/idem (Pierre David) - **Maximum Force**/idem (Joseph Merhi) - **Double Threat** (David A. Prior) - **The Christmas Stallion** (Peter Edwards/TV) - **October 32nd** ou **Merlin** (Paul Hunt) - **Dragon Fury** (David Heavener) *1993* - **Necronomicon**/idem, sketch **The Drowned** (Christophe Gans) - **Death Match** (Joe Coppoletta) - **Selected Exits** (Tristan Powell/TV) - **Cyborg 3** (Michael Shroeder) - **Showdown** (Leo Fong) - **Midnight Confessions** (Allan Shustak) - **Crime and Punishment** (Menahem Golan) - **Invitation to Die** (Mike Tristano & Jorgo Ognenovski) *1994* - **Lone Tiger** (Warren A. Stevens) - **Thicker than Water** (Marc Evans/TV) - **Loving... Deadly** (Chris Kertentz/TV) - **Lethal Moves** (Devon Scott)

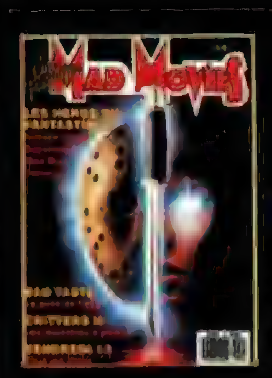
billy drago

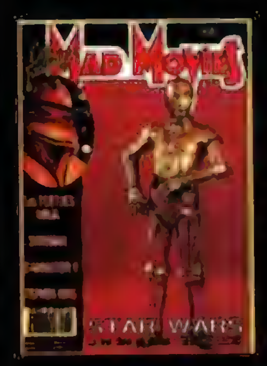


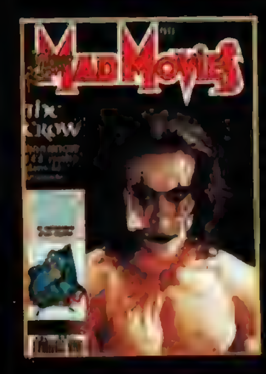
C'est Brian De Palma qui sort de l'ombre ce comédien obscur, poète et écrivain à ses heures, en lui confiant le rôle de Frank Nitti, l'exécuteur des basses œuvres d'Al Capone dans **Les Incorruptibles**. Depuis, cet ancien cascadeur, cow-boy d'opérette dans un parc d'attractions thématique (le Far West !), accumule les rôles de méchants, généralement sadiques, hargneux. Psychopathe mystique, Billy Drago donne le meilleur de lui-même dans l'excellent **Freeway**. Elevé dans des réserves indiennes du Kansas et de l'Oklahoma, il répète d'un film à l'autre, des séries B, les mêmes tics, les mêmes regards hallucinés, la même gestuelle maniérée, toujours prompte à dégénérer en violence aveugle. Trafiquant de drogue, vampire, gourou, chasseur d'androïdes... Billy Drago mange à tous les râteliers des mauvaises intentions. Comme tout bon second couteau spécialisé, il donne un peu de valeur et de volume aux pires navets.

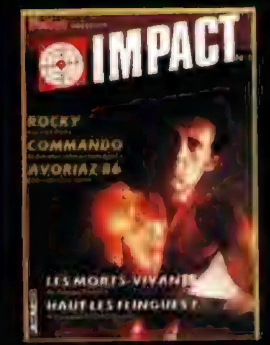
1979 - **No Other Love** (Richard Pearce/TV) - ***The Chisholms*** (Mel Stuart/Mini-série TV) *1980* - **Windwalker** (Keith Merrill) *1981* - **Cutter's Way**/idem (Ivan Passer) *1982* - **Johnny Belinda** (Anthony Page/TV) *1984* - **The Sheriff and the Astronaut** (E.W. Swackhamer/TV) *1985* - **Pale Rider**/idem (Clint Eastwood) - **Invasion USA**/ idem (Joseph Zito) *1986* - **Vamp**/idem (Richard Wenk) - **Hunter's Blood** (Robert C. Hughes) - ***North and South, Book II/Le Nord et le Sud*** (Kevin Connor/Mini-série TV) *1987* - **In Self Defense** (Bruce Sethgreen/TV) - **Banzai Runner** (John C. Thomas) - **The Untouchables/Les Incorruptibles** (Brian De Palma) *1988* - **Freeway**/idem (Francis Delia) - **Dark Before Dawn** (Robert Totten) - **Hero and the Terror/Héros** (William Tannen) *1989* - **True Blood**/idem (Frank Kern) - **Prime Suspect** (Mark Rutland) *1990* - **Delta Force 2 : The Colombian Connection/Delta Force 2** (Aaron Norris) *1991* - **Death Ring**/idem (R.J. Kizer) - **Diplomatic Immunity**/idem (Peter Maris) - **China White**/idem (Ronny Yu) - **Martial Law 2 : Undercover/Karaté Cop : Martial Law 2** (Kurt Anderson) *1992* - **Angel of Fury** ou **Lady Dragon 2/L'Ange de la Violence** (David Worth) - **Cyborg 2, The Glass Shadow/Cyborg 2** (Michael Schroeder) - **Secret Games**/idem (Gregory Hippolyte) - **Guncrazy**/idem (Tamra Davis/TV) *1993* - **The Outfit** (J. Christian Ingvordsen) - ***The Adventures of Brisco County Jr.*** (Série TV) - **Deadly Heroes** (Menahem Golan) *1994* - **Lunar Cop** (Boaz Davidson) - **Never say Die/L'Ultime Violence** (Yossi Wein) - **The Takeover** (Troy Cook)

COMMANDEZ LES ANCIENS NUMEROS









MAD MOVIES

26 Les "Mad Max", Cronenberg, Avoriaz 83.
27 Le Retour du Jedi, Creepshow, Les Prédateurs, B. Steele.
29 Harrison Ford, Joe Dante, Avoriaz 1984.
30 Maquillage : Ed French, Cronenberg, L. Bava.
31 Indiana Jones, l'Héroïc-Fantasy.
32 David Lynch, La Compagnie des Loups, maquillages.
33 Gremlins. Les effets spéciaux d'Indiana Jones.
34 Les Griffes de la Nuit, Dune, Brazil, Avoriaz 1985.
35 Terminator, Brian de Palma, Wes Craven.
36 Le Jour des Morts-Vivants, Lifeforce, Tom Savini, Re-Animator.
37 Mad Max III, Legend, Ridley Scott.
38 Retour vers le Futur, Vampire, Vous Avez Dit Vampire ?
39 La Revanche de Freddy, Avoriaz 1986.
40 Re-Animator, Highlander, Alfred Hitchcock.
41 House, Psychose, Dossier : le gore au cinéma.
42 From Beyond, F/X, Rencontres du 3ème Type.
43 Aliens, Critters, Les Aventures de Jack Burton.
44 Massacre à la Tronçonneuse II, Stephen King.
45 La Mouche, Star Trek IV, Avoriaz 1987.
46 King Kong (tous les films), Superman, entretien maquilleur.
47 Robocop, Indiana Jones, Freddy III, Evil Dead II.
49 Hellraiser, Dossier Superman, Série B U.S., Fulci...
50 Robocop, The Hidden, Effets spéciaux, Index des n°23 à 49.
51 Avoriaz 1988 : Robocop, Hellraiser, Near Dark, Elmer, Hidden.
52 Running Man, Hellraiser II, les films de J. Carpenter.
53 Dossier "zombies", Near Dark, Elmer, Festival du Rex 1988.
54 I. Jones, Mad Max, Conan, etc., Les "Vendredi 13".
55 Roger Rabbit, les films de "Freddy", Bad Taste.
56 Beetlejuice, Freddy IV, Near Dark, FX de Elvira & Evil Dead II.
57 Le Blob, Vampire, Vous Avez Dit Vampire ? II, Avoriaz 1989.
58 Dossier Cronenberg, Brazil, Horror Show, Carpenter...
59 Batman, Hellraiser II, Freddy (série TV), Cyborg.
60 Freddy 5, Re-Animator 2, Les "méchants" du Fantastique.
61 Indy 3, Abyss, Batman, Les super-héros (Hulk, Spiderman...)
62 Spécial effets spéciaux : de Star Wars à Roger Rabbit.
63 Avoriaz 1990 : Simetierre, Re-Animator 2, Elvira, Society.
64 Dossier Frankenstein, Cabal, Basket Case 2, Freddy TV
65 Total Recall, Akira, Tremors, Halloween IV, Lamberto Bava
66 Robocop II, Freddy V, La Nurse, Maniac Cop 2, Star Trek V
67 Dossier Total Recall, Robocop II, Dick Tracy, Lucio Fulci.
68 Les Tortues Ninja, Darkman, George Lucas.
69 Avoriaz 91, Cabal, Highlander II, Henry, Les Feebles...
70 Predator II, Massacre à la Tronçonneuse III.
71 Terminator 2, Akira, Hardware, ça, La Nuit des Morts-Vivants.
72 Les Feebles, Warlock, Dossier "La Malédiction", Freddy 6
73 Numéro spécial Terminator 2, Fisher King.
74 Evil Dead 3, Rocketeer, Freddy VI, Hellraiser III, Forum "T2"
75 Avoriaz 92, Tetsuo, Freddy 6, Le Sous-sol de la Peur...
77 Alien 3, Universal Soldier, Batman le Retour.
78 Dossier Batman le Retour & Alien 3, Le Cobaye, Star Trek VI
79 Dossier "Vampires", Dracula de Coppola, Innocent Blood, etc.
80 Numéro spécial "Stephen King", entretien Roger Corman.
81 Dracula de Coppola, tous les films d'Avoriaz 93.
82 Fortress, Star Trek Deep Space Nine, Dario Argento, Joe Dante.
83 Last Action Hero, Robocop 3, Body Snatchers, Stephen King.
84 Jurassic Park, entretien George Romero et Dick Smith.
85 "Spécial Dinosaures" : du Monde Perdu à Jurassic Park.
86 Demolition Man, La Famille Addams 2, Action Mutante.
87 "Fantastica 1994" : tous les films, Evil Dead III, Carpenter.
88 Dossier Loup-Garou, Wolf avec J. Nicholson, Body Melt.
89 Dossier TV : Batman, Robocop, Superman, Indiana Jones...
90 The Crow, Absolom 2022, Les Flintstones, Eraserhead.
91 Dossier "Manga", Wolf, Tetsuo, The Mask, Ed Wood
92 TimeCop, The Shadow, The Mask (parution 12 novembre)

IMPACT

1 Commando, Rocky IV, George Romero, Avoriaz 86.
2 Highlander, Rutger Hauer, Les films de la Cannon...
3 Hitcher, Cobra, Maximum Overdrive.
4 Effets Spéciaux, John Badham, John Carpenter.
5 Blue Velvet, Cobra, Aliens, David Lynch.
6 Daryl Hannah, Dossier "Ninja", Le Jour des Morts-Vivants.
7 Maquillages, Harrison Ford, Chuck Norris.
8 Les trois "Rambo", Dolls, Evil Dead II.
9 Freddy III, Tuer n'est pas Jouer, Indiana Jones 2.
11 Les Incorruptibles, Full Metal Jacket, Entr. Fred Olen Ray.
12 Running Man, Robocop, China Girl, Hellraiser.
13 Avoriaz 1988, Entretien Lucio Fulci, J. Chan, Running Man.
14 Hellraiser II, Rambo III, Elvira, Harrison Ford, Wes Craven.
15 Double Détente, Beetlejuice, Maniac Cop, Flic ou Zombie.
16 Spécial Rambo III, Cyborg, Munchausen.
17 Freddy IV, Piège de Cristal, Traci Lords, Rambo III.
18 Les "Inspecteur Harry", Avoriaz 1989, Tsui Hark.
19 Avoriaz 89, Munchausen, Punisher, Schwarzenegger.
20 Indiana Jones, Simetierre, Punisher, La Mouche 2.
21 Total Recall, Freddy 5, Jean-Claude Van Damme.
22 Batman, Permis de Tuer, L'Arme Fatale 2, Haute Sécurité.
23 Spécial les trois "Indiana Jones", Punisher.
24 Ciné-muscles : Van Damme, Schwarzie, B. Lee, etc.
25 Robocop II, Total Recall, Entretien : R. Corman.
26 Dossier "Super Nanas", Maniac Cop II, Effets Spéciaux.
27 Gremlins II, Van Damme, Jackie Chan, Traci Lords.
28 Robocop II, Van Damme, Mel Gibson, Bruce Willis...
29 Total Recall, Predator 2, Stallone et Arnold (20 ans de cinéma).
30 La saga des Rocky, Arnold, Hong Kong Connection, Cabal.
31 Coups pour Coups, Highlander II, le retour du Western.
32 Le Silence des Agneaux, Predator 2, Muscles.
33 Terminator 2 (entretien Arnold), Van Damme...
34 Double Impact, Backdraft, Robin des Bois, Hudson Hawk.
35 Terminator 2, entretien Schwarzenegger, Jackie Chan.
36 Vingt ans d'Avoriaz (tous les films), Universal Soldier, Alien 3.
37 Les Nerfs à Vif, JFK, Hook, Le Dernier Samaritain
38 Basic Instinct, entretien Stallone, Batman 2, Arts Martiaux.
39 Universal Soldier, L'Arme Fatale 3, Jeux de Guerre.
40 Les trois "Alien", Reservoir Dogs, Cliffhanger, Impitoyable.
41 Van Damme, programme 93, Dossier "flics", Jeux de Guerre.
42 Dracula, Van Damme (Chasse à l'Homme), Steven Seagal.
43 Cavale sans Issue, Steven Seagal, Body, Bad Lieutenant.
44 Cliffhanger, Action Men (dossier), True Romance.
45 Dossier Robocop, John Woo, Last Action Hero, Dragon.
46 Dans la Ligne de Mire, Le Fugitif, Last Action Hero.
47 Dossier Spielberg, Cliffhanger, entr. Stallone et John Woo.
48 Dossier Space Opera, K. Costner, Jackie Chan, Peckinpah.
49 Space Opera 2, Demolition Man, L'Impasse, Van Damme.
50S Spécial Action : Seagal, Van Damme, Arnold, Stallone.
51 Amicalement Vôtre, Pulp Fiction, Killing Zoé, Rapa Nui
52 Speed, Brandon Lee, Killing Zoé, Wyatt Earp, Pierce Brosnan
53 True Lies, Danger Immédiat, TimeCop, Pulp Fiction, Batman TV

ZE CRAIGNOS MONSTERS

(par Jean-Pierre Putters)

216 pages sur les monstres les plus incroyables du cinéma. 800 photos, 1500 films. Tout en couleurs. Brochage de luxe, couverture cartonnée. Offre exceptionnelle pour l'année 94 : 200 F.



Je commande ZE CRAIGNOS MONSTERS en cochant la case (règlement joint) ☐

Bon de Commande

MAD MOVIES

26 27 29 30 31 32 33 34 35 36 37 38 39 40
41 42 43 44 45 46 47 49 50 51 52 53 54 55
56 57 58 59 60 61 62 63 64 65 66 67 68 69
70 71 72 73 74 75 77 78 79 80 81 82 83 84
85 86 87 88 89 90 91 92

IMPACT 1 2 3 4 5 6 7 8 9 11
12 13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24 25
26 27 28 29 30 31 32 33 34 35 36 37 38 39
40 41 42 43 44 45 46 47 48 49 50 51 52 53

Pour commander : découpez (ou recopiez) le bon de commande, remplissez-le, entourez les numéros désirés et envoyez-le, accompagné de votre règlement, à **MAD MOVIES, 4, rue Mansart, 75009 Paris.**

Chaque exemplaire: 20F. Ne commandez que les numéros indiqués sur le bon de commande (*Mad* 1 à 25 + 28, 48 et 76 : épuisés, ainsi que *Impact* n°10). Frais de port gratuits à partir d'un envoi de deux numéros (sinon: 5F de port). Pour l'étranger, les tarifs sont identiques, mais nous n'acceptons que le mandat-international.

NOM ____________ PRENOM ________

ADRESSE ______________________

____

____

désire recevoir les numéros entourés ci-contre, règlement joint.

RAYON INÉDITS

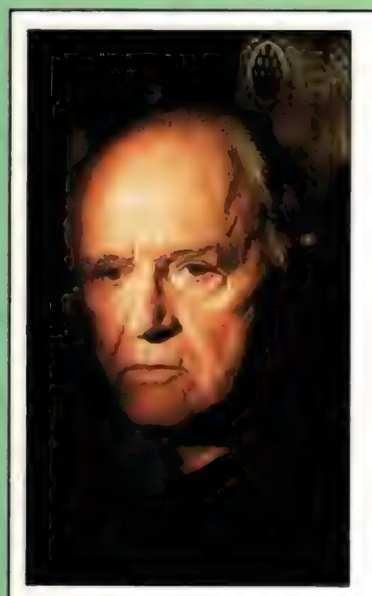
par Marc TOULLEC

Des acteurs ? Michael Biehn - Rod Steiger - Virginia Madsen - Tim Roth - John Malkovich - Billiy Blanks - Eric Roberts

Des réalisateurs ? Franc Roddam - Nicholas Roeg - John Irvin - Paul Anderson - Rod Radler

Leurs films ? Tous inédits au cinéma, en France

La vidéo dans *Impact*, ou quand le petit écran complète positivement le grand



▲ *Rod Steiger dans Le Voisin* ▲

le voisin

Un thriller plutôt bien troussé, qui change agréablement des sempiternelles histoires de femmes fatales et de squatters enragés. Les victimes : John et Mary, un couple typique en quête d'un nouveau toit. Le méchant : Myron Hatch qui leur vend une belle maison à l'ancienne pour un prix dérisoire. Et pour cause ; ce propriétaire inhabituellement généreux trouve en Mary le portrait craché de sa mère. La présence de cet obstétricien à la retraite, d'abord de bon aloi, se fait de plus en plus envahissante, oppressante. Inquiète, Mary découvre que durant son enfance, son si prévenant voisin a subi la mort de son petit frère encore au berceau et de sa mère enceinte... Possessif jusqu'à la folie, Myron Hatch ne supporte guère que l'affection de ses proches soit divisée à son détriment. Il va même, pour garder le couple dans ses murs, jusqu'à éliminer le patron de John. Quant à Mary, elle redoute que Myron veuille se débarrasser du bébé qu'elle porte...

Rodney Gibbons joue adroitement de la paranoïa de la femme enceinte, de ses longues aiguilles introduites dans le ventre. Si les ressorts du suspense ne sont pas d'une pimpante jeunesse, cette mécanique bien huilée tourne rondement, entraînée par un Rod Steiger sobre, attachant dans un emploi qui l'arrache aux stéréotypes d'usage.

TF1 Vidéo présente *LE VOISIN (THE NEIGHBOR* - Canada - 1993) avec Linda Kozlowski - Ron Lea - Rod Steiger - Frances Bay - Bruce Boa **réalisé par** Rodney Gibbons

k2, l'ultime défi

Le K2 en question désigne le plus haut sommet de l'Himalaya, le toit du monde. La moitié des téméraires qui s'y sont aventurés y sont restés. Organisée par le milliardaire américain Philip Clairbone, une nouvelle expédition relève le défi, planter un fanion à quelque 8.000 mètres d'altitude, au terme d'une escalade particulièrement meurtrière, dans d'éprouvantes conditions météorologiques et au mépris des pièges de la montagne. Au terme de quelques déboires (la rebellion des porteurs locaux, une violente tempête, la disparition de deux alpinistes), seuls le turbulent Taylor et son ami le scientifique Harold parviennent au sommet. Mais la descente leur réserve quelques surprises. Sans équipement ou presque, piégés par le mauvais temps, ils ratent leur campement...

D'un réalisme nettement moins discutable que celui d'un **Cliffhanger, K2, L'Ultime Défi** bénéficie avant tout de prises de vues spectaculaires et d'un cadre magnifique. Les liaisons avec les plans tournés en studio ne sautent jamais aux yeux et la crédibilité du très sportif Michael Biehn à flanc de montagne ne souffre d'aucune remise en cause. De même, le réalisateur Franc Roddam (**La Promise, La Loi des Seigneurs**) laisse le réalisme supplanter le sensationnel et le suspense préfabriqué. Dommage que ses personnages ne l'aient guère intéressé.

Polygram Vidéo présente *K2, L'ULTIME DEFI (K2* - USA - 1991) avec Michael Biehn - Matt Craven - Patricia Charbonneau - Julia Nickson-Soul **réalisé par** Franc Roddam

wrong way

Plutôt convaincant ce petit thriller dont tous les protagonistes sont des fripouilles accomplies. D'abord, Georges O'Brien, directeur d'une société d'informatique en dépôt de bilan et "emprunteur" de 450.000 dollars à cette même boîte. En route pour Reno, il embarque deux accidentés, Chevy, tueur en mission pour le compte de la mafia, et sa girl-friend, la jolie Patty. Ceux-ci ignorent la présence dans le coffre de la voiture du pactole. A Georges de jouer au plus fin pour éviter que son véhicule ne tombe entre leurs mains et, en tant que témoin gênant, qu'il finisse dans une tombe improvisée du désert du Nevada...

Sans révolutionner le road-movie et atteindre le niveau d'un **Kill me Again, Wrong Way** se classe dans la bonne moyenne du genre dont il respecte scrupuleusement les règles. Les personnages rivalisent de ruses, se court-circuitent, celui qui passe pour mort refait surface, la comparse féminine tire adroitement les marrons du feu... Une série noire bien huilée. Mais les lauriers reviennent ici au directeur de la photo, peintre d'un désert en cinémascope à l'éblouissante photogénie. Une voiture sur une route déserte en ligne droite, à perte de vue, et tout le magnétisme du road-movie policier opère déjà !

TF1 Vidéo présente *WRONG WAY (DELUSION* - USA - 1990) avec Jim Metzler - Jennifer Rubin - Kyle Secor - Jerry Orbach - Tracey Walter **réalisé par** Carl Colpaert

hors limite

Elaine Patterson, superbe enseignante, "doyen" d'université et écrivain, accepte d'inculquer la littérature à une poignée de tôlards. Parmi ceux-ci, Joe Dial excerce sur elle une irrésistible fascination. D'abord revêche, elle craque, se fait passer pour sa conjointe lors des visites conjugales admises dans ce pénitencier très libéral. Mais la belle, en frayant, suscite la jalousie et la possessivité maladive de son amant. Celui-ci s'évade et cherche à la revoir...

Réalisateurs de **Tentacules** et du **Démon aux Tripes** (un sous-**Exorciste**), les duettistes Oliver Hellman et Robert Barrett (pseudonymes du producteur Ovidio Assonitis ?) ne révolutionnent ni le film de prison ni le thriller passionnel dont l'escalade du suspense est conforme à la règle. Morale de leur démonstration : les jolies intellectuelles devraient assouvir leur libido bien sagement avec leurs semblables, plutôt que de s'encanailler avec de séduisants psychopathes. La quarantaine superbe, Lesley-Anne Down recourt à une doublure trop voyante dans les scènes chaudes tandis les cinéastes se laissent aller à quelques instants gore comme le meurtre d'un infirme (le directeur de la prison) à la perceuse électrique.

Delta Vidéo présente *HORS LIMITE (OVER THE LINE* - USA - 1992) avec Lesley-Anne Down - John Enos - Lady B. Pearl - Michael Parks **réalisé par** Oliver Hellman et Robert Barrett



▲ *Jennifer Rubin dans Wrong Way* ▲



▲ *Matt Craven & Michael Biehn dans K2, L'Ultime Défi* ▲



▲ *Une torture inédite de* ***Camp 731*** ▲

camp 731

Un film pour le moins corsé, idéologiquement pas franc du collier, d'une complaisance assez inouïe dans l'atroce. Œuvrant dans la même direction que la plus fâcheuse des aventures d'Ilsa (**Les Gretchens Etaient là, les SS aussi**), cette reconstitution explique, à juste titre d'ailleurs, que les Japonais n'avaient rien à envier aux nazis lorsqu'ils implantèrent des camps de concentration en Mandchourie, durant la Seconde Guerre Mondiale. Des années durant, dans le Camp 731, le Général Ishii mena des expériences biologiques, sur la propagation de la peste notamment, transformant ses prisonniers chinois en simples cobayes, sujets aux tortures les plus invraisemblables, tellement folles dans l'abominable qu'elles confinent au grand-guignol. Pas de quoi rire cependant ici des excès, surtout que les débordements sont commis devant des enfants-soldats japonais, eux-même soumis à une formation militaire à la spartiate par un officier particulièrement ignoble du nom de Kawasaki. Après le préambule historique alibi d'usage, le metteur en scène met le paquet. Bébé enseveli sous la neige, jeune muet soulagé de son cœur lors d'une opération aussi craspec qu'une autopsie, prisonniers crucifiés sur des explosifs afin de tester leur efficacité, chambre à gaz, mains littéralement arrachées après des passages au grand froid et un bain dans de l'huile bouillante... Bref, il faut avoir l'estomac bien accroché pour ne pas tourner de l'œil à cet effarant étalage de sévices corporels, digne des séries B italiennes les plus immondes issues des succès conjugués de **Portier de Nuit** et **Salon Kitty**. Produit par Pékin, **Camp 731** double ses descriptions sadiques d'un message propagandiste anti-Japonais, prétendant même dans les commentaires du générique final que l'invasion niponne se poursuit actuellement, sous une autre forme. Même si les agissements criminels des sujets d'Hirohito est une réalité historique passée, en Occident du moins, sous silence, **Camp 731** n'en demeure pas moins suspect dans son discours tant politique qu'horrifique. Les amateurs de snuff façon **Shocking Asia** et autre **Amérique Interdite** se "délecteront" du supplice d'un matou jeté en pâture à des centaines de rats visiblement affamés que le réalisateur fera flamber plus tard. Ne cherchez pas les effets spéciaux ; il n'y en a pas !

Haxan présente CAMP 731 (***MEN BEHIND THE SUN*** - Chine - 1989) avec Wong Kong - Wong Ying Git - Cheung Kwok Man - Quan Zhe - Mei Zhao Hua **réalisé par** T.F. Mou

human target

Au départ, cette série B produite par Roger Corman ressemble à **Echec et Mort** avec Steven Seagal, amnésie de John Stanton, laissé pour mort, à l'appui. Le miraculé en panne de mémoire est-il un malfrat ou un homme des services secrets ? La question ne fait pas long feu. John Stanton est une taupe infiltrée dans un gang coréen opérant aux Etats-Unis et trafiquant du plutonium de concert avec des traîtres américains bien placés. En compagnie d'une prétendue prostituée, l'amnésique reconstitue son passé...

Tout, ici, sert de prétexte aux combats d'arts martiaux que la présence de Don "The Dragon" Wilson impose. Visiblement influencé par la technique de Steven Seagal, cette autre vedette du kickboxing ne déçoit pas ses fans, envoyant au tapis un nombre impressionnant d'adversaires. En dépit de quelques coquetteries sadiques (torture aux aiguilles d'acupuncture, au moteur de hors-bord), cette énième séquelle d'une série rentable n'apporte rien à un genre dont les modestes ressources ont été épuisées depuis bien longtemps. Ne survivent à la mémoire que le narcissisme de la vedette, des décors qui tremblent au moindre contact et les efforts vains d'un cinéaste débutant, assujetti aux contraintes drastiques de l'école Roger Corman.



▲ *Don "The Dragon" Wilson dans* ***Human Target*** ▲

Universal Vidéo présente ***HUMAN TARGET*** (***BLOODFIST V : HUMAN TARGET*** - USA - 1993) avec Don "The Dragon" Wilson - Denice Duff - Danny Lopez - Steve James - Yuji Okumoto **réalisé par** Jeff Yonis



▲ *Virginia Madsen dans* ***Linda*** ▲

Linda & Blue Tiger : *Virginia Madsen entre appât du gain et justice tatouée*

Virginia Madsen est une comédienne discrète. Le succès de **Candyman** ne lui a pas permis d'accéder au statut de vedette, mais les lendemains de cette percée au box-office n'en demeurent pas moins intéressants. Dans le téléfilm **Linda**, par exemple, elle remet le couvert, après **Hot Spot**, dans le créneau de la salope aux dents longues. Linda Cowley, épouse d'un homme modeste, ennuyeux comme la pluie mais d'une fidélité à toute épreuve, rêve à une existence dorée, une richesse que pourrait lui offrir son voisin Jeff Jeffries, mari d'une femme riche. Linda et Jeff mettent donc à exécution une adroite machination qui aboutit à l'accusation de Paul Cowley du meurtre de Stella Jeffries. Mais les amants diaboliques n'ont pas prévu la détermination du dindon de la farce à les confondre...

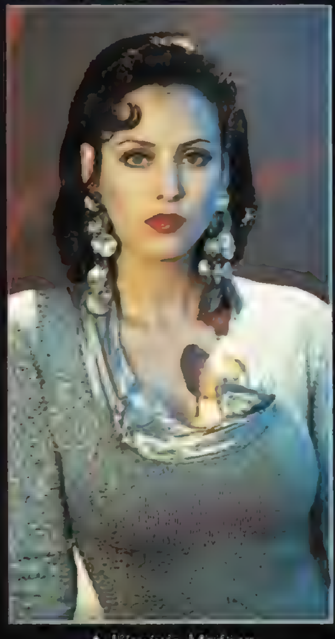
De confection très télévisuelle, **Linda** tient essentiellement à la psychologie de ses personnages, à commencer par le rôle-titre, ancienne prostituée glamoureuse, tour à tour machiavélique et pathétique dans son désir de confort social. Une pouffiasse probablement, mais que son époux floué ne continue pas moins d'aimer. Evidemment, la télévision prive **Linda** de ses facettes les plus ambiguës et sulfureuses. Reste un boulot honorable, d'ailleurs inspiré d'un fait divers réel.

Dans **Blue Tiger**, Virginia Madsen s'essaie à l'auto-justice. Sa cible : un yakuza responsable de la mort de son fils lors d'un règlement de comptes. Paisible jusque-là, Gena Hayes pète les plombs. Elle apprend à manier les armes à feu, endure le tatouage d'un tigre bleu, infiltre le gang de la pègre japonaise en devenant serveuse dans une boîte où les malfrats prennent du bon temps... Tandis que les Japonais et les Américains s'étripent pour la possession d'une ligne de bus, elle conte fleurette à un beau yakuza, Seiji, l'assassin de son rejeton...

Une série B impeccable : sèche, courte, sans la moindre fioriture chichiteuse, violente sans être complaisante. Loin de se ficher en version exotique et féministe d'**Un Justicier dans la Ville**, **Blue Tiger** ne se compromet pas en militant pour le droit du citoyen cow-boy, décanillant les voyous sur le macadam. Le cinéaste insiste sur la psychose de son héroïne, la culpabilité de son amant japonais et la métaphore très explicite sur la guerre commerciale entre les sujets de l'Oncle Sam et les détenteurs du yen. Mais, avant de disserter sur l'absurdité de la politique commerciale entre les deux pays, **Blue Tiger** est un bon petit film d'action, bien réalisé, bien interprété. Des qualités assez rares par les temps qui courent.

Paramount Vidéo présente ***LINDA*** (USA - 1993) avec Virginia Madsen - Richard Thomas - Ted McGinley - Laura Harrington **réalisé par** Nathaniel Gutman

TF1 Vidéo présente ***BLUE TIGER*** (USA - 1993) avec Virginia Madsen - Toru Makamura - Ryo Ishibashi - Harry Dean Stanton - Sal Lopez **réalisé par** Norberto Barba



▲ *Virginia Madsen dans* ***Blue Tiger*** ▲



▲ *Billy Blanks dans Back in Action* ▲

Showdown & Back in action : *Billy Blanks, la perle noire du kickboxing*

▲ Depuis un combat mémorable contre Van Damme dans **Full Contact**, Billy Blanks s'est taillé une jolie réputation dans le cinéma d'arts martiaux estampillé "B", prenant le poste laissé vacant par Steve James, partenaire de Michael Dudikoff dans quelques **American Warrior**, pour le meilleur du genre (**King of the Kickboxers**) et le tout-venant (**TC 2000**, **Talons of the Eagle**). **Showdown** se classe plutôt dans l'honnête moyenne. Réalisé par le spécialiste Rob Radler (les deux premiers **Best of the Best**), **Showdown** raconte une de ces histoires qu'affectionne l'amateur de castagne pas trop regardant sur l'originalité des intrigues. À Billy Blanks donc de personnifier l'ex-flic Billy Grant, devenu homme à tout faire sur un campus après avoir accidentellement tué un homme dans une rixe. Il prend en main le gentil Ken Marks, étudiant brimé par un rival, la terreur de l'université, très protectionniste lorsqu'on approche sa petite amie. Il se trouve que Ken lui conte fleurette. Pour affronter ce concurrent très brutal, il apprend les arts martiaux en compagnie de Billy Grant et, lors du tournoi final, lui flanque une magistrale rouste. Pour faire bonne mesure, son entraîneur démolit une vieille connaissance...
Simple comme toujours. Un campus à la **Class 84**, une idylle à l'eau de rose, des jeunes violents, l'apprentissage des arts martiaux, un gentil et un méchant entraîneurs, des tournois clandestins... Rien ne manque au registre. Les empoignades étant robustes, les vilains prêts à tous les coups bas, **Showdown** suscite l'indulgence.

▲ Dans **Back in Action**, Billy Blanks abandonne l'emploi d'ex-flic passé au maniement de la serpillère, mais cela ne change rien. Ancien des Forces Spéciales au Vietnam, il interprète Billy (!), chauffeur de taxi cherchant à arracher sa gironde de soeur des paluches d'un gang de trafiquants de drogue. Epaulé par Frank Rossi, un flic coriace (l'ancien catcheur Roddy Piper, remarqué dans **Invasion Los Angeles**), il démantèle l'organisation au terme d'un dénouement sur un cargo à quai...
Cela commence bien, par un guet-apens dans un cimetière, pour ensuite accumuler allègrement les bastons (dont un combat très couillu Piper/Blanks dans un bar et l'intervention d'un lutteur de plus de deux mètres !), les dialogues plombés, assez cinglants, et les passages à tabac, menace d'acupuncture forcée à l'appui. Moins monolythique que de coutume, Billy Blanks expose néanmoins sa musculature à la moindre occasion, une concession faite par un réalisateur qui connait mieux son boulot que la majorité de ses confrères. Quoi qu'il en soit, se rendre capable d'extirper de Billy Blanks des expressions qui ne soient ni l'indifférence ni la rage mérite tout de même un petit coup de chapeau.

Delta Vidéo présente ***SHOWDOWN*** (USA - 1992) avec Ken Scott - Billy Blanks - Christine Taylor - Ken McLeod - Linda Dona - Brion James **réalisé par** Rob Radler

Delta Vidéo présente ***BACK IN ACTION*** (USA - 1993) avec Roddy Piper - Billy Blanks - Bobbie Phillips - Kai Somerekun - Matt Birman - Michael & Martin McNamara **réalisé par** Paul Ziller & Steve DiMarco



▲ *Billy Blanks dans Showdown* ▲

backstreet justice

▲ Sans doute motivé par la production d'**Un Privé en Escarpins** avec Kathleen Turner, **Backstreet Justice** est un agréable petit polar où l'abattage de Linda Kozlowski, miss Crocodile Dundee, fait merveille. Elle interprète Kari Kinnegan, fille d'un flic prétendument ripoux. Détective à Pittsburgh, elle découvre que les assassinats effectués dans son quartier sont étroitement liés à une opération immobilière crapuleuse : acheter à très bas prix des immeubles pour les rentabiliser ensuite et multiplier par dix leur valeur. L'enquête de Kari Kinnegan se complique dans la mesure où des flics trempent dans la combine...
Backstreet Justice tient essentiellement sur les épaules de Linda Kozlowski. Elle court, elle bondit, elle cogne, elle éructe, elle tire... Un vrai one-woman-show de la part d'une comédienne qu'on a connue plus passive. Comme pour faire oublier sa prestation dans les deux **Crocodile Dundee**, auprès de son mari Paul Hogan, elle change sa blondeur naturelle pour une tignasse rousse. Une vraie tornade pour un film aux recettes éprouvées mais encore vaillantes.



▲ *Linda Kozlowski dans **Backstreet Justice*** ▲

Gaumont/Columbia/Tri-Star Home Vidéo présente ***BACKSTREET JUSTICE*** (USA - 1992) avec Linda Kozlowski - John Shea - Hector Elizondo - Paul Sorvino - Viveca Lindfors **réalisé par** Chris McIntyre



▲ *John Malkovich dans Au Coeur des Ténèbres* ▲

au coeur des ténèbres

▲ Risqué d'adapter un récit qui fournit la base d'**Apocalypse Now**. Pour le mogul Ted Turner et son réseau câblé, le souvent ésotérique Nicolas Roeg porte donc à l'écran la nouvelle de Joseph Conrad. Aux antipodes de Francis Coppola, il en préserve le cadre, le Congo Belge en proie à la spéculation européenne et au commerce sauvage de l'ivoire. Les pontes d'une compagnie de négoce demande à un jeune marin, Charles Marlow, de remonter le fleuve jusqu'au dernier comptoir où l'énigmatique Kurtz aurait entassé des quantités incroyables de défenses d'éléphants. Après avoir fait face à la rapacité et au racisme de ses concitoyens, Marlow rencontre Kurtz, illuminé, mystique et malade...
Généralement tenté par le surréalisme, le bizarre et le décalé, Nicolas Roeg aurait plutôt tendance à rationaliser le voyage initiatique de Charles Marlow, à minimiser cette facette d'**Au Coeur des Ténèbres** au profit d'une peinture assez caustique de l'impérialisme européen. La muse de l'étrange et du fantastique ne plane donc que rarement sur cette histoire dont le métrage trop court, environ une heure quarante, ne restitue qu'une vague idée du périple, tant physique que cérébral, de son héros. De plus, autant Tim Roth que John Malkovich paraissent gênés de succéder à Martin Sheen et Marlon Brando, de marcher dans leurs charantaises.

Delta Vidéo présente ***AU COEUR DES TENEBRES (HEART OF DARKNESS*** - USA - 1993) avec Tim Roth - John Malkovich - Isaac de Bankolé - James Fox - Iman **réalisé par** Nicolas Roeg

hostage

▲ Dans le monde de l'espionnage, il n'existe ni héros ni méchant, uniquement des professionnels froids et consciencieux qui font leur boulot sans se poser de questions. C'est le cas de John Rennie, homme des missions délicates et officieuses pour le compte des services secrets britanniques. Parce que des rebelles kurdes enlèvent un de ses confrères, détenteur d'informations capitales, Rennie participe au kidnapping des deux petites filles d'un millionnaire aux activités opaques. Cette sordide affaire et une liaison avec la belle-soeur du père le poussent à quitter le métier, mais ses patrons ne l'entendent pas de la même oreille...
Un thriller d'espionnage en rupture de James Bond. Sam Neill, candidat un temps à la succession de Roger Moore dans le smoking de 007, compose un personnage à la John Le Carré, plus tueur que défenseur du monde libre contre les agressions extérieures. Une mise en scène neutre mais efficace, une bonne connaissance des mécanismes du secret d'Etat et de la barbarie organisée par des cols blancs et buveurs de thé... **Hostage**, même s'il met la pédale douce sur les séquences d'action, retient l'attention, ne serait-ce que par la prise de conscience de son "héros" et la présence torride de Talisa Soto, partenaire de Timothy Dalton dans **Permis de Tuer**.



▲ *Sam Neil dans Hostage* ▲

Gaumont/Columbia/Tri-Star Home Vidéo présente ***HOSTAGE*** (Grande-Bretagne/Espagne - 1992) avec Sam Neill - Talisa Soto - James Fox **réalisé par** Robert Young

sous tension

▲ "On est à Hollywood", tel le leitmotiv de **Sous Tension**, parabole vaseuse et soporifique sur les compromissions obligées lorsqu'une jeune et jolie comédienne tente de se frayer un chemin dans La Mecque du cinéma. La formule signifie que coucher est un devoir professionnel, qu'il ne faut surtout pas y voir là des sentiments personnels. Visiblement, les auteurs ont du venin à cracher, de la rancune à en revendre. Jarvis Scott, un romancier en panne d'inspiration, est leur porte-parole, un écrivain talentueux en quête d'un best-seller. Il s'inspire donc de sa liaison torride avec sa plantureuse voisine, actrice de théâtre qui ne tarde pas à intéresser un producteur de cinéma. Bien sûr, Dani Payson use de ses charmes et cède à quelques avances pour accélérer sa marche vers la gloire. Jarvin Scott, quant à lui, le prend très mal...
Prétentieux, verbeux, visiblement "européanisant" dans sa démarche vaguement intellectuelle (c'est *Film Nouveau* qui produit !), **Sous Tension** se perd dans des palabres qui rappellent celles du **Snake Eyes** d'Abel Ferrara. En rupture de T-1000, Robert Patrick s'ennuie ferme à discuter pour ne rien dire, même lorsqu'il étreint la belle Teri Hatcher, dans un rôle nettement plus coquin et court vêtu que la Loïs Lane du nouveau ***Superman*** **télé**.



▲ *Robert Patrick & Teri Hatcher dans Sous Tension* ▲

Delta Vidéo présente ***SOUS TENSION (COOL SURFACE*** - USA - 1992) avec Robert Patrick - Teri Hatcher - Steven Tyler - Matt McCoy **réalisé par** Erik Anjou



▲ *Sadie Frost dans Shopping* ▲

shopping

▲ Dans un Londres vaguement futuriste, des jeunes en rupture de société se distraient en volant des voitures, lesquelles leur servent à défoncer les vitrines de magasins qu'ils pillent par la suite. Billy et sa petite amie Jo sont les héros de cette communauté marginale. Fraîchement sorti de prison et aussitôt récidiviste, Billy se heurte à Tommy dont il sabote les rêves de prospérité en le précédant dans ses casses...
A première vue, le film du débutant Paul Anderson (qui finit actuellement **Mortal Kombat** d'après le fameux jeux vidéo) s'apparente à une très noire métaphore sur une génération sacrifiée, hantée par le sida et esclave de la consommation. Incapable de l'agressivité d'un **Orange Mécanique**, Paul Anderson aurait plutôt tendance à arrondir les angles de son "anti-social", craignant sans doute qu'on le taxe de nihilisme, d'incitation à la violence et d'anarchisme revanchard. Il lève le pied. Sur un plan purement plastique, **Shopping** est par contre une merveille, filmé avec un sens aigü du plan fignolé, éclairé avec goût. Bref, le film est à ce point beau que les bas-fonds de ce Londres virtuel séduisent à la façon d'un dépliant touristique de grand standing. Ce n'est certainement pas le message que Paul Anderson désirait délivrer, surtout que la présence de Jonathan Pryce (le héros de **Brazil**) dans la peau d'un flic n'avait rien d'innocent.

Polygram Vidéo présente ***SHOPPING*** (Grande-Bretagne - 1993) avec Jude Law - Sadie Frost - Sean Bean - Sean Pertwee - Jonathan Pryce - Marianne Faithfull **réalisé par** Paul Anderson

▲ *Eric Roberts dans Free Fall* ▲

Voie sans issue & Free fall : *Eric Roberts des deux côtés de la barrière*

▲ Son sourire carnassier, sa démarche féline et l'ambiguïté de ses personnages, Eric Roberts les promène depuis **Star 80** dans nombre de grosses productions hollywoodiennes (**L'Expert**, **Sang Chaud pour Meurtre de Sang Froid**) et de séries B variablement intéressantes. **Free Fall** et **Voie sans Issue** appartiennent à cette seconde catégorie, d'un cru plutôt honnête d'ailleurs.

▲ Dans **Voie sans Issue**, Eric Roberts se mesure à Michael Rooker, redoutable voleur de vedette (Stallone dans **Cliffhanger** en sait quelque chose) malgré un physique difficile. Rooker est Jonah Mantz, un flic brutal, suspendu pour avoir liquidé un psychopathe en fuite et provoqué le massacre d'innocents dans le métro. En compagnie de sa petite amie, l'incendiaire Lisa Kantrell, il imagine un casse : vider le coffre d'un businessman corrompu du million de dollars de pots-de-vin encaissés. Pour garantir le succès de l'opération, Mantz s'assure les services de Chandler Etheridge, un ténor en électronique. C'est Eric Roberts qui incarne cet expert arrogant, sûr de lui, affichant le plus grand mépris envers son "partenaire". Il n'en reste pas moins le personnage le plus positif de cette série noire dont les protagonistes sont des truands, des pourris de la pire espèce, tous y compris la jolie et cupide Lisa. Kristine Petersen se fie d'ailleurs beaucoup au talent de ses interprètes. Cette réalisatrice formée à l'école Roger Corman leur lâche la bride tout en distillant une atmosphère lourde. Côté action, elle sait y faire, le gunfight homérique du début provenant directement d'**A Toute Epreuve** de John Woo.

▲ Avec davantage de moyens, John Irvin (**Les Chiens de Guerre**, **Hamburger Hill**) assure un résultat assez comparable, malgré une intrigue tarasbicotée dont on perd quelque peu le fil au terme des quarante-cinq première minutes. A l'instar de **Voie sans Issue**, Eric Roberts décroche le beau rôle dans ce thriller arrosé d'une large rasade d'espionnage, celui de Grant Orion, ancien cascadeur devenu agent d'Interpol, un solitaire qui tue le temps en sautant en parachute depuis les plus hautes falaises. Il s'amourache de Katy Mazur, photographe animalière, soupçonnée de dissimuler sur ses négatifs un listing de tueurs à la solde d'Interpol justement.
Faux semblants, traîtrises, personnalité double, meurtre truqué... Qui dit la vérité ? John Irvin brouille adroitement les pistes, promenant sa caméra des plus beaux cadres d'Afrique à un club de cricket londonien, ponctuant le récit de séquences d'action bien enlevées, dont une tout particulièrement croustillante dans les cuisines d'un grand restaurant. Un film solide, sans génie, interprété par des comédiens qui connaissent la musique, raisonnablement violent et pimenté du déshabillage de la troublante Pamela Gidley.

Delta Vidéo & Elith présentent ***VOIE SANS ISSUE (THE HARD TRUTH*** - USA - 1993) avec Michael Rooker - Eric Roberts - Lysette Anthony - Ray Baker - Don Yesso **réalisé par** Kristine Petersen

Delta Vidéo présente ***FREE FALL*** (USA - 1993) avec Pamela Gidley - Eric Roberts - Jeff Fahey - Ron Smerczak **réalisé par** John Irvin



▲ *Eric Roberts dans Voie sans Issue* ▲

OUVREZ-LA !

raciste, *Impact* ?

Pourquoi ce rejet systématique de toutes les productions françaises dans *Impact* ? Personnellement, j'ai beaucoup aimé **Léon** et j'ai eu beaucoup de regrets lorsque j'ai vu qu'*Impact* n'avait pas du tout apprécié. La mise en scène et le style de Besson peuvent agacer, mais il fait partie des rares réalisateurs français ambitieux (tout comme Annaud, Beinex, Berri et Rochant dont l'excellent **Les Patriotes**, défendu par Clint Eatswood himself, aurait mérité une place dans vos colonnes). Le cinéma français n'est certes pas composé uniquement de petits génies comme Caro-Jeunet ou Roger Avary (*qui est américain, attention !*), mais il ne s'arrête pas non plus à Assayas, Pialat ou Téchiné. Il était une époque pas si lointaine où *Impact* publiait de bonnes critiques sur **L'Ours**, **L'Union Sacrée** et même... **Itinéraire d'un Enfant Gâté** (si, si). Hélas, j'ai bien peur que vous ne fassiez preuve dorénavant d'un "racisme patriotique" sys-té-ma-tique ! J'espère de tout cœur que la situation n'est pas bloquée et que vous accueillerez à nouveau des films français dans vos colonnes. *Starfix* le faisait sans aucune honte, alors pourquoi pas vous ? (...)

David Jayet

La réponse la plus simple, et peut-être la plus bête à te donner est que Starfix *est mort, en partie parce que d'une revue spécialisée, il a évolué vers un magazine généraliste, perdant progressivement ses lecteurs de la première heure plus qu'il n'en gagnait de nouveaux.*
*Concernant le cinéma français, tu n'es pas le seul à nous en reprocher l'absence dans ces pages (Nicolas Rioult, dans une longue lettre dont nous publions un extrait ci-après, nous adresse les mêmes reproches). En fait, nous sommes particulièrement contents de constater que nombre de lecteurs d'*Impact *ne se limitent pas aux films que nous traitons et vont voir ailleurs ce qui se passe, mais cela n'a jamais jusqu'à maintenant remis en cause notre travail. Nous essayons de rester à notre place, c'est-à-dire de faire 10 pages sur* **True Lies** *quand* Première *par exemple en fait 15 sur* **Léon**, *d'analyser longuement* **Killing Zoé** *quand* Studio *l'expédie en quelques lignes. Au-delà des avis communs ou divergents que l'on peut avoir sur* **Léon**, **L'Eau Froide**, **Trop de Bonheur** *et autre* **Regarde les Hommes Tomber**, *il faut reconnaître que la presse, la télé et la radio rendent suffisamment compte de ces titres pour que les lecteurs d'*Impact *intéressés n'éprouvent pas le besoin d'en savoir plus. Il n'y a donc aucun "racisme patriotique" comme tu dis, mais simplement un choix rédactionnel qui nous apparaît vital pour la revue. Nous allons voir des films français, nous aimons* (**Regarde les Hommes Tomber**), *nous détestons* (**Léon**), *nous en discutons entre nous et pour l'instant c'est très bien ainsi. Mais la situation n'est absolument pas bloquée : si les lecteurs réagissent en faveur du cinéma français, nous verrons ce que nous pouvons faire...*

critiques lapidaires

(...) Il me semble que **Trop de Bonheur** et **L'Eau Froide** font partie de ces œuvres intéressantes qui ne méritent pas les critiques dont elles ont fait l'objet dans votre numéro 52. (...) J'admets que le film d'Olivier Assayas possède un défaut majeur (celui du jeune cinéma français), celui de présenter des personnages creux, qui se révoltent contre l'ordre en général - ce qui est à priori un bien, mais dans une révolte gratuite sans finalité. On déchire les sièges d'un métro comme ça, sans raison. La première partie de **L'Eau Froide** est donc franchement déprimante. Pourtant, lorsque la fête débute, le film atteint quelque chose de grand. La révolte prend chair dans ces corps d'adolescents se déhanchant autour d'un feu purificateur. J'ai rarement vu un film sachant aussi bien utiliser la musique rock. Dylan, Cooper, Nico... nous touchent comme jamais. Mêmes remarques pour **Trop de Bonheur**. Ce sont des films de sensations, où les sentiments évoluent malgré une apparence anodine. Dans **Trop de Bonheur**, les jeunes ne sont plus les mêmes à la fin qu'au début. Pourtant rien ne s'est, à priori, passé. C'est cette subtilité, ces métamorphoses induites sous la carapace d'une maigre fiction qui font le prix de ces films. Les résumer tel que l'a fait Vincent Guignebert revient à prendre les films au premier degré, sans chercher plus loin. Ce sont pourtant parmi les films les plus libérateurs que j'ai vus, déployant une énergie extraordinaire.
Ceci m'amène donc à parler de l'attitude distante, voire inexistante d'*Impact* et *Mad Movies* vis-à-vis du cinéma français en général. Prenons par exemple le numéro 53 d'*Impact*. Vous faites une critique très méchante de **Color of Night** qui atteint, selon Toullec "le fond du panier, le point de non retour dans la nullité". J'en déduis donc que le reste des sorties récentes était d'une meilleure qualité. Or, pas une seule critique de **Léon** qui correspond pourtant aux critères des films traités dans *Impact*. Le fait que ce soit un navet (à mon sens) n'explique pas le pourquoi de cette absence d'analyse. Mais le pire est atteint lorsque vous qualifiez le film de "pédophile". Il y a des limites à ne pas dépasser. Croyez-vous Luc Besson capable de faire une œuvre si perverse ? Je crois qu'il est trop naïf (c'est un défaut majeur dans son cas) pour penser un seul instant à véhiculer ce type de propos. Alors quand je pense que vous vous énervez sur 2 pages quant aux critiques moralisatrices dressées sur **Killing Zoé**, et que vous-mêmes usez d'arguments absurdes dignes de ceux que vous dénoncez, il y a un problème manifeste. (...)

Nicolas Rioult

Si tu relis bien mon article sur **Killing Zoé**, *tu constateras qu'au-delà de* **Trop de Bonheur** *et* **L'Eau Froide** *(auxquels je trouve de nombreuses qualités, mais mon propos n'était pas d'analyser ces films), c'est un certain état d'esprit que je visais. Je persiste : le jeune cinéma français, voire le moins jeune, est dans l'ensemble sinistre, et ça fait chier.*
Ensuite, concernant **Léon**, *Zébulon a assez bien résumé l'avis de la rédaction. Besson est un réalisateur qui se considère lui-même comme un grand enfant, et qui nie par conséquent, consciemment ou pas, toute responsabilité morale envers ses héros. Rappelle-toi, celui du* **Grand Bleu** *se suicidait, laissant sur le carreau une Rosanna Arquette enceinte. Quant à Léon, il n'est à aucun moment un subsitut de père pour la gamine, mais s'étrangle en buvant son lait lorsque celle-ci lui dit "je t'aime". La suite du film, et le final équivoque, avoueront qu'il s'agissait bel et bien d'une histoire d'amour, pédophile moralement, à défaut d'être sexuelle (mais on n'est pas passé loin).*
La naïveté de Besson est l'obstacle qui empêche beaucoup de monde de constater l'évidence : les héros de ses films sont des imbéciles instables et dangereux que le réalisateur fait passer pour des modèles de pureté. En gros, ça suffit la comédie !

V.G.

blasphème !

(...) J'ai lu les propos de Luc Besson, Luc Le Dauphin, concernant la façon de réaliser soit-disant has been du grand Clint Eastwood. Quelle honte pour quelqu'un qui dans son dernier film se réfère sournoisement au cinéma américain en plagiant le final du **Silence des Agneaux**. Attention, je n'ai rien de particulier contre Luc la langue froide (je vois déjà remonter des abysses les foudres des accros du grand fond, ceux-là mêmes qui après avoir vu **Le Grand Bleu** se sont mis à aimer la mer alors qu'elle existe depuis des millions d'années). Non, je n'ai rien contre lui, mais lorsque quelqu'un s'en prend à cette institution vivante qu'est Clint Eastwood, véritable patrimoine du cinéma, je m'énerve. Et pour cause, cet homme est un monument faisant partie intégrante du cinéma, il est le digne représentant de son pays et l'Amérique peut en être fière car Eastwood, c'est un peu le rêve américain. (...) Et quand je pense que monsieur Besson, avec six films à son actif dont deux sur les poissons, se permet de porter un jugement sur quelqu'un qui a trente ans de carrière derrière lui, je dis HALTE ! (...)

Edgard Cieutat

vive Tarantino !

Chers amis à *Impact*, il y a un truc marrant dans le numéro 53 qui me pousse à écrire. Je parle du forum autour de **Pulp Fiction**. Apparemment, à *Impact*, le film plaît autant qu'il déçoit. Pourtant, je pensais que vous adoreriez tous. Alors, Messieurs Toullec et Guignebert, trop long, **Pulp Fiction** ? Trop bavard ? J'ai trouvé que les 2 h 30 de projection passaient vite (trop vite ?) et les dialogues, sublimes, ne sont pas là pour ralentir l'action. Chaque mot fait avancer l'histoire, nous donne des indications sur les personnages. Je fais partie des fans de Tarantino de la première heure, depuis **Reservoir Dogs**. Quant à **Pulp Fiction**, ma foi, c'est un pur chef-d'œuvre, une perle dans un écrin. Tout est parfait, que ce soient la structure du film, les dialogues, les acteurs... En sortant de la salle, KO, je n'avais qu'une envie. Revoir **Pulp Fiction**. Merci, M. Tarantino. Longue vie à *Mad* et *Impact*.

David Villora

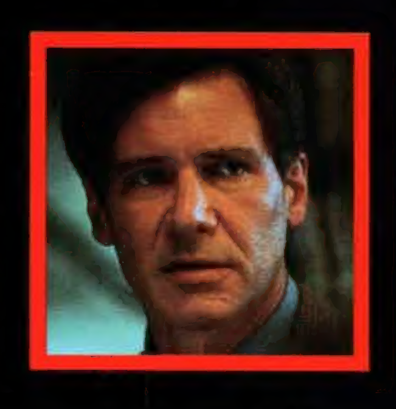
A Impact, *après une nouvelle vision du film, les rédacteurs campent sur leur position. Et se rejoignent de toute façon dans l'attente impatiente du prochain Tarantino !*

RETENEZ VOTRE SOUFFLE, VOUS EN AUREZ BESOIN

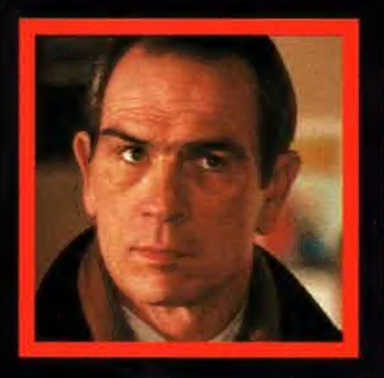
LE FUGITIF

ENFIN EN VIDEO !





HARRISON FORD



TOMMY LEE JONES

OSCAR® 1993 du Meilleur Second Rôle

Egalement disponible en laserdisc

LA PLUS GRANDE COLLECTION DE TALENTS

WARNER HOME VIDEO

Tony Scott (*TOP GUN, LE DERNIER SAMARITAIN*) + Quentin Tarantino (*RESERVOIR DOGS, PULP FICTION*) =

UN POLAR 100 % ROCK'N ROLL

